

Aguin de Chateau-Tyon, Pierre
Louis d'

LETTRES

S U R

LES HOMMES CELEBRES,

*Dans les Sciences, la Littérature &
les Beaux Arts, sous le Regne
de LOUIS XV.*

François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes,
Il n'est point de Lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Volts. Henr. Chant. 7e.

PREMIERE PARTIE.

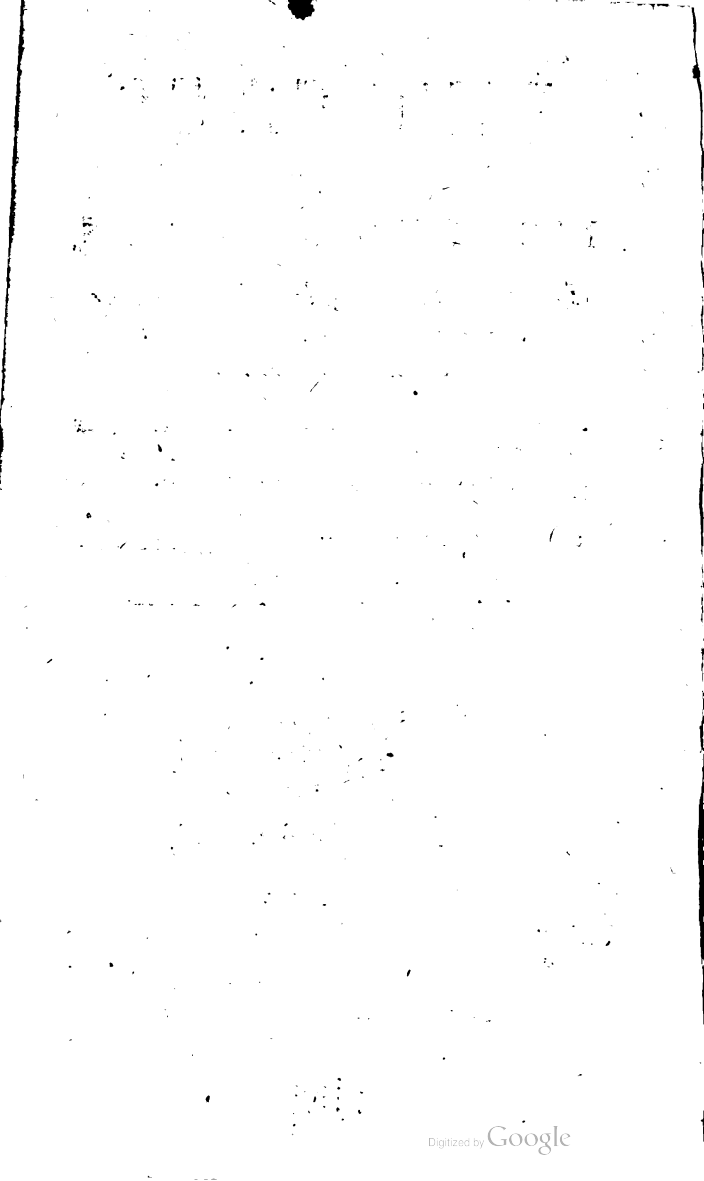


A. AMSTERDAM,

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint
Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint
Benoît, au Temple du Goût.

M. D. C. C. L. I. I.



Roussier
Dno
4-1-40
40275



AVERTISSEMENT.

LE siècle de **LOUIS XIV.** si fertile en grands Hommes & presque dans tous les genres, n'avoit pourtant à opposer à *Homere* & à *Virgile*, que le *Pere le Moine* & *Chapelain*. La Physique expérimentale n'étoit pas encore dans tout son jour; le Pastel étoit à peine connu, & la Musique peu approfondie. Il est vrai que les *Corneilles*, les *Molieres*, les *Bossuets*, les *de Bruns*, les *Girardons*, & tant d'autres Savans & Artistes célèbres, doivent servir de modèle à tous les hommes qui voudront courir leur carrière; mais *M. de Voltaire*, le seul Poëte Epique parmi les François, *M. Rameau*, le plus grand Musicien de l'Europe, & le fondateur de

A ij

iv *AVERTISSEMENT.*

son Art, M. de *la Tour*, & ses crayons ravissans : Voilà des miracles qui sont de notre siècle & qui nous appartiennent. Pour augmenter notre renommée ; nous ne manquerons pas de citer ici M. de *Vaucanson*, c'est encore une des merveilles du tems.

On voit par-là que les François bien loin de dégénérer, ajoutent à l'éclat dont brilloient leurs Ancêtres. Les grands établissemens se soutiennent dans toute leur splendeur, & notre siècle en a vû naître de nouveaux ; les Sociétés Savantes sont encouragées, & récompensées comme autrefois ; les Hommes Illustres ont la même part aux bontés & aux libéralités d'un Roi, digne Successeur de Louis-le-Grand, & qui tempère par cette humanité dont il a l'ame remplie, la gloire qui l'environne. Sans oublier qu'il est le plus grand des Monarques, la douceur & l'affa-

AVERTISSEMENT. v
bilité entourent son Trône, & l'embéllissent ; les Sujets fortunés qui l'approchent, ont un spectacle continuel de grandeur d'ame & de fenfibilité ; il en est d'autres à qui l'on a fait le récit fidèle de tous les biens qu'il a répandus, de toutes les graces qu'il a accordées ; voilà la classe dans laquelle je suis rangé, & je suis heureux du bonheur des autres.

Si les personnes qui ont de la mauvaise humeur contre leur siècle, & qui nous annoncent une prochaine décadence jetoient les yeux sur les hommes qui cultivent les Sciences, la Littérature, & les Arts, ils changeroient bien-tôt de langage. Je conviens avec eux que plusieurs d'entre nos beaux Esprits s'éloignent du bon goût, & séduisent une partie de la Nation par des défauts aimables. Il est juste de s'opposer à ce Schisme littéraire, qui n'a déjà que trop de Parti.

A iij

vj *AVERTISSEMENT.*

fans : mais n'avons-nous pas pour la Tragédie deux génies uniques ? Notre Comédie, n'est-elle pas l'école des bonnes mœurs ? Nos Romans, ne sont-ils pas la plupart intéressans & bien écrits ? Est-il rien au-dessus de cet Abrégé Chronologique de notre Histoire ? & la Philosophie, ne se pare-t-elle pas des fleurs les plus aimables ? Où trouver des Traducteurs plus fidèles ! Des Critiques plus ingénieux ! Ne peut-on pas appliquer à notre siècle ce que M. de *Voltaire* a dit de celui de *Louis XIV.*

Les Muses à jamais y fixent leur Empire,
La Toile est animée, & le Miroir respire ?

En effet, la Peinture, la Sculpture, la Gravure, se soutiennent avec honneur, & nous avons les *Vanloos*, les *Natoires*, les *Bouchardons*, les *Pigales*, les *Drevets*, les *Balechous*, dont on est dans l'habitude d'attendre des chefs-d'œuvres.

AVERTISSEMENT. vij

Quels Sages rassemblés dans ces augustes
lieux ,
Mesurent l'Univers , & lisent dans les Cieux,
Et dans la nuit obscure, apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière.
L'erreur, présumptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.

L'Académie des Sciences est plus en droit que jamais de réclamer ces beaux Vers. Toutes les parties de la Physique ont fait de nouveaux progrès entre les mains des Savans qui les cultivent de nos jours. On fait que l'Anatomie, & la Chimie se sont perfectionnées, l'une par le moyen des *Winstons*, & des *Ferreins*; l'autre par celui des *Hellots*, des *Malains*, des *Rouelles* & des *Geoffrois*. Il en est de même de la Médecine & de la Chirurgie, autrefois si divisées, aujourd'hui si unies. Elles se pretent des secours mutuels, & n'ont jamais été si brillantes. C'est à quoi l'on

A iv

viii **AVERTISSEMENT.**

devoit compter avec les *Molins*, les *Astrucs*, les *Senacs*, les *Vernages*, les *Morands*, les *le Drands*: Enfin dans le *Bareau*, dans la *Chaire*, il se trouve des hommes qui sans atteindre à la réputation des *Bourdaloues*, des *Massillons* & des *Patrus*, conservent quelques étincelles du feu Divin dont ces grands Maîtres étoient animés. On a perdu depuis quelques années les *Segauts*, les *Cochins*, les *Normands*, qui ne le cédoient guères aux plus fameux Orateurs du dernier siècle, & qui ont brillé dans le nôtre. J'ose aujourd'hui ouvrir les fastes des Sciences & de la Littérature, & faire paroître sur la Scène les Savans & les Artistes en tout genre. J'avoue que j'ai succombé à la tentation, sans avoir trop cherché les moyens d'y résister. J'aurois besoin de faire ma cour aux Muses pour venir à bout d'un tel projet. Si le zèle & la

AVERTISSEMENT ix
bonne volonté ne peuvent tenir lieu de génie, voilà du moins mon excuse pour la foiblesse de l'exécution, & mon motif pour demander au Public son indulgence. Je commence par la Musique, qui, de l'aveu des Etrangers & des Connoisseurs de la Nation, est de toutes les Sciences celle qui a fait dans notre siècle les plus rapides progrès, raison de préférence qui ne peut guères trouver de Contradicteurs. Je hazarde quelques réflexions sur cet Art, je parle ensuite des Anciens & de ceux qui ont excellé dans le dernier Regne & surtout des Musiciens vivans: je compte suivre cette méthode dans les Sciences & les Arts dont je traiterai dans la suite. Chaque partie de cet ouvrage se donnera séparément.

Il ne me reste plus qu'à faire attention à un article d'un Journal de Trévoux de la dernière année.

A v

x *AVERTISSEMENT.*

» Les hommes supérieurs du
» siècle passé, dit l'Auteur, ont
» pour eux la voix de la posté-
» rité & les Éloges du tems.
» Espérons pour ceux d'aujourd'hui
» les mêmes avantages ,
» mais ne précipitons & n'ou-
» trons rien , laissons-les Bâtir ce
» monument de gloire plus du-
» rable que le bronze, & ne les
» détournons point par l'harmo-
» nie dangereuse d'un Panegyri-
» que trop précocé. » Cette ré-
flexion est judicieuse, je tâcherai
de m'en écarter le moins qu'il
me sera possible. Il est certain
cependant qu'il y a des hommes
uniques qu'on peut beaucoup
louer parce qu'ils le feront tou-
jours; on ne risque rien avec eux, &
puisque on a tant parlé des morts
célèbres, qu'il soit du moins per-
mis de dire quelque chose des
vivans qui font l'ornement & la
gloire de la Nation.



LETTRES

S U R

LES HOMMES CELEBRES,

*Dans les Sciences, la Littérature &
les Beaux Arts, sous le Règne
de Louis XV.*

LETTRE PREMIERE.

Sur la Musique & ses effets.



A Musique a une date bien ancienne, Monsieur, elle commence avec le Monde, & les premiers hommes la cultivoient. Elle s'est beaucoup perfectionnée depuis; mais il n'en faut pas davantage pour prouver qu'elle est plus naturelle à l'homme que l'on ne pense; & pour faire le procès dans toutes les règles à des gens sans ame & sans goût,

A vj

qui affectent de mépriser ce bel Art. Ce sont quelquefois des personnes de bon sens, que la nature a regardés d'assez mauvais œil, pour leur refuser des organes. Témoin ce qu'en dit M. de Voltaire dans la Préface de son *Œdipe*. *Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute Harmonie, pour qui de la Musique n'est que du bruit, & à qui la Poësie ne paroît qu'une folie ingénieuse.* Il n'y a pas à craindre que cette maladie devienne contagieuse : car si vous exceptez cette espèce singulière de gens de bon sens, qui tient encore à la barbarie des Goths & des Vandales, toute notre Nation est sensible aux beautés de la Poësie, & aux charmes inexprimables de la Musique.

Ce fut principalement chez les Grecs que cet Art parvint, dit-on, à sa plus haute perfection. Tout n'est-il pas inimitable & merveilleux chez les anciens ? Les Poëtes de ces tems-là étoient aussi Musiciens : par exemple *Homère, Héfiode, Sapho, Anacréon, Pindare*, & dans un tems plus reculé & plus fabuleux, par conséquent, *Orphée, Amphion, Linus*. Je consentirai si l'on veut que cette Musique ancienne étoit admirable ; mais elle devoit être moins étendue que

la nôtre, pour que le même homme pût exceller dans deux Arts différens. On n'a point trouvé dans le beau siècle de Louis XIV. ce Phénomène si commun chez les Grecs, ainsi il y a tout lieu de croire que nous nous en passerons. *Lully* faisoit des Vers, mais il étoit bien loin d'être un grand Poète; je pense aussi qu'*Homère* n'étoit pas un fort habile Musicien. Qui fait si dans quatre ou cinq cens ans *Lully* ne passera pas pour avoir excellé dans la Poésie & dans la Musique, & si *Milton* ne sera pas mis au nombre des fameux Musiciens parce qu'il s'amusoit à toucher de l'Orgue dans des instans qu'il déroboit à la Poésie ?

Platon rapporte qu'un célèbre Musicien de son tems, disoit que la République en souffriroit beaucoup si l'on s'avisoit de faire le moindre changement dans la Musique. Moyen infailible pour ne pas avancer d'un degré. Sans doute qu'il n'y avoit plus rien à désirer dans les compositions de ce tems reculé ? Que n'est-elle parvenue jusqu'à nous cette Musique si parfaite ! Les Italiens & les François n'auroient pas fait tant de recherches; il n'est pas sur qu'on y eût gagné, parce que dans tous les

Arts on arrive lentement à la perfection. L'esprit humain ne la saisit guères qu'après avoir été long-tems aux prises avec l'erreur. D'ailleurs tels admirables que fussent les Grecs, *Armide, Hésione* & les *Indes Galandes*, auroient peut-être effacé les chefs-d'œuvres perdus & vantés des Musiciens d'Athènes, au moins nous consolent-ils de la privation de ces prétendus miracles. Je fais que les Tableaux & les Statues des anciens sont d'un grand prix, & pour ne me pas attirer une foule d'ennemis ; je confesse que je pense de même sur leur Musique ; on peut cependant moins respecter une chose qui n'existe pas, mais il faut toujours la respecter un peu, lorsqu'elle est ancienne, & qu'on n'aime point les querelles.

Platon ne faisoit point difficulté de dire qu'il étoit aussi honteux de ne pas savoir la Musique que d'ignorer les Belles Lettres.

Pour adoucir ce passage, je dirai seulement qu'il est honteux de manquer absolument de goût pour la Musique, ou si vous voulez, de n'en avoir pas quelque teinture. Il est certain que les Romains avoient grand soin de la faire apprendre à leurs enfans. Leur dessein

étoit de perfectionner leur esprit , de leur inspirer une certaine noblesse dans les manières , & de les rendre capables des plus grands emplois. Si la Musique est capable de ces choses , quelle gloire pour elle ! Il est constant qu'elle doit faire partie de l'éducation , puisqu'elle inspire de la douceur & de l'humanité. Les charmes de cet Art divin viendront à bout d'un caractère féroce & brutal , & poliront de plus en plus un heureux naturel. Rien ne montre mieux le cas que les Grecs faisoient de la Musique , que ce qui arriva à *Thémistocle* : Ce Guerrier ayant refusé de jouer d'un Instrument dans un festin , fut regardé d'un mauvais œil par les convives & fit mal penser sur son compte.

Les Législateurs de l'Egypte & de la Perse , faisoient une Loi de la Musique , elle marchoit de front avec leur Religion. *Lycurque* plaça l'Harmonie dans le Livre des Loix de Lacédémone & *Pithagore* fit mettre cette Inscription sur la façade de son Ecole. *Loin d'ici , Profanes , que personne ne porte ici ses pas s'il ignore la Musique , Profanes , loin d'ici.* Que de Profanes en France ! *Aristote* disciple de *Platon* , & beaucoup d'autres Philosophes ont recommandé l'é-

rude de la Musique , comme d'une Science très - utile pour les mœurs. Ignore-t-on , dit M. Gresset dans son discours sur l'Harmonie : *Que les Elèves de Zoroastre , commençoient la journée par un Concert harmonieux : ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité , persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique , l'ame entroit dans cette égalité , dans ce silence des sens & dans cet équilibre parfait , que demandent les spéculations épurées , & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière & de la chaîne des passions , elle s'élançoit sur des ailes plus rapides , au Temple du vrai , au commerce des intelligences éthérées , à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des Flutes douces & des Airs Lydiens pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers , pour mieux l'appreter aux faveurs du Dieu des Pavots , & pour appeler le paisible silence & les songes rians. Je voudrois savoir si les Elèves de Zoroastre obtenoient de l'Harmonie tout ce qu'ils en demandoient , c'étoit du moins un peu trop à la fois.*

Les effets de la Musique ancienne se trouvent écrits partout ; j'en dirai pourtant quelque chose, Monsieur, & j'ose-

rai même y ajouter quelques observations pour égayer un peu la matière.

Homère, dit qu'*Achille* calmoit les fureurs d'*Agamemnon*, en jouant sur sa Lyre des Airs qu'il avoit appris de *Chiron*, premier miracle que je ne m'avise point de révoquer en doute.

Les Séditions Populaires suivant *Diodore* de Sicile, étoient appaisées par le talent des Musiciens Gaulois, dont les Airs étoient fort mélodieux, cela paroît tout naturel : & deux ou trois Violons feroient le même effet sur notre Populace.

Le Musicien *Thimothée* par les Airs qu'il chantoit, ou jouoit sur un Instrument excitoit différentes passions dans le cœur d'*Alexandre*, il le rendoit furieux, il le calmoit, enfin ce Roi dans un petit espace de tems, étoit ou rempli de vengeance, ou porté à la douceur, accablé de tristesse, ou rempli de gaieté, livré à un doux sommeil, réveillé à l'instant, tout cela dépendoit du Musicien. Voilà sans doute un grand talent ; mais on se souviendra qu'il est de règle d'embellir les Histoires, & que d'ailleurs nous ne le cédon pas aux Grecs, puisque nous avons aussi dans notre siècle de la Musique qui endort.

Voici un autre homme non moins surprenant que *Thimothée*, c'est *Antigenidas*. Ce Musicien exprime sur sa Flute un bruit Guerrier, *Alexandre* ému tout à coup, court promptement à ses armes pour combattre. Il n'est pas étonnant qu'un Prince amateur des combats comme le fils de *Philippe*, ait saisi cette occasion, la Guerre étoit son élément; il ne falloit pas je pense grande chose pour l'y exciter, *Antigenidas* auroit fait ce miracle avec un simple Chalumeau.

La Musique a beaucoup de pouvoir sur les hommes, elle doit en avoir, mais je ne voudrois pas qu'on lui pût reprocher des catastrophes sanglantes. Voici une anecdote terrible tirée de l'Histoire de Dannemarck.

Le Roi *Eric II.* ayant voulu entendre un Musicien qui par l'excellence où il portoit son Art, se rendoit maître de l'esprit de tous ceux qui l'écoutoient; le Musicien exprima devant lui un chant martial avec des cadences si animées que les personnes qui l'entendirent entrèrent dans une colère & une agitation violente, la fureur du Roi se porta même à un tel point, que s'étant échappé des mains de ses Gardes qui avoient été obligés de le retenir il tira son épée,

& la passa au travers du corps de quatre personnes de sa suite. Un Roi si violent devoit demander au Musicien des Airs tendres, il n'en auroit pas couté la vie à tant de monde.

M. Remond de Saint-Mard, prétend que la Musique a opéré de grands miracles de nos jours. Ce fut, dit-il, un Air de Violon de Lully, qui fit quitter à Theobalde son pays & l'amena dans notre Orchestre.

Un fils naturel de Sainte-Colombe a conté, que son pere ayant joué une Sarabande de sa façon à un homme qui étoit venu pour l'entendre, cet homme en fut tellement touché qu'il tomba en foiblesse.

Quoique M. de Saint-Mard avance hardiment que de pareils accidens sont fort peu à craindre de nos Airs de Violon, & de nos Airs Chantans, j'ai à lui répondre que Sainte-Colombe étoit un Musicien médiocre, incapable de faire tomber qui que ce soit en foiblesse & que c'est à un Lully & à un Rameau, à opérer de tels prodiges. Je suis d'autant mieux fondé à parler de la sorte, que la Musique voluptueuse & galante de Pygmalion, a fait naître dans tout cœur sensible les sentimens les plus tendres.

J'avoueraï même à M. Remond, que l'Acte de *Tyrthée*, des *Talens Lyriques* m'a inspiré de la valeur, & que je ne demandois qu'à combattre. *Ce sont pourtant nos Airs de Violon, & nos Airs Chantans* qui ont produit cet effet-là sur moi, pendant que je suis sur qu'une Sarabande de *Sainte-Colombe* auroit le don de m'ennuyer. Jugez à présent si je crois tout ce que dit M. de *Saint-Mard* sur tout donnant lui-même une pleine liberté à ce sujet. *Chacun*, dit-il, *après m'avoir lû restera le maître de penser comme il voudra, & je n'ai pas l'injustice d'ôter aux autres un privilège qui me fait tant de plaisir.*

Voilà, Monsieur, ce que l'Antiquité fabuleuse, & les Histoires Modernes nous fournissent de plus singulier sur les effets de la Musique. Pour faire valoir encore cet Art sublime, je pourrois vous parler d'*Orphée*, d'*Amphion*, d'*Arion*, de *Terpandre*; mais les ouvrages de M. *Rameau*, l'*Orphée* de nos jours, ont élevé la Musique au plus haut degré de gloire; les brillans succès de ce grand homme valent mieux que des Fables. A en croire les Poëtes, qui doivent toujours un peu mentir, la Musique autrefois étoit capable des plus grandes choses, M. *Rameau*

offre à son siècle tout ce qu'elle peut aujourd'hui. D'ailleurs il n'y a point tant à s'étonner que l'Art dans ses commencemens ait produit de grands effets sur des oreilles sensibles ; mais de ravir, & d'enchanter des oreilles accoutumées depuis long-tems à des représentations en Musique, & à des Concerts très-fréquens, c'est un véritable miracle. Ce qui doit donc surprendre, c'est que parmi les François chez lesquels le fameux *Lully* a peut-être été plus loin que tous ces Musiciens si vantés de la Grece, il se soit trouvé un homme hardi & profond qui frayant des routes nouvelles à qui pourra y marcher après lui, ait volé au sublime soutenu par son propre génie, & sans aucun secours étranger. Il est en droit de dire comme le grand *Corneille* :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée ;

Les Anciens faisoient chanter après le repas ; nous les avons imités, & les *Lamberts*, & les *Debouffets*, ainsi que plusieurs jolis Musiciens de notre siècle, feront toujours chez nous par leurs Airs à boire l'ame des Festins. Quoi la Musique auroit l'avantage d'exciter à la joye, de modérer la tristesse,

& de calmer les esprits échauffés par le vin ? Elle trouvera dans Paris mille occasions d'exercer sa puissance.

Il y avoit chez les Argiens une peine établie contre ceux qui parloient mal de la Musique : c'est *Plutarque*, qui nous l'apprend ; il ne suffisoit pas que les coupables fussent dans le cas d'encourir la disgrâce des Muses, il falloit un châtiement exemplaire. On devoit aussi punir ceux qui par envie veulent rabaisser les talens du plus grand de nos Musiciens, & qui ont eu l'audace de publier contre lui une misérable allégorie pétrie de haine & d'ennui, & faite pour divertir la plus basse canaille. Mais ne font-ils pas assez punis ces Auteurs jaloux ? On les laisse s'abreuver de fiel, & on les siffle au Théâtre.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire de la Musique, c'est de dire qu'elle ne déplaisoit pas à *Socrate*. Oui, *Socrate* avoit appris à chanter & jouoit de plusieurs Instrumens : après un tel exemple un Savant auroit-il bonne grace de faire le dédaigneux, & de se retrancher sur le peu d'utilité de cet Art ? Un Algébriste même doit se prêter aux charmes de la Musique & se déridier en sa faveur, ce sera beaucoup ; car un Algébriste est

un terrible homme si l'on en croit M. de *Voltaire*, je souhaite que la critique que ce grand Poète en fait puisse corriger l'inflexible caractère, & les mœurs sauvages de ces Messieurs.

Entend-tu murmurer ce Sauvage Algébriste ;
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil
triste,

Qui d'un calcul aride à peine encore instruit ;
Sait que quatre, est à deux, comme seize,
est à huit,

Il méprise *Racine*, il insulte à *Corneille*,
Lully, n'a point de sons, pour sa pesante
oreille.

Ce n'est-là l'homme qu'ébauché,
voici ce qui le peint à ne le pas mécon-
noître.

Des X X redoublés admirant la puissance,
Il croit que *Varignon* fut seul utile en France,
Et s'étonne surtout qu'inspiré par l'Amour,
Sans *Algebre* autrefois *Quinault* charmât la
Cour.

Ce portrait si ressemblant peut con-
venir à plusieurs Savans très-profonds ;
mais très-peu faits pour la Société. On
reviendra peut-être un jour du Pédan-

risme, il faut que les Arts aimables le détruisent, ce sera leur dernier triomphe. Que ne se grave-t-on dans la mémoire ce beau Vers du Poëte.

On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un seul goût.

Si quelque Auteur même accrédité s'avisait, Monsieur, de faire un Discours sur l'utilité de la Musique, je suis persuadé qu'on pourroit le lire, mais qu'on en riroit. La Musique dit-on est agréable, mais elle n'est point utile; servons nous de l'autorité de *Boece*. *Menias*, dit cet Auteur, guérit plusieurs Beotiens attaqués de la Sciatique, & il leur fit passer la douleur au son des Flutes. C'est une recette qui n'est point désagréable, & l'on se feroit bien mieux à de semblables remèdes, qu'à ceux que la Pharmacie apprête. Dans ce tems-là on avoit dans le même homme un bon Médecin & un grand Musicien, l'agréable & l'utile. O jours fortunés! O siècle d'or! Comme tout change. Je défie à présent à M. *Blavet* d'en faire autant: les meilleurs Sonates de Flute ne guériront jamais la Goute.

Téophraste, *Démocrite*, *Asclépiade* fameux Médecins de l'antiquité, assurent que

que la Musique peut guérir un grand nombre de maladies. Elle produisoit le même effet chez les Thébains du temps d'*Apollonius*. Aujourd'hui personne ne peut révoquer en doute, que la Musique vive & faillante, ne soit le seul remède de la morsure de la Tarentule, & pour me servir d'exemples, que j'ai sous les yeux, je connois des gens à qui un Opéra de *M. Rameau*, a valû les conseils des *Molins* & des *Vernages*, ils étoient fort malades en entrant, ils en sortoient guèris. Je ne parle que de ceux qui ont les organes sensibles.

Ouvrez les Livres des Voyages, vous verrez, M. dans plusieurs relations que la Musique est de la plus grande utilité pour les Conducteurs des Chameaux. Lorsque ces gens veulent aller à grandes journées, ils ne se servent ni du fouet, ni du bâton. Quelques Chansons font doubler le pas aux Chameaux, & tous les coups qu'on pourroit leur donner, les feroient avancer beaucoup moins vite qu'un petit air chanté à propos.

Tous les Animaux sont sensibles aux douceurs de l'Harmonie : Le Rossignol surtout ose le disputer à une belle voix qu'il entend : souvent on l'a vû plutôt mourir que de céder, & tomber en sou-

pirant aux pieds de son vainqueur. Plus d'une fois, dit M. Gresset, *la Guitare a été son tombeau*. Les Poissons si insensibles, sont émûs au bruit d'un Instrument, & viennent remplir les Filets. Ceux qui aiment la pêche peuvent profiter de cet avis. *Pline* rapporte que le Cerf est attentif au son de la Flute, & *Ovide* nous dit que le son du Chalumeau à souvent arrêté le Loup prêt à dévorer un Agneau. Si la chose est telle, ce seroit là une grande ressource pour les Bergers.

Il seroit inutile d'entrer dans un grand détail sur les honneurs que les Anciens rendoient aux grands Musiciens, & sur l'estime qu'on avoit pour cet Art chez les Grecs, il me suffira de vous dire, qu'ils appelloient ceux qui avoient l'esprit stupide & grossier gens sans Musique, *ἄμουροι*. Un petit mot Grec cité à propos ne fait jamais de mal.

En France les Musiciens célèbres ont été la plupart récompensés : *Lully* a été Annobli avant d'acheter sa Charge de Secrétaire du Roi, & *Lalande*, a été honoré du Cordon de Saint Michel, qu'il n'a dû qu'à son mérite, sans intrigue & sans cabale. Le véritable talent n'est jamais oublié ; il perce tôt ou tard, & on applaudit aux hon-

neurs qu'on lui rend. On a vû rarement un petit mérite exalté, comblé de distinctions ; il ne les devoit qu'à la faveur, & on n'en feroit guères plus de cas. La parure ne sied bien qu'à une jolie Femme ; il en est de même des Lauriers, ils perdent de leur éclat lorsqu'ils ne ceignent pas le front d'un grand Homme.

Dans l'Université de Cambridge, parmi les Facultés qui la composent, il s'en trouve une de Musique qui est sur un bon pied. Cela me paroît bien imaginé, & ne peut que faciliter les progrès d'une Science qu'il faut absolument favoir dans ce pays-là pour s'en mêler ; au lieu qu'en France est Musicien qui veut. Il est permis à tout homme qui s'annonce pour *Organiste*, ou pour *Violon*, de tourmenter les oreilles, & de faire haïr, si l'on peut s'exprimer ainsi, un Art si beau & fait pour le plaisir de la vie. Il se trouve même des gens sans pudeur, qui ont le front de montrer ce qu'ils ne savent pas, & de juger hardiment les Maîtres, quoique leurs productions soient pour eux une magie qu'ils ne pénétreront jamais.

On prévient cet abus à Cambridge, & on le previeudroit ici, si l'on éta-

blissoit une Compagnie qui jugeroit du mérite des Elèves, & qui ne les admettroit à pratiquer leur Art, qu'après des examens réitérés où ils auroient donné des preuves de leur capacité. Voilà un projet qui ne peut faire qu'honneur à la France en donnant à la Musique de la dignité, & aux grands Maîtres un titre honorable.

Je ne veux point, Monsieur, passer sous silence la cérémonie qui s'observa dans l'Université de Cambridge en 1696. Les Professeurs commencèrent la solemnité par les Harangues. Ensuite les Elèves qui devoient prendre des degrés soutinrent des Thèses. Un Concert bien exécuté, & un Discours où l'on fit l'éloge de la Musique, terminerent cet Acte; le Discours étoit de M. *Turner* qui prit ce jour-là le bonnet de Docteur en Musique.

Je suis sur que de toutes nos Facultés, celle de Musique seroit la plus suivie: les Médecins parlent bien Latin, leurs Thèses sont élégamment écrites; mais qu'une belle Symphonie est bien plus intelligible, c'est une Langue que tout le monde entend. Une utilité sensible, qu'on pourroit retirer de cet établissement, seroit la perfection de la théorie

de la Musique ébauchée dans le dernier siècle ; mais mise dans tout son jour par le célèbre M. Rameau. Il ne faudroit pas, j'en conviens, donner dans une contemplation outrée, cela pourroit éteindre le feu du génie. Les nouveautés qui ne sont que chimériques, & qui ne sont appuyées sur rien seroient déclarées nulles. On ne critiquerait pas amèrement les Auteurs, on les encourageroit au contraire, & ils pourroient par la suite mieux rencontrer. * Le nouveau Mode de M. de Blainville y seroit examiné sans partialité par les Maîtres de l'Art, & l'on verroit si l'on peut tirer quelques beautés de sa découverte, ou s'il faut l'abandonner. On se souvien-

* Cette nouveauté a été annoncée dans plusieurs Mercurès de l'année dernière, & a été essayée une fois au Concert Spirituel, on n'en parle plus depuis ce tems-là : on doit toujours savoir gré à l'Auteur de ses recherches. Plusieurs personnes disent hautement qu'un Mode qui n'est ni majeur, ni mineur, est la pierre Philosophale de la Musique ; faut-il donc que toutes les Sciences aient leurs chimères ? la Quadrature du Cercle, la Transmutation des Métaux, le Mouvement Perpétuel, le nouveau Mode : Voilà les écarts de la Géométrie, de la Chymie, de la Mécanique, & de la Musique.

droit sur tout de cette phrase si sensée de M. de *Voltaire* qui se connoit presque à tout, & qui a si souvent raison: *Pour décider sur la Musique ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame, comme pour juger des Poètes, il faut sçavoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître.* Observation juste, & que la plûpart de nos gens à décision devroient mettre en pratique.



LETTRE II.

Sur l'Opéra.

LEs Arts dans tous les pays ont eû, Monsieur, leurs commencemens & leurs progrès. Quoique l'on pût compter en France quelques bons Maîtres de Chapelle sous Louis XIII. Cependant la Musique étoit encore dans son enfance, & ce ne fut que sous le Regne de Louis le Grand qu'elle se perfectionna.

Lully né Italien, mais amené en France très-jeune, s'y fit connoître par des talens supérieurs, & devint ensuite le créateur & le maître de notre Opéra, Spectacle dérobé à l'Italie, & qui ne lui cède pas à présent.

Le peu de capacité des Musiciens de ce tems-là qui ignoroient absolument leur métier, & qui trembloient lorsqu'il falloit exécuter à livre ouvert retarda un peu les progrès de la Musique, & empêcha *Lully* de développer tout son génie; il fallut donc pour vaincre ces obstacles, qu'il formât les Musiciens dans tous les genres, & on s'aperçut-

voit du progrès que faisoient ceux-ci, par de plus grandes difficultés qui se trouvoient dans les ouvrages de leur Maître ; en effet les derniers Opéra de *Lully* sont beaucoup plus travaillés que les premiers. Il y a des gens qui prétendent que ce grand homme auroit été encore plus loin, s'il avoit pû être témoin de l'habilité à laquelle sont parvenus nos Symphonistes depuis sa mort : mais à qui la doivent-ils cette habilité ? au Successeur de *Lully*, à cet homme extraordinaire qui par une route opposée est devenu le rival de l'Auteur d'*Armide*, & la seconde merveille du Théâtre Lirique. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, *Lully* n'a sur lui que l'avantage d'être venu le premier, & sur le *Parnasse*, ils ont la même couronne. *Boileau* qui n'aimoit pas trop :

Cette morale lubrique,
Que *Lully* réchauffa des sons de sa Musique,

Boileau disoit, que *Lully* avoit énérvé la Musique, que la sienne amolisoit les ames, & que s'il excelloit c'étoit, surtout dans le mode Lydien. Voilà du moins ce que l'on trouve dans le *Boileau*. Il est certain que l'Auteur d'*Atis* n'a pas de ces coups de

force & de génie qui caractèrifent fon rival ; mais on ne peut pas tout avoir : il y a une vérité dans fon récitatif qui eft étonnante : il eft toujours le difciple de la Nature. *Son attention à imiter*, dit M. Racine, *fe remarque partout, & dans les plus petites chofes.* On trouve dans les *Refléxions fur la Poëfie* de l'Auteur que je viens de nommer, un fait qui eft bien à la gloire de Lully. Ses ennemis l'accufoient de ne devoir fa réputation & fes succès qu'aux Vers de *Quinault*. Ses amis même lui difoient quelquefois qu'il ne lui étoit pas difficile de mettre en Musique des Vers foibles, & que peut-être il ne feroit plus le même, fi on lui en donnoit de plus travaillés & pleins d'énergie. Le Muficien animé par ce reproche court à fon Claveffin, & faifit du plus violent enthoufiafme, chante fur le champ ces quatre Vers d'*Iphigénie*, bien plus difficiles à rendre par rapport aux images qu'ils préfentent, que tous ceux de *Quinault*.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera fur ma fille une main criminelle ;
Déchirera fon fein, & d'un œil curieux,
Dans fon cœur palpitant confultera les Dieux.

Un des Auditeurs dit, M. Racine, de qui j'ai tiré cet endroit intéressant, m'a raconté qu'ils se crurent tous présents à cet affreux Spectacle, & que les tons que Lully ajoutoit aux paroles leur faisoit dresser les cheveux à la tête.

Le même Auteur rapporte que le fameux M. le Brun, voyant passer une criminelle qu'on alloit brûler, crayonna ses traits sur un papier, & que ce morceau fut regardé comme son chef-d'œuvre. Cet objet d'horreur, dit-il sensément, étoit comme le chant de Lully admirable par l'imitation. Quelques Personnes Savantes, continue t-il, trouvent la Musique de Lully trop simple pour moi, je suis charmé de n'avoir pas des oreilles si savantes.

Parler ainsi n'est-ce pas faire entendre que la Musique de M. Rameau est trop chargée, & qu'elle n'est faite que pour les connoisseurs, mais puisque nous en sommes sur l'imitation, j'ose dire que l'Auteur d'*Hyppolite & Aricie* a porté quelquefois l'imitation plus loin que Lully. Qu'on se souviene de l'Acte de *Canope* dans les *Fêtes de l'Hymen*, du Chœur des *Sauvages* dans les *Indes Galantes*, de la tempête qui se trouve dans ce Ballet. Du quatrième

Acte de *Zoroastre*, de l'ouverture de *Zais*, & du Trio frappant des Parques dans *Hyppolite* : voilà ce qui s'appelle peindre & imiter ! Que de nuances différentes ! il faut avoir anatomisé les sons, pour en savoir si bien la valeur, la force, & l'ensemble. Mais qu'a-t-on à dire à M. *Racine*, dont je respecte plus que personne le vrai mérite ? il vous dit ingénument, *je n'ai aucune science dans la Musique.*

On ne peut reprocher à M. *Rameau*, ce qu'on reprochoit à *Lully*. Il n'a point de *Quinault* à qui il doive sa réputation. Je défie à ses plus grands ennemis de le dire, mais malgré les cris réitérés que nous n'avons que trop entendus au sujet des Poèmes de M. de *Cahuzac*, peut-être ses Vers auroient-ils été plus du goût de *Despreaux*, que les *Pandettes galantes* de l'admirable *Lirique* du dernier siècle. Je propose cela comme un doute, & je ne pense point que M. de *Cahuzac* soit supérieur à *Quinault*, tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a des choses très-bien faites dans les Poèmes qu'il a fournis à M. *Rameau*, & que le même M. de *Cahuzac* qu'on critiquoit avec tant de chaleur est fort regretté à présent. Je n'en suis point sur-

pris : ce Poëte a toujours offert un vaste champ à l'imagination sublime de son Musicien , c'est un talent que qui que ce soit ne peut lui disputer , & il est plus grand que l'on ne pense.

M. de *Chassiron* a donné , Monsieur , des réflexions sur les Tragédies en Musique , dans lesquelles le Public a dû trouver des choses nouvelles & solides. Cet Académicien de la Rochelle , voudroit que l'Histoire de toutes les Nations fût un champ vaste où nos Liriques prissent de grands sujets pliés ensuite aux règles de leur Théâtre. *Si l'Abbé Pellegrin* , dit-il , *Auteur très-peu respecté d'un ouvrage célèbre* , si ce Poëte qu'on a trop cherché à avilir , a trouvé l'art de nous attacher par l'imitation des choses Saintes. Nos Liriques pourroient-ils appréhender de ne pas réussir en traitant des sujets où leur imagination pourroit se jouer avec une entière liberté ? La Fable & le Roman les asservissent à une passion unique , tandis que l'Histoire les offre toutes à leur pinceau avec les mœurs de tous les âges , les révolutions de tous les siècles , & les usages de toutes les Nations ; quelle variété & quelle abondance d'évenemens & d'actions également propres à faire briller le génie des Poètes , & à exciter l'admiration du Spectateur.

De pareilles vûes sont bien dignes d'attention : je pense avec M. de Chassiron, que ce plan seroit revenir bien des personnes qui sont fort scandalisées de la morale pernicieuse qui se trouve dans nos Tragédies Opéra ; je crois aussi que l'amour de la gloire & de la Patrie doit valoir au moins cet amour effeminé duquel on n'ose s'écarter lorsqu'on compose pour l'Opéra. Tous les Poëtes Liriques se sont fait un point d'honneur d'imiter servilement *Quinault*, voilà ce que disoit *Despreaux* dans les dernières années de sa vie, en effet *la Mothe*, *Danchet*, *M. Roy* lui-même, n'ont guères suivi d'autre route, & dans les meilleurs ouvrages, on ne voit d'autre morale que celle du Législateur de l'Opéra, j'excepte les *Elémens*, Ballet où se trouve un morceau sublime. Il faut écouter là-dessus *Despreaux* lui-même. *Tous ces faiseurs d'Opéra*, dit-il, *sont le vœu de Quinault. Quinault est leur modèle, c'est le plus grand parieur d'amour qu'il y ait eu, mais il n'est point amoureux. Je pardonnerois toutes leurs dévotions à l'Amour dans un sacrifice qu'on seroit forcé de faire à ce Dieu sur le Théâtre ; mais le Chœur de l'Opéra prêche toujours une Morale lubrique, vous ne entendez autre chose sinon :*

Il faut aimer,
 Il faut s'enflammer,
 La Sageffe,
 De la ieunesse,
 C'est de favoir jouir de ses appas.

Ce n'est pas-là l'esprit des Chœurs de l'Antiquité, dans lesquels la vertu étoit toujours prêchée malgré les ténèbres du Paganisme, je n'ai vû que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu la passion.

L'Amour trop heureux s'affoiblit,
 Mais l'Amour malheureux s'augmente.

Encore Thomas Corneille, ne se soutient pas long-tems sur ce ton, il seroit trop honteux de tourner casaque à Quinault:

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre,
 Rien n'est si doux que d'aimer;
 Peut-on si long-tems s'en défendre,
 Non, non : l'Amour doit tout charmer.

Ne le voilà-t-il pas revenu au même langage.

Despreaux prétendoit que tous les bons endroits de Bellerophon lui appartenoient. C'est ce dont ne convient pas M. de Fontenelle. Une Lettre imprimée

dans le Journal des Savans , & que l'on trouve dans la dernière Edition de ses Œuvres , met entièrement au fait de cette anecdote qui seroit déplacée ici.

M. *Pluche* pense comme *Despreaux* , sur cette morale lubrique , réduite en maximes & mise en chant , ce sont les termes , Une jeune Demoiselle , dit-il , retient en quatre Vers , le précis de tout un Opéra & fait l'Abbrégé de la doctrine de *Quinault* en rédissant au gré d'un cercle de jeunesse.

Rendez vous jeunes cœurs, cédés à vos desirs.
Tout vous inspire un tendre badinage ,
Ne préférés jamais la sagesse aux plaisirs ,
Il vaut bien mieux être heureux qu'être sage.

Que *Despreaux* auroit été content s'il eut pû entendre un homme du mérite de M. *Pluche* parler avec tant de chaleur contre les Opéra de *Quinault* , mais ne quittons point de vûe M. de *Chassiron* qui me paroît bien satisfaisant sur cet article. Il ne s'emporte pas tant que M. *Pluche* , il y a moins de déclamation dans ses réflexions ; il instruit davantage , & selon moi , il cherche le moyen de remédier aux inconvéniens que détaille si judicieusement l'Auteur

du Spectacle de la Nature. On a applaudi, dit l'Académicien de la Rochelle, à l'action forte, pathétique & intéressante du premier Acte des Fêtes de l'Hymen, on y a vu avec transport Osiris occupé du bonheur de la Terre : le second Acte des Talens Liriques n'est qu'une Harangue militaire, & de quelle force ne l'a-t-on pas trouvé ?

Il y a lieu de penser qu'un Poëte né avec du talent pourroit abandonner le sistême de *Quinault*, & entreprendre le changement dont il est ici question, surtout s'il étoit secondé par un Musicien d'un génie vif & hardi. Le célèbre Abbé *Metastasio* a fait des Opéra à peu près sur ce plan ; & la plupart de ses Arrietes ne respirent que le courage & la grandeur d'ame, en cela différentes des nôtres, où il n'est jamais question que d'amour. Pour M. de *Voltaire*, il ne donne dans son *Samson* *. Qu'une idée de cette nouvelle espèce de Tragédies-Opéra ; mais n'est-ce pas déjà beaucoup ? C'est un homme fait pour primer dans bien des genres, & pour ouvrir un chemin nouveau dans d'autres qui

* Cette Tragédie a été mise en Musique par M. Rameau.

lui sont moins favorables : ses idées sont un germe qui peuvent se développer dans d'autres têtes & produire ensuite d'excellens morceaux; *Si je ne craignois pas*, dit encore M. de Chaffiron, *d'exciter le murmure public, je dirois qu'il ne seroit pas impossible de placer sur le Théâtre du Palais Royal, la peinture même de l'amour conjugal, s'il étoit traité avec autant d'art qu'Euripide en a employé dans cette Scène admirable où Admete reçoit les tendres adieux de la généreuse Alceste.*

Je répète qu'il faudroit pour ces changemens si utiles aux mœurs un grand Poète, & un habile Musicien. Si cette révolution tentée sous M. Rameau n'est pas achevée entièrement, par ce grand homme qui ne peut cependant pas réussir seul, n'espérons point que personne s'avise de se charger d'une pareille entreprise ; elle est dûe à une Musique forte & harmonieuse comme la sienne & dont *Despreaux* auroit été sûrement content. Consolons nous, nous avons le Musicien, le Poète pourra paroître. L'Auteur du Spectacle de la Nature seroit enfin satisfait, lui qui dit avec tant de raison : *Il est vrai que Lully, Quinault & leurs premiers successeurs avoient donné tête baissée dans le plus grand défaut de*

la Musique , qui étoit de sacrifier l'utilité & la vérité à l'amusement : au lieu d'employer le plaisir pour porter dans l'esprit la lumière , les sentimens , l'amour de la Patrie , l'estime des talens , ou des grands Hommes & le goût de la vertu : ils donnerent souvent de belles apparences à ce qui étoit le plus propre à pervertir les cœurs , desordre , qui conjointement avec celui d'une versification flasque & verbeuse , leur attira tant de reproches de la part du véridique Despreaux.

Vous voyez que cet Auteur , épargne moins que personne Lully & son Poëte : quoique je ne puisse m'empêcher de dire qu'il a raison , je trouve sa critique un peu trop amère ; il continue sur le même ton. Dans le choix de leurs sujets on leur remarqua peu de respect , pour la droite raison , ils chantèrent les amours des Paladins & les Métamorphoses des Dieux. Aux vieux Contes de la Chevalerie & de l'Idolâtrie ils ajoutèrent les fadaïses des enchantemens , & semblèrent prendre à tache de dégouter l'esprit de la simplicité du vrai , en l'accoutumant à l'enflure & à la pompe des ornemens merveilleux ; ils associèrent avec grand appareil la peinture , les machines , & la déclamation à leur art : ils mirent tout en

œuvre pour enivrer la raison en donnant de beaux semblans , même les dehors de la vertu , à la forfanterie , à la vengeance , à l'adultère , & à tous les vices.

On ne peut s'exprimer avec plus de force contre les abus dans lesquels sont tombés les premiers Fondateurs du Théâtre Lirique. Si M. *Pluche* suivant sa façon de penser doit être un peu fèvre dans la morale , il fait du moins parsemer ses sermons de fleurs brillantes , peut-être ne le suivra-t-on pas parce qu'il est trop rigide ? mais il n'ennuira pas parce que son stile est aimable & facile.

En attendant la grande réforme qui seroit dûe à M. de *Chassiron*. *L'Opéra sera toujours*, comme dit M. de *Voltaire*, *un Spectacle aussi bizarre que magnifique , où les yeux & les oreilles seront plus satisfaits que l'esprit , où l'asservissement à la Musique rendra nécessaires les fautes les plus ridicules , où il faudra chanter des Ariettes dans la destruction d'une Ville , & danser autour d'un Tombeau.*

Malgré toutes ces extravagances qui devroient révolter , l'Opéra enchante , c'est le pays des Fées. Je me souviens toujours de ces Vers du Poëte.

Il faut se rendre à ce Palais magique ,
 Où les beaux Vers , la Danse , la Musique ,
 L'art de tromper les yeux par les couleurs ,
 L'art plus heureux de séduire les cœurs ,
 De cent plaisirs , font un plaisir unique.

Les réflexions de M. de *Chassiron* , & de M. *Plache* sont justes , je souhai terois qu'elles fussent suivies : nous perd rions un peu du côté de la magnificence du Spectacle , & nous gagnerions beaucoup du côté de la raison & des mœurs : mais chacun fera comme M. *Remond de Saint-Mard* , on dira comme lui beaucoup de mal de l'Opéra, peut-être avec moins d'esprit; un moment après on s'écriera. *Déclarez contre l'Opéra, Monsieur, étalez votre Saint-Evremont, dites-nous avec cette belle imagination qui nous persuade tout ce que vous voulez , que l'Opéra est un Spectacle monstrueux , nous ne nous en dégonterons point , on ira toujours à l'Opéra. L'Opéra est comme une jolie Femme à qui l'on connoît je ne sais combien de travers , & que malgré cela l'on ne sauroit quitter.*

Parmi les Successeurs de *Lully* qui l'ont plus ou moins imité , je vois d'abord *Colasse* , Auteur de l'Opéra de *Thétis*. Ce Musicien travailloit sous

Lully. *Roussseau* ne l'en a pas respecté davantage : Voilà à quoi les petites réputations sont exposées.

Toi qui places impudemment ,
Le froid *Pic* au haut du *Parnasse* ,
Puisse-tu pour ton châtiment ,
Admirer les airs de *Colasse*.

Le même Poëte fait sortir du Tombeau l'ombre du grand *Lully* , pour invectiver ce pauvre *Colassé* qui avoit le malheur , commè bien d'autres , d'être Plagiaire , unique ressource des hommes sans génie.

Tremble malheureux Plagiaire ,
C'est l'Ombre de *Lully* qui paroît à tes yeux ,
Je viens revendiquer les vols audacieux ,
Que tu m'as osé faire.

Si le Spectre de *Lully* a apparu à tous ceux qui l'ont pillé , jamais Ombre n'a eu plus d'occupation.

Desmarets & *Salomon* jouissent encore aujourd'hui de quelque estime , l'un pour son Opéra d'*Iphigénie* , auquel le fameux *Campra* a eu bonne part ; l'autre pour sa *Médée* , où se trouve un *Quatuor* admirable.

Montclair , & sa Tragédie de *Jephte*

ne mourront jamais. On dit que plusieurs morceaux de cet Opéra n'auroient pû être exécutés du tems de *Lully* par rapport à leur difficulté, ce qui prouve en passant que notre siècle pour la Musique l'emporte de beaucoup sur le dernier. *Jephthé* est encore moins travaillé qu'*Hippolite & Aricie*, nous faisons de jour en jour des progrès nouveaux.

Campra, ce génie brillant & fécond, qui a également réüssi dans les Opéra & les Motets, doit être regardé comme un de nos plus grands Musiciens. *Hésione*, les *Fêtes Vénitiennes*, l'*Europe Galante* : Voilà des ouvrages immortels. La renommée de ce grand Maître a fait dire à M. de *Voltaire* dans une Epître à Madame de *Fontaine-Martel*.

Au Curé préférant *Campra*,
 Vous avez Loge à l'Opéra,
 Au lieu d'un Banc dans la Paroisse.

Mais en même-tems je suis bien étonné de trouver en notre dans la dernière Edition des Œuvres de notre Poète, *Campra Musicien qui a fait de jolis Opéra*. Quoi *Tancrede* ne sera plus qu'un joli Opéra ! M. *Rameau* assure que c'est un chef-d'œuvre, & il s'y connoît.

Destouches plaira toujours : les reproches qu'on lui a faits avec raison de n'être point savant , ne l'empêcheront pas d'enchanter l'ame , *Iffé*, *Amadis de Grece* , le *Carnaval & la Folie* , ont bien des charmes & sont remplis de ces chants mélodieux qu'on ne sauroit trop admirer.

Mouret , si gai , si vif , a brillé long-tems au Théâtre Lirique , où l'on représente encore sa *Provençale* & ses *Amours des Dieux*. La Comédie Italienne se souviendra long-tems de ses excellens Vaudevilles , personne n'a eût cette partie comme lui. Il est bon de rappeler ici les Vers de M. de *Voltaire*. D'un coup de pinceau il caractérise ces trois Musiciens.

Sur les pas du plaisir je vole à l'Opéra,
J'applaudis tout ce qui me touche ,
La fertilité de *Campra* ,
La gayté de *Mouret* , les graces de *Destouche*.

A ces Maîtres , Monsieur, ont succédé des Musiciens aimables , qui plaisent beaucoup à la Nation. Mrs. *Rebel* & *Francœur* , doivent à leurs talens les places honorables qu'ils occupent : leurs ouvrages & les applaudissemens du Pu-

blic font en commun. Après avoir réuſſi dans *Pirame & Thisbé*, ils ont ſû mettre le dernier ſçeau à leur réputation par ce joli tableau de *Zélinde* qui me rappelle auſſi toute la délicateſſe du pinceau de M. de *Montcriſ* Auteur des *Paroles*. Mrs. *Rebel & Francoeur* ont l'inspection de l'Opéra, & ſe trouvent auſſi tous deux Surintendans de la Muſique du Roi. C'eſt-là où ils déploient ce talent rare de former la voix & de donner le vrai goût du chant ſi difficile à faiſir, & dont pourtant il y a tant de Maîtres. Enfin ces deux Muſiciens ſe font connus dès leur jeuneſſe, ne ſe font jamais ſéparés, ont combattu & triomphé enſemble, ils ſont les *Oreſte* & les *Pilade* de la Muſique.

M. de *Blamont* à qui un mérite reconnu a valu des décorations flatuſes, a l'heureux talent de plaire par une Muſique galante qui ne laiſſe rien à déſirer dans ce genre. On ſe ſouviendra toujours des *Fêtes Greques & Romaines*, par ce qu'on s'eſt toujours plû à les entendre. La Muſique, ainſi que notre Littérature, a quelques grands génies, & beaucoup de jolis eſprits : l'Opéra des *Caractères de l'Amour* eſt ſans contredit l'ouvrage d'un Muſicien plein d'eſprit.

Le

Le fécond Mr *Boismortier* n'est pas de trop dans la liste des Compositeurs ; il auroit une réputation sans mélange , s'il avoit eu la discrétion de ne publier qu'une partie de ses Ouvrages : mais quoique l'on en dise ; il a composé des choses légères & aimables , & son Opéra de *Daphnis & Chloé* n'a pas déplû : il est vrai que les paroles ont beaucoup contribué à la réussite de cette Pastorale. Au reste , tout ce qu'il a donné au public s'est vendu rapidement. Il est venu dans le bon tems ; on étoit affamé de ces badinages agréables , qui font un très-joli effet sur les Flutes & les Musettes : il a profité de la mode courante , & s'est servi doublement de son genie.

Monsieur *Royer* , si connu par l'Opera de *Zaide* & par ses succès sur le Clavessin , met de l'ame & du feu dans ses compositions. Il est chargé de la conduite du Concert spirituel , & il semble inspirer toute sa vivacité aux habiles gens qui le composent. Par le choix des sujets , par l'heureux mélange des morceaux qu'il offre au public , il peut être regardé comme le restaurateur d'une espèce de spectacle , qui n'ayant point l'illusion du Théâtre , ne peut se

soutenir que par des chef-d'œuvres. Mr *Royer* fait dans l'occasion les fournir lui-même , mais toujours sous un nom d'emprunt ; il a trop de merite , & trop de renommée , pour se repentir d'être modeste.



L E T T R E I I I

Sur Mr Rameau.

I L y a des gens qui voudroient , Monsieur, que nous n'eussions point d'autre Musique que celle du dernier siècle. Ils crient après les difficultés : de combien de chef-d'œuvres ne serions-nous pas privés si on les eût écoutés ? Le bizarre n'est point à rechercher dans aucun talent , mais peindre avec énergie , c'est élever un Art au-dessus de lui-même. Voilà ce qui étoit réservé à notre siècle , voilà ce que de connoisseurs médiocres ne sentent pas , & ce qui fait l'étonnement de l'Europe les revolté. Mr *Rameau* est ce Peintre sublime , & l'éloge commence à lui : je ne connois de grands crayons que les siens. J'aime les autres Musiciens , mais mon admiration est pour lui seul ; je lis avec beaucoup de plaisir dans le *Parnasse François* à l'article de la Musique , qu'on doit louer tout ce qui est digne de l'être , qu'il ne faut pas , parce qu'on est partisan de *Lully* , diminuer les talens su-

perieurs de son rival. Soyez sensible à tout ce qui est beau ; c'est d'un plaisir passer à un autre , & c'est étendre la carrière des Arts que quelques envieux ne cherchent qu'à retressir , faute de la pouvoir courir. Un artiste ordinaire se contente de marcher dans le chemin qu'on lui a frayé ; la portée de sa vûe ne va pas plus loin. Un homme vigilant & laborieux , franchit les bornes prescrites , le génie lui prête des aîles , & la nouvelle route dans laquelle il entre , le dérobe aux yeux du vulgaire.

Dans tous les ouvrages produits par l'imagination , il faut s'attendre à des changemens. M. de *Voltaire* a raison de dire , *Que presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit , & que dans tous ceux qui dépendent purement d'elle , il y a autant de revolutions que dans les états. Ils changent , continue-t'il , de mille manières , dans le tems même qu'on cherche à les fixer.* Qui effectivement n'auroit pas crû que la Musique étoit arrivée sous *Lully* à son dernier degré ? Auroit-on deviné combien il lui manquoit encore de choses ? M. *Rameau* l'a démontré par des succès , & presque tout le monde le croit à présent , si vous ex-

ceprenez ceux qui ont des raisons particulières pour fermer les oreilles.

En Italie, le Temple de la Musique, il y a eu aussi de grandes révolutions dans cet Art. Les Italiens ont quelquefois trop osé : c'est le cri public. Cependant quoique leur Musique d'apréésent soit fort différente de celle de *Charissimi*, elle fait pourtant les délices de presque toute l'Europe, & toute l'Europe ne peut pas se tromper en matière de goût. Un François, dit un écrivain célèbre, *accoutumé à nos Opera, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du recitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'Opera de Paris, ne considérant point que le recitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractère des deux Langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes.* Les François & les Italiens ont à présent plus d'union entre eux, depuis que M. Rameau a sçu joindre la brillante vivacité de la Musique Italienne aux charmes inexprimables de la Françoisé. Quel projet ! Mais aussi quel génie que notre Orphée !

N'est-il pas singulier que ce grand homme après tant de veilles, tant de travaux, ait essuyé la mauvaise humeur

d'une partie de la nation ? Les mauvais procédés font-ils donc faits pour ceux qui font notre gloire ? C'est en rougissant que je lis dans les ouvrages du veridique M. de *Voltaire* , Rameau a eu un parti contre lui qui auroit voulu l'exterminer. D'un autre côté qu'il est consolant pour notre Orphée , de se voir recherché , admiré par toutes les personnes que le goût conduit , & qui sont persuadées qu'une Musique qui ne peint rien , est une Musique morte ! Tout le monde fait de quel œil il est regardé dans cette maison , qu'on peut appeller le Temple des Muses & des Arts. Elle n'est pas moins le Palais de *Plutus* , mais le génie & les sentimens du Maître sont au-dessus de toutes ses richesses. L'opulence sans esprit , attire des curieux , fait naître des adulateurs ; l'esprit avec l'opulence , discerne les talens , les admet , en profite , & les recompense ; il est inutile de nommer ici M. de la P. . on le reconnoît aisément ; la louange , fille de l'intèrêt , a je ne fai quoi de fardé & de suspect. Heureux celui dont on peut faire l'éloge avec sincérité

Malgré les basses intrigues d'une Cabale nombreuse , il est arrivé à M.

Nielsen
la poplaniere
nier
vernal

Rameau ce qui n'étoit encore arrivé à aucun Musicien. Six de ses Opera ont été représentés sans interruption dans le cours d'une année; on a joué de suite, les *Talens Lyriques*, *Zaïs*, les fêtes de l'*Himen & de l'Amour*, *Pygmalion*, *Platée*, *Nais*, & le Théâtre n'a jamais été fréquenté avec tant d'affiduité. J'ai vû des gens au desespoir de cet événement si favorable à *M. Rameau*: ils venoient avec peine de la supériorité de sa Musique, où l'on découvre tous les jours quelque trait saillant & nouveau, à peu près comme dans ces Cabinets de curiosités immenses qui offrent à la vûë tant de richesses, qu'il faut des années pour tout voir & tout admirer.

La reprise de *Pygmalion* a terrassé la Cabale. Voilà ce qu'on lit dans le *Mercur*e d'Avril 1751. *On n'avoit point encore vû un désir si vif, si marqué, une préférence si décidée pour les ouvrages d'un Auteur vivant, que celle que le Public a montrée dans cette circonstance pour la Musique de notre Orphée. Un moment avant que l'on commençât, la joie de toute l'Assemblée s'exprima d'une manière très-vive.. L'ouverture ranima ces démonstrations, & chacun des morceaux de cet Ouvrage saillant fut applaudi universelle-*

ment avec une espèce de transport. Je crois placer ici très à propos une fort jolie Pièce faite à l'occasion de *Pygmalion*, j'ignore le nom de l'Auteur.

Un connoisseur amateur du vrai beau
 Enchanté des beautés de ton Ballet nouveau,
 L'esprit étonné, l'ame émuë,
 S'écrioit en voyant s'animer la statué :

» Tu te trompes, *Pygmalion*,
 » Ce n'est point de *Venus* la puissance suprême,
 » Qui vient de donner l'ame à ce que ton cœur aime ;
 » Rend graces aux accords d'un nouvel *Amphion*,
 » A son Art enchanteur tu dois tout ton hommage,
 » Lui seul anime ton ouvrage.

Savant *Rameau*, telle est l'illusion,
 Que fait sur nous ta divine harmonie,
 Elle charme nos sens & séduit nos esprits,
 Au point de n'être pas surpris,
 Qu'au Marbre elle ait donné la vie.

M. de *Voltaire* dans ses Poësies semble d'abord annoncer M. *Rameau*, qui dans ses premiers Opera a eu tant d'adversaires à combattre. On lui faisoit presque un crime de reussir, on applau-

dissoit en secret à son génie lumineux, & il n'étoit pas encore permis de le louer tout haut, tant le préjugé pour l'ancienne Musique étoit puissant. Belle leçon pour ceux qui courent la carrière des Arts ! Qu'ils se rappellent sans cesse que M. *Rameau* a long-tems travaillé pour des ingrats ; qu'au milieu des succès les plus éclatans, il étoit en butte aux traits les plus noirs, pendant que tel Auteur, malgré ses chûtes & ses disgrâces vivoit tranquille. Si le véritable mérite doit être persécuté, c'est un fatal présent de la nature. Lisez, Monsieur, les Vers de M. de *Voltaire*, ils rappellent la naissance de la Musique moderne. Le Poëte suppose un homme extrêmement riche, qui en conséquence a l'heureuse facilité de voler de plaisirs en plaisirs.

Mais du Logis j'entends sortir le Maître,
Un Char commode avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paroît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente ;
Nonchalamment je l'y vois promené,
De deux ressorts la liante souplesse,
Sur le pavé le porte avec molesse ;
Il va siffler quelque Opéra nouveau ;
Ou malgré lui court admirer *Rameau*.

C v

Dans sa belle Epître à un Ministre d'Etat sur l'encouragement des Arts , il nous fait voir M. *Rameau* dans sa gloire : les ennemis sont dispersés , la nation l'admire , & les Grands le protegent. Voici comme il parle au Ministre éclairé.

Toi qui mêlant toujours l'agréable à l'utile ,
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol agile ;
Tu fais de Melpomene animer les accens ,
De sa riante sœur chérir les agrémens ,
Protéger de *Rameau* la profonde Harmonie.

Enfin M. de *Voltaire* pour assurer d'avantage le triomphe du plus grand de nos Musiciens , adresse la parole à tous les insectes orgueilleux du Parnasse , qui s'efforcent de flétrir les talens les plus recommandables. Par un seul Vers il les écrase & les confond.

Mais pour siffler *Rameau* on doit être un Orphée.

Après *Hipolite & Aricie* , les *Indes Galantes* , les *Talens Lyriques* , *Pigmalion* , *Platée* , vrai chef-d'œuvre de Musique , il sembleroit qu'il n'y auroit plus rien à désirer. Pour moi je le crois

ainsi. M. l'Abbé de B. . souhaite pour-
tant encore quelque chose : il s'ex-
prime avec trop de délicatesse pour lui
faire un procès là-dessus ; & puis on ne
plaide pas de bon cœur avec ceux qu'on
estime véritablement. Je dirai donc seu-
lement , que ses désirs ne feront jamais
accomplis , du moins il y a grande ap-
parence. D'ailleurs , (& que M. l'Abbé
de B. m'excuse de parler ainsi ,) n'aïroit-
il des beautés de la confusion, plutôt que
de l'union de deux genres opposés ?
Lisez les Vers de cet Académicien.

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau,
Avec *Lully* consiliât *Rameau* ;
Que , bannissant l'envie & la satire ,
On accordât les accens de leur Lyre.
Le Dieu de Guide & le Dieu des Concerts ,
Ont inspiré ces deux Chantres divers.
L'un de bon goût , protecteur & modèle ,
Est de nos cœurs l'interprète fidèle ;
L'autre échauffé par le concert des Corps ,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les Ravages ,
L'autre les Mers , la Foudre & les Orages.

L'admirable Opéra de *Zéïs* , dont la
Symphonie galante & voluptueuse , est
au-dessus de tout éloge , & dans lequel

se trouve sur-tout cette ouverture neuve & pathétique , qui peint le débrouillement du cahos & le choc des élémens : cet Opéra m'a inspiré des Vers que j'ose aujourd'hui faire imprimer. Il faut être né Poëte , dit-on : l'espèce commence à manquer , je profite de l'intervalle.

Au séjour des éclairs ,
Rameau va dérober tout le feu de ses *Airs* ;
 Vaste & puissant génie un Dieu monte ta Lyre ;
 O puissance des Sons ! ô sublime délire !
 Anime l'Univers , débrouille le cahos ,
 Fai retentir la Foudre , & souleve les Flots ;
 Apaise l'Aquilon , dissipe les nuages ,
 Pour la sensible oreille il est donc des images !
 Couronnés les efforts de ce Peintre nouveau ,
 Confiés à ces mains votre savant Pinceau ;
 Dieu des Arts , que tout cède à ses couleurs
 brillantes ,
 Avec quelle ame il rend ses figures vivantes
 Il fait aussi dans un cœur agité ,
 Faire regner la tendre volupté.
 Créateur de ton Art , & successeur d'Orphée ,
Rameau malgré ses cris , voi l'Envie étouffée ;
 La Cabale mourante à tes pieds se foumet ,
 Au milieu des neuf sœurs sied-toi sur le sommet ,
 Et laisse murmurer aux fanges du Parnasse ,
 L'ignorance en courroux , & la fougueuse au-
 dace.

C'est sans doute pour notre grand Musicien que M. d'Alambert a dit dans la Préface de l'Encyclopedie : *Il est vrai qu'un Musicien attentif à tout peindre , nous présenteroit dans plusieurs circonstances des Tableaux d'harmonie qui ne seroient point faits pour des sens vulgaires ; mais tout ce qu'on en doit conclure , c'est qu'après avoir fait un Art d'apprendre la Musique , on devroit bien en faire un de l'écouter.* On trouve dans le même Ouvrage , Monsieur, un éloge de M. Rameau , que je rapporte ici avec d'autant plus de satisfaction , qu'il est fait par un Philosophe ami de la vérité , & qu'un préjugé mal entendu n'a jamais conduit dans ses décisions. » La Musique, dit-il, est » peut-être de tous les Arts celui qui » a fait depuis quinze ans le plus » progrès parmi nous , graces aux tra- » vaux d'un Génie mâle , hardi & fé- » cond. Les étrangers qui ne pouvoient » souffrir nos Symphonies ; commen- » cent à les goûter , & les François pa- » roissent enfin persuadés que *Lully* » avoit laissé dans ce genre beaucoup » à faire. M. Rameau en poussant la pra- » tique de son Art à un si haut degré » de perfection , est devenu tout en- » semble le modèle & l'objet de la

» jalousie d'un grand nombre d'Artistes
 » qui le décrivent en s'efforçant de l'imi-
 » ter ; mais ce qui le distingue plus par-
 » ticulièrement , c'est d'avoir réfléchi
 » avec beaucoup de succès sur la Théo-
 » rie de ce même Art, d'avoir su trouver
 » dans la Basse fondamentale le princi-
 » pe de l'Harmonie & de la Mélodie.
 » Je saisis avec empressement l'occasion
 » de célébrer cet Artiste philosophe ,
 » dans un discours, destiné principale-
 » ment à l'éloge des grands hommes.
 » Son mérite , dont il a forcé notre sié-
 » cle à convenir , ne sera bien connu
 » que quand le tems aura fait taire l'en-
 » vie , & son nom cher à la partie de sa
 » nation la plus éclairée , ne peut blesser
 » ici personne ; mais dût-il déplaire
 » à quelques prétendus Mécènes , un
 » Philosophe seroit bien à plaindre si
 » même en matière de science & de
 » goût il ne se permettoit pas de dire
 » la vérité.

Je veux vous faire part, Monsieur, d'un
 parallele entre *Lully* & *M. Rameau*. Comme
 personne ne l'a fait avant moi ; je
 me veux du bien de l'avoir tenté : j'avoue
 en commençant que j'ai un égal respect
 pour ces deux célèbres Rivaux , dont le
 nom sera immortel.

Lully né Musicien , ne veut parler qu'au cœur , & semble négliger toutes les combinaisons dont l'Art est susceptible ; *Rameau* , génie neuf & hardi , parvenu par un travail infatigable au point où nous le voyons , élève l'ame , & se prête aussi quelquefois à ces beautés tendres & naïves , qui ne font pas cependant tout le mérite du premier. L'un fait attendrir , est plus simple , toujours parfait , imitateur de la nature ; l'autre étonne , est plus chargé d'ornemens , a l'art merveilleux de tout peindre. Chez le premier la Musique est aimable , flatteuse , disons même un peu effeminée ; chez le second , elle est vive , foudroyante , & majestueuse. Ce n'est pas que *Lully* ne soit jamais grand , & que *Rameau* n'ait jamais composé de morceaux voluptueux ; nous parlons de la principale manière par laquelle un grand Artiste semble mettre son sceau à l'ouvrage. Les recitatifs de l'un , la beauté de ses chants , rendront toujours sa mémoire précieuse ; les recherches , le travail , la profonde harmonie , font le caractère dominant de l'autre , & lui ont attiré une réputation à l'épreuve de tout événement. Il ne faut qu'avoir du goût pour applaudir à l'Auteur d'*Atys* ;

il faut être connoisseur pour sentir le rare mérite de celui des *Indes galantes*. Celui-ci est aussi grand chez les étrangers que dans son pays ; celui-là est plus aimé des François que des autres peuples de l'Europe. Enfin *Lully* est un homme admirable , son génie est beau , sa touche est aisée ; *Rameau* est un homme surprenant , il caractérise tout , rien n'échappe à son pinceau sublime ; tous les deux passeront jusqu'aux siècles les plus reculés.

Depuis *Lully* , si vous exceptés les belles paroles de *Thetis* & des *Elemens* , nos grands Opéra ne brillent que par la Musique de M. *Rameau*. Sans doute que ce grand Musicien n'est pas fait pour partager sa couronne avec personne. M. de *Cahusac* a beaucoup de mérite , l'Abbé *Pellegrin* avoit de la fécondité , M. *Fuselier* est plein d'esprit , M. de *Voltaire* est le Héros de notre littérature , mais pas un d'eux dans les ouvrages qu'ils ont fournis à notre Orphée , n'a égalé son mérite , son feu & son impétuosité. Aussi le Laurier dont quelques branches au moins devoient appartenir à ces Poëtes , lui est resté tout entier.

Je crois donc avec M. l'Abbé de la

Porte, dont les observations sont pleines de raison & d'esprit, que la *Musique* est le fond véritable de l'*Opéra*. Quoique ce ne soit pas le sentiment de M. Roy, qui, selon le judicieux Observateur, malgré sa réputation, sa connoissance profonde de la *Fable*, son amour pour *Ovide*, & son antipathie pour la *Musique* de M. *Rameau*, ne va que de chûte en chûte. Je ne rappellerai pas ici tous les * *Opéra* malheureux de M. Roy, il fait trop bien ce qu'il vaut pour n'être pas touché de tant de chûtes éclatantes; il devrait être inconsolable s'il n'étoit pas l'Auteur des *Elémens*. Ah! Monsieur Roy, au lieu de perdre votre tems à critiquer *Rameau*, que n'avez-vous travaillé avec lui? Vos ouvrages vivoient toujours: vous voyés aujourd'hui que tout votre zèle pour l'ancien Théâtre ne vous sert à rien. *Rameau* triomphe: je plains votre situation, elle est cruelle. Est-ce une sensation réelle d'un plaisir fondé sur le goût qui a changé la face du Théâtre lyrique? Est-

* Si quelques *Opéra* de cet Auteur n'ont pas eu autant de succès à leur reprise que dans leur naissance, on ne doit s'en prendre qu'à la *Musique*. M. Roy est le *Quinault* du siècle.

ce un caprice qui cause cette révolution ? C'est une question que se fait M. l'Abbé de la Porte ; voilà sa réponse , qui me paroît convaincante & sans réplique. Si c'est un caprice , un feu léger que la mode a allumé , qu'une nouvelle mode peut & doit éteindre , d'où vient que dix-huit ans de soins , de lamentations , de cris de la part de tous les Partisans de l'ancien Théâtre , n'ont pas pû venir à bout de dissiper ce foible nuage ?

Qu'on ne s'avise plus de dire que le goût s'est perdu : ce sont les lieux communs de l'ignorance & de l'entêtement ; qu'on dise plutôt que le goût s'est perfectionné , & cela par une raison simple. *Lully* tout grand homme qu'il fût , n'a pû tout faire ; il a vû les commencemens , le progrès , & non pas la perfection totale de son Art ; la Musique seule parmi toutes les sciences , auroit eu ce privilège , ce qu'il est absurde de penser. *M. Rameau*, aussi grand homme que *Lully* , ne la point imité. Ce n'est pas qu'en se bornant à l'imitation , il n'eût été fort applaudi comme bien d'autres , & sans tant de difficultés , mais il a voulu travailler pour la postérité. Ainsi creusant pour ainsi dire la mine , il a trouvé des veines plus riches.

& plus précieuses que les premières. On ne l'a pas crû d'abord, il ne s'est point rebuté. Artiste infatigable, par un travail pénible & glorieux, il a fait l'analyse de cet Art si étendu, si vaste, il en a développé tous les principes, & le secret est à lui. C'est avec de profondes méditations qu'il l'a payé. Qu'est-il arrivé? C'est M. l'Abbé de la Porte qui va vous l'apprendre. *Tous les secours, tous les soins, le zèle des Acteurs, les Epigrammes, les Satyres, les Estampes, les plaisanteries, les bons contes, ont été mis en usage pour ruiner le nouvel Edifice & pour étayer l'ancien; on gratte, on recrépit, on pare autant qu'on peut la vieille Masure, elle ne s'écroule pas moins de toutes parts.* J'adresse à tous ces hommes envieux d'un mérite qui les désespère, ces beaux Vers du Virgile François.

Cœurs jaloux, à quels maux êtes-vous donc en proie?

Vos chagrins sont formés de la publique joye:
Convives dégoutés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile est un poison pour vous.

C'est à cette jalousie que le magnifique Opéra de *Zoroastre* a été sacrifié. Les Acteurs ne sont-ils pas malades.

quand ils le veulent ? Espérons , de revoir au plutôt cette célèbre Tragédie dans tout son éclat. On l'a dit encore embellie par des corrections que son illustre Auteur a jugé à propos d'y faire.

Pour mettre les curieux à portée de juger du mérite des plus grands Peintres , des *Raphaëls* , des le *Brun*s , des le *Sueurs* , des *Rubens* , il faut leur faire observer la touche savante & le bel ensemble de tel Artiste , l'exactitude & la correction du dessein de celui-là , la touchante expression de celui-ci , le pinceau fier & majestueux de l'un , l'admirable coloris de l'autre. On entre ensuite dans le détail de chaque Tableau , on examine l'attitude des principaux personnages , les différentes passions qui les agitent , le ton , les nuances , le principe de vie dont la toile est animée. Quel spectacle pour les yeux !

Je veux aujourd'hui , Monsieur , vous transporter dans une Salle magique ; il faut vous imaginer entendre cent Musiciens : c'est à vos oreilles auxquelles je vais offrir les Tableaux d'un autre le *Brun* , & d'un autre *Rubens*. Un Peintre tel grand qu'il soit , ne cause que des émotions douces ; un Musicien

comme M. Rameau , remue & transporte l'ame ; vous allez trouver de la variété dans l'invention , & de la force dans l'exécution : tout est vivant & caractérisé.

Soyez attentif à ce premier Tableau , c'est le second acte d'*Hipolite* & d'*Aricie*. Les Enfers s'ouvrent , j'entends les cris lugubres des coupables , les hurlemens des Parques , les Démons sont déchaînés. Que l'image de la Furie avec *Thésée* est effrayante ! Que de verité dans l'expression ; Vous êtes saisi , & l'impression que font les sons sur votre oreille , passe jusqu'à votre ame & la remplit d'horreur. Au troisième Acte , le Monologue de *Thésée* , son invocation à Neptune , & le soulèvement des flots augmentent votre trouble. La Peinture n'exprimeroit ces Images qu'imparfaitement , parce que la toile toute vivante qu'elle paroisse , est toujours muette , la Musique parle.

Au quatrième Acte , le bruit des Cors , les Symphonies brillantes invitent à prendre le plaisir de la Chasse , vous croyez être au milieu des Forêts.

Cette Tragédie fut représentée le premier Octobre 1733 : ce fut le coup d'essai de notre Orphée.

Ses pareils à deux fois ne se font point con-
noître ,

Et pour des coups d'essai veulent des coups
de Maître.

Les partisans de l'ancien Théâtre vou-
loient étouffer cette nouveauté. Un
Poète se mit à leur tête , publia quel-
ques Epigrammes , qu'on ne connoît
guères plus à présent que ses autres ou-
vrages. Les mauvais Vers sont oubliés,
& l'admirable Opéra nous reste. Le pu-
blic connoisseur , lui fit beaucoup d'ac-
cueil , quoique ce fût une espèce de
crime dans ce tems-la , de donner de la
Musique difficile à exécuter : les plus
sévères critiques convinrent pourtant
qu'elle étoit mâle , harmonieuse , &
d'un caractère neuf. Il faut joindre aux
Tableaux que je viens de vous offrir ,
l'entrée des Amours au Prologue , le
Chœur & la Symphonie du Tonnerre ,
ce dernier morceau est d'une beauté
sublime. On a lieu de regretter le *Trio*
des Parques , qui par l'attention singu-
lière qu'il demande pour l'exécution ,
n'a pû être entendu à l'Opéra tel que
l'Auteur l'avoit fait d'abord. Ce *Trio*
affecte tellement les sens , que les che-
veux se hérissent ; il n'y a point de terme

pour bien rendre tout l'effet qu'il produit , c'est au-dessus de l'agitation , de l'effroi , de la terreur ; il semble que la nature s'anéantisse , & que tout aille périr. Il est dans le genre composé , qu'on appelle * *Diatonique enharmonique*.

Qu'entend-je ? C'est le Monologue de *Castor & Pollux* , *tristes apprêts*. A ce Monologue succède celui de *Dardanus* , *lieux funèbres*. Les couleurs propres avec lesquels ces Tableaux sont peints , doivent les rendre chers aux gens de goût. Otez les paroles , la Musique n'exprime pas moins les accens de la douleur & les rigueurs d'une prison cruelle. Vous ne pouvez rien changer , rien ajouter , tout est à sa place. Voilà la véritable Musique , l'ancienne n'étoit que son ombre.

Soyez attentif , Monsieur , au grand Tableau que vous présente le fameux Ballet des *Indes galantes*. Le Ciel s'obscurcit , le Tonnerre gronde , Neptune est en fureur ; entendez les Flutes , elles expriment le sifflement des vents , la Tempête augmente , les éclats de la Fou-

* Voyés la démonstration du principe de l'Harmonie , page 94.

dre redoublent, l'impétueux Borée agite les Aïrs, la mer au loin mugit.

Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montrent par tout la mort aux pâles Matelots.

Déjà l'orage s'appaise, le Ciel devient serain, l'onde est plus calme; on aborde, les Matelots expriment leur joye; cette Fête animée par deux Tambourins charmans, finit par *Regnez amour*, une des plus brillantes Cantarilles de M. Rameau.

Autre Tableau dans l'Acte des *Incas*. Le Soleil est la Divinité du pays, on se prosterne devant lui, on l'implore. Que de majesté dans cette adoration! J'entends le Chœur, *brillant Soleil*. Quelle magnificence dans l'expression, quelle majestueuse grandeur dans le dessein!

Cet Opéra admiré dans sa naissance, a été écouté & applaudi avec transport toutes les fois qu'on l'a remis au Théâtre. Tous les Aïrs du Prologue, l'ouverture même ont été parodiées incontestable preuve du succès.

Pourroit-on ne pas aimer cette légère & charmante Arriete, *Amans surs de plaire*, la fierté de la *Polonoise*, la douceur & le chant agréable de la *Musette*
&

& du chœur qui l'annonce ? Tel prévenu que l'on soit pour l'ancienne Musique , est-on maître de ne pas goûter le divertissement de l'Acte des Fleurs , & sur-tout la Sarabande de la *Rose* ?

L'Acte des *Sauvages* si universellement estimé , renferme les chants les plus agréables & les plus variés. Rien de commun , tout y est heureux , & de la plus grande beauté.

Ecoutez , Monsieur , l'Air neuf & singulier des *Sauvages* , il sert d'accompagnement au *Duo* & à ce chœur si bien imaginé ; l'invention en est heureuse & unique. Que ne pourroit-on pas dire de la *Chaconne* , qui termine cet Acte admirable ? L'Harmonie & la Noblesse sont déjà un grand mérite , mais c'est sur-tout la variété dont elle est remplie qui la distinguera de toutes les pièces en ce genre , dans lesquelles on trouve communément assez de Monotonie. Un génie créateur est exempt de ce défaut.

Le prodige que vous offre le Ballet des *Talens Lyriques* , est au-dessus de tout Tableau. Je vois *Tirée* envoyé au secours des Lacédémoniens contre les habitans de Messene ; ses chants inspirent une ardeur guerrière aux Soldats ; ils volent au champ de Bataille , &

remportent la victoire. Ce miracle peint avec tant de force dans *Plutarque*, est renouvelé de nos jours par la Musique séduisante de notre *Orphée*.

Cet Opéra a toujours été remis au Théâtre avec ce succès marqué, auquel *M. Rameau* doit toujours s'attendre. On prétend que c'est un des plus beaux ouvrages de ce grand homme ; tout y est également soutenu, les Tableaux en sont agréables & rians, & plusieurs sont dans le goût de l'*Albane*. A une des représentations, lorsque notre illustre Auteur parut, c'étoit en 1748, le public lui prouva l'estime qu'il avoit pour lui par des applaudissemens réitérés ; cela auroit dû adoucir certain Poète envieux & jaloux.

On ne peut trop admirer le divertissement du troisième Acte : c'est la plus gracieuse Bergerie qui soit au Théâtre Lyrique ; où trouver autant de douceur, de délicatesse & d'aménité ? Ce joli Tableau est fait avec le pinceau des Graces.

Ici ce sont les Fêtes de l'*Himen* & de l'*Amour* ; le célèbre Compositeur expose toutes les richesses de l'Harmonie. Le Nil se déborde, les peuples vont être submergés ; la rapidité des flots, les

cris & les gémiffemens, tout est exprimé par la force & la majesté des accords. Mais des images plus riantes & plus agréables se présentent à nous, j'entends cette incomparable Mufette, *Ma Bergere fuyoit l'amour*, & son chant gracieux vous transporte de plaisir. Cet Opéra a été représenté à la Cour pour le second mariage de Mr le Dauphin, & a mérité tous les suffrages.

Dans *Pygmalion* une statue s'anime, son éducation est confiée aux Graces, tout respire la volupté. Là c'est *Nais*, le Ciel est en feu; les Titans sont foudroyés, Jupiter triomphe. Dans *Zoroastre*, la puissance de la magie est déployée; admirez l'énergie de la Musique! Que le pinceau du Peintre inimitable est fort & hardi! De pareils traits décelent sa touche sublime.

La *Guirlande*, cette aimable Pastorale, & le dernier Opéra d'*Acante & de Céphise*,

N'ont rien qui dégènere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere.

L'ouverture d'*Acante* est un Tableau de la plus grande manière, elle me rappelle les grands efforts d'imagination de l'étonnant *Milton*. Tout le feu de l'Ar-

illerie se trouve dans ce morceau neuf & unique. Le bruit des Canons, l'éclat des Bombes, la rapidité des Fufées, le Ciel étincelant, le tumulte, les cris de joye, tout est peint avec les couleurs les plus mâles. L'envie elle-même est obligée d'admirer la savante fertilité du *Raphael* de la Musique. L'Envie, ce monstre affreux, est donc susceptible d'admiration ? Oui, mais on paye bien cher ce sentiment qui lui est étranger, & de son souffle impur il flétrit les fleurs les plus brillantes. Ce Monstre, est de l'aveu d'un grand Poëte, qui a souvent éprouvé ses cruelles atteintes,

Le plus lâche à la fois & le plus acharné :
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie.

Le mérite étranger est un poids qui l'accable,

Je me garde bien de faire entrevoir à qui ces Vers-là peuvent convenir, c'est au public à en faire l'application.

Les paroles de cet Opéra n'ont pas été reçues favorablement du public ; elles sont pourtant d'un Auteur dont les essais heureux, sembloient promettre dans la suite les plus beaux morceaux. Il n'est pas possible qu'avec son mérite nos espérances soient long-tems

trouppées : il est peut-être tout près d'un triomphe.

On a observé avec raison que lorsque notre fameux Musicien paroissoit seul dans *Acante & Cephise*, il étoit alors un grand Maître ; mais que dans les endroits où il étoit obligé de suivre le Poète, & de se montrer avec lui, il n'avoit plus la même vivacité & le même éclat. Plusieurs personnes prétendent qu'en retranchant quelques longueurs dans le Recitatif, cet Opéra seroit excellent pour la Musique. On peut adopter un sentiment qui est devenu celui des vrais connoisseurs.

Nous avons encore de M. Rameau les Fêtes de *Polymnie*, premier ouvrage Lyrique de M. de *Cahusac*. Si le Musicien a saisi avec choix toutes les occasions que le Poète lui a données de développer la fécondité de son génie, j'ose avancer que la coupe de cet Opéra monroit déjà dans l'Auteur du Poème beaucoup de talent pour cette sorte de composition.

On fait que la Musique du *Temple de la Gloire* est de M. Rameau, parce qu'il s'y trouve beaucoup de morceaux admirables qui ne seroient pas facilement d'un autre, mais on est fâché que

l'un de nos plus grands Poëtes ait cessé de l'être dans la construction de cet Edifice. A peine reconnoît-on l'Architecte.

Il seroit difficile de trouver un Musicien qui ait autant travaillé que notre Orphée ; car sans vous parler de ses élégans *Quatuor* pour le Claveffin , le Violon , &c, il a dans son portefeuille plusieurs Opéra qui n'ont pas été représentés , & qu'il devoit abandonner à la louable avidité du public. D'ailleurs je peux vous assurer qu'il corrige continuellement ses ouvrages , parce que ce n'est pas assez pour lui d'avoir bien fait lorsqu'il sent que l'on peut mieux faire. La Tragédie de *Castor & Pollux* en fera incessamment la preuve : ce grand Tableau paroîtra plus frappant par les nouveaux coups de pinceau que le Peintre lui a donnés. Un Artiste qui a quelque mérite , ne se contente que trop aisément ; avec une réussite qui n'est que du tems , il se croit placé pour toujours parmi les Hommes illustres : quelquefois à la vérité , il essuie de son vivant , un revers funeste ; ce que nous appelons un génie , plaît à tout le monde sans se satisfaire jamais entièrement ; il voudroit pour ainsi dire aller au-delà

sur les Hommes Célèbres. 79

des bornes de son Art. Couronné des plus brillans succès , il ne cesse point d'examiner avec sévérité ses productions , occupation favorite du petit nombre d'hommes fameux qui peuvent se flatter de passer à la postérité.

J'aime à voir M. Rameau sensiblement touché des applaudissemens que le Public lui a donnés , faire éclater sa reconnoissance , & l'en remercier lui-même en s'engageant à de nouveaux travaux. Ecoutez-le parler : c'est de tout son cœur qu'il a dit dans une Lettre imprimée en 1749 : » Pénétré de la » plus vive reconnoissance des nouvel- » les marques que le Public vient de » me donner encore de sa bonté , à » l'occasion de mon Opéra de la Paix : » j'ose assurer que je ne me sens que » plus encouragé à mériter la continua- » tion d'une faveur qui a été , & qui » fera toujours , l'objet de tous mes » vœux , & que je ne désirerois rien » tant que d'être à portée de lui pro- » curer encore plus de plaisir , & de » pouvoir à mon gré pousser aussi loin » que j'en puis être capable , un Art » qui fait seul l'occupation de toute » ma vie.

Que vous dirai-je , Monsieur , du

D iiij

éclébre * Ouvrage de M. Rameau ,
 connu sous le nom de *Démonstration du
 principe de l'Harmonie* , servant de base à
 tout l'Art Musical , Théorique & Prati-
 que ? Mes éloges vous satisferoient
 moins que le rapport de Mrs de Mairan,
 Nicole & d'Alambert , que je vais vous
 mettre sous les yeux : voici le jugement
 de cet excellent Livre approuvé par l'A-
 cadémie des Sciences. „ Nous croyons
 „ que la Basse fondamentale prouvée
 „ par l'Auteur , & puisée dans la na-

* Tout Paris a lû les Livres de M. Ra-
 meau sur la théorie de son Art : ils sont uni-
 versellement estimés ; & M. d'Alembert , si
 connu dans le monde savant , par la profon-
 deur des connoissances , & les charmes de
 l'esprit , vient de publier des *Elemens de Musi-
 que Théorique & Pratique* , suivant le systéme
 de M. Rameau. Quoique ce grand Géometre
 paroisse convaincu de la vérité du principe de
 l'Harmonie démontré par notre Musicien Phi-
 losophe , cela n'a pas empêché M. Estève de
 la Société Royale de Montpellier , de s'éle-
 ver contre cette découverte. Il nous a déjà
 donné un Ouvrage sur l'origine de l'Univers ,
 que M. Fréron appelle un *Roman Scientifique* ,
 où l'imagination a autant de part que la Gé-
 ométrie ; sa Brochure , sur le véritable prin-
 cipe de l'Harmonie , ne seroit-elle pas un se-
 cond Roman ? C'est un doute qui mérite
 d'être éclairci.

» ture même , est le principe de l'Har-
 » monie & de la Mélodie ; que M.
 » Rameau explique avec succès , par le
 » moyen de ce principe , les faits dont
 » nous avons parlé , & que personne
 » avant lui n'avoit réduit en un systè-
 » me aussi lié & aussi étendu ; savoir ,
 » les deux *Tetracordes* des Grecs , la
 » formation de l'échelle *Diatonique* , la
 » différence de valeur qu'un même son
 » peut avoir , l'altération qu'on remar-
 » que dans cette échelle , & l'insensibi-
 » lité totale de l'oreille à cette altéra-
 » tion ; les regles du *Mode-majeur* , la
 » difficulté d'entonner trois tons consé-
 » cutifs , la raison pour laquelle les deux
 » *tierces-majeures* , ou les deux *accords*
 » *parfaits* de suite sont pros crits dans
 » un ordre diatonique , l'origine du
 » *mode - mineur* , la subordination au
 » *majeur* , & ses variétés , l'usage de la
 » dissonance , la cause des effets que
 » produisent les différens genres de Mu-
 » sique *Diatonique* , *Chromatique* & *En-*
 » *harmonique* , les principes & les loix
 » du *temperament* ; ainsi l'Harmonie
 » assujettie communement à des loix
 » assez arbitraires , ou suggérées par une
 » expérience aveugle , est devenue par
 » le travail de M. *Rameau* une science

„ Géométrique , & à laquelle les prin-
 „ cipes Mathématiques peuvent s'ap-
 „ pliquer avec une utilité plus réelle &
 „ plus sensible. C'est pourquoi M. Ra-
 „ meau , après avoir acquis une grande
 „ réputation par ses ouvrages de Musi-
 „ que-Pratique , mérite encore d'obte-
 „ nir , par ses recherches & ses décou-
 „ vertes dans la théorie de son Art ,
 „ l'approbation & l'éloge des *Philoso-*
 „ *phes*. C'est à eux à décider ; & lors-
 qu'ils sont favorables à un Livre de
 cette espèce , le Public est tellement
 persuadé de l'excellence de l'ouvrage ,
 que c'est vainement que l'on en fait la
 critique. D'ailleurs qui fait mieux que
 M. Rameau la vérité du fait ? La Musi-
 que a été l'étude de toute sa vie , & il
 est incapable de tromper. Pour détruire
 son système , il faudroit être , s'il étoit
 possible , plus grand Musicien que lui.
 Telle chose que l'on dise , il faut s'en
 tenir à la décision de M. Fréron. *On*
n'en conclura pas moins , dit l'ingénieux
 Critique , *que personne n'a porté son Art*
à un plus haut point de perfection dans la
Théorie & la pratique , que cet illustre
Musicien , Phénomene réellement existant
dans la nature.

Cette nouvelle découverte a donné

lieu à M. *Marmontel* d'exercer son génie
Ce Poète a adressé à M. *Rameau* une
Épître, dont je vous citerai les endroits
qui m'ont le plus frappé.

Naxos des Sons, astre de l'Harmonie,
Non, le concours des plus heureux hasards,
Ne peut fixer la carrière des Arts ;
Tu nous l'apprens : c'est aux mains du Génie,
A déchiffrer le bandeau d'Uranie.
La vérité sur les ailes du tems,
Vers nous, dit-on, s'avancant d'âge en âge,
De ses rayons perce enfin le nuage,
Qui la dérobe à nos esprits flottans.
Tu la prévois. C'est aux talens sublimes,
De ses secrets ravisseurs orgueilleux,
A la tirer du fond de ses abymes,
A l'arracher du sein même des Dieux.
L'expérience à tout moment trompée,
Lent voyageur au milieu des déserts,
Marchant d'abord sur la foi des éclairs,
Change cent fois sa route entrecoupée,
Par des écueils, & des sentiers divers.
Que le Génie avec elle s'unisse ;
Plus de détours, d'écueil, de précipice,
Leur vol rapide embrasse l'Univers.
Depuis l'Auteur de la *Métémorphose*,
Jusqu'au beau siècle où le rendit *Lully*,
Fit soupirer le François amolli ;
En vain l'oreille interrogea la Cause

De ses plaisirs , le Luth formoit des sons ,
 La voix des chants , inutiles leçons ;
 L'Art foible encor , suivant l'instinct pour
 guide ,

Sur le Clavier portoit sa main timide.

A la lueur d'un débile flambeau ,

Non loin souvent il entrevit le beau ;

Mais pour l'atteindre il n'avoit point de routes.

Le goût flotoit dans le cercle du doute ,

Et le Génie y trouvoit son tombeau.

Ra-*ean* paroît , & la nuit se dissipe ,

Dans ses accords il surprend leur principe ;

Et des rayons qu'il en fait rejaillir ,

L'Art éclairé ne craint plus de faillir.

Il est connu , ce mélange harmonique ,

De sons divers qu'engendre un son unique ;

Ce doux rapport , cet amour mutuel ,

Qui les confond dans le sein paternel :

Je crois les voir franchir leur intervalle ,

Pour remonter vers leur source natale ,

Se reconnoître , & de loin s'appeller ,

Pour s'embellir à l'envi se mêler.

Que de rapports ! quel tissu de merveilles !

Ce que n'ont pu trente siècles de veilles ,

Un seul mortel d'un regard le produit.

De ton triomphe , Ami , goûte le fruit ,

Dans l'avenir contemple ta mémoire ,

Ton nom gravé sur le front de la gloire.

Voi désormais tes concurrens altiers ,

Confus , foudris , marcher dans tes sentiers ;
L'envie enfin muette , consternée ,
Par le bon goût à ton char enchaînée.
Roi de ton Art , à ce titre flatteur ,
Tu viens d'unir celui de fondateur.
Après avoir aplani tant d'obstacles ,
Dans ce Sénat dont les regards de Linx ,
De la nature observent les miracles ,
Tu t'es montré vainqueur d'un nouveau
Sphinx ,
Et la critique a scellé tes oracles.
Poursuis , étonne , enchante les François ,
Quel prix plus doux de tes nobles succès ?
Que la faveur d'un Ministre équitable ,
L'œil de la Guerre en un tems redoutable ,
L'ame des Arts dans le sein de la Paix.
De l'amitié si tu chéris le gage ,
Reçois ces Vers , tendre & sincère hommage.
Je les écris dans l'Asile enchanté ,
Du sentiment & de la vérité :
Dans cet Asile inaccessible aux vices ,
Où l'amitié prodigue ses délices :
Où ces cœurs droits pour garant ont l'hon-
neur ,
Et l'un dans l'autre épanchent leur bonheur.
Où la sagesse & riante & facile ,
De l'agréable affaisonne l'utile ;
Temple des Arts , & souvent leur Berceau ,
Lieux où la Tour a formé son pinceau.

Où *Vaucanson*, Rival de la nature ;
 A combiné sa première imposture,
 Et d'où ta Plume & ta Lyre à la fois,
 Donnent à l'Art un modèle & des Loix.

M. Rémond de *S. Mard*, dans ses *Réflexions sur l'Opéra*, se contente de louer *Lully*, *Campra*, *Charissimi*, *Corelli*, *Scarlatti* : à peine parle-t'il de notre *Orphée*. On trouve seulement dans son Ouvrage un trait de Satyre auquel il voudroit donner l'air d'un éloge : je vais vous rapporter cet endroit. *Un des grands Musiciens que nous ayons en France, s'est, dit-on, persuadé qu'on pouvoit tout peindre en Musique ; personne ne rend plus volontiers que moi justice à son mérite, mais il me permettra de n'être pas de son avis.* Ensuite M. Rémond passe à la Peinture ; il dit qu'un Peintre pour vouloir trop exprimer, n'exprime-roit rien. Selon lui, la Musique & la Danse doivent être plus timides que la Peinture ; & pour dernier avis, il conseille à ceux qui exercent ces deux beaux Arts, de n'exiger d'eux que ce qu'ils ont bonne grace à faire : il appelle cela en user avec eux, comme on en use avec ses amis. M. de *St Mard* met de l'esprit partout. Quoiqu'il ne soit pas partisan de

la Musique Moderne, ce que l'on voit aisément en lisant son Livre, il me paroît d'une humeur à se reconcilier avec elle à la première occasion.

Notre illustre Musicien a été vengé de l'espèce de dédain de M. Rémond, par le Disciple & le Rival du fameux Abbé Desfontaines. L'Auteur des *Réflexions*, dit M. Fréron, n'est rien moins que partisan de la Musique à la mode; cependant quel préjugé plus heureux en faveur de cette Musique, & de son célèbre Auteur, que le succès constant qu'elle a eu sur notre Théâtre Lyrique, dans presque tous les Opéra qui sont sortis de la main de ce grand Maître? On l'accuse de travailler dans le goût Italien, c'est-à-dire, qu'on lui fait un crime de ce qui mérite notre admiration. Ceci s'adresse à M. St Mard, & ce que vous allez lire, détruit les vains argumens des envieux, des protecteurs subalternes, & des admirateurs outrés de l'ancien Théâtre. *La Musique de M. Rameau n'est ni purement Française, ni purement Italienne, il a les grâces & la douceur de l'une, sans en avoir la Monotonie; la profondeur & le génie de l'autre, sans trop sentir la science. Il est sublime, varié, tendre & voluptueux. Que faut-il de plus pour*

lui assurer la primatie dans son genre ?

Je ne crains pas qu'on puisse me reprocher le zèle que je montre pour M. *Rameau* : ne suis-je pas à l'abri de toute critique en pensant comme M. *Fréron*, & en parlant d'après lui ? Oui, notre *Orphée* a remporté une victoire complète ; ses ennemis sont terrassés, & s'il y a encore quelques factieux qui conspirent en secret, je dirai avec un de nos premiers Poëtes, que ce reste de la sédition

N'est qu'un bruit passager des flots après
 l'orage,
 Dont le courroux mourant frappe encore le
 Rivage,
 Quand la sérénité regne aux Plaines du Ciel.



L E T T R E I V.

Sur la Cantate, la Musique d'Eglise, & les Maîtres les plus renommés.

LA *Cantate* qui doit, Monsieur, son origine à l'Italie, commença à paroître en France dans la jeunesse de *Rousseau*, qui composa les premières. Cet Auteur illustre, en renfermant ces petits Poëmes dans une allégorie exacte dont les recits font le corps & les Airs, l'ame ou l'application, leur a donné une forme dont on ne s'écartera jamais, de savoir, dit-il lui-même, *si ce Plan est le meilleur que j'eusse pu choisir, c'est ce qu'il ne me convient pas de décider; parce qu'en matière de nouveautés rien n'est si trompeur qu'une première vogue, & qu'il n'y a jamais que le tems qui puisse apprecier leur mérite, & les réduire à leur juste valeur.* Il y a apparence que le Plan de *Rousseau* est bien excellent, puisque les autres Poëtes l'ont toujours suivi, & que leurs Ouvrages en ce genre ont été bons, passables, ou mauvais, suivant le degré d'imitation.

Morin est parmi nous le premier Musicien qui ait fait des Cantates, leur foiblesse les a fait oublier; c'est le sort de beaucoup de Musique, tant ancienne que moderne: nos oreilles n'en sont que plus tranquilles.

Le savant *Bernier* a mis en Musique la plûpart des Cantates de *Rouffeau*: on convient que ce Musicien n'est pas exempt de défauts, mais que parmi ses Cantates il y en a un grand nombre d'admirables. *Les Nymphes de Diane* passent pour un chef-d'œuvre, & presque toutes se vendent encore aujourd'hui avec rapidité, preuve victorieuse des beautés qui s'y trouvent.

Le fameux *Clérambault*, que la mort vient de nous enlever, a mérité la Palme dans cette sorte de Composition; il a trouvé des Chants, & des expressions qui n'appartiennent qu'à lui, & qui le font regarder comme le seul & vrai modèle. Sa Cantate d'*Orphée* est un morceau unique. M. *Grandval*, pere du fameux Acteur, l'a parodiée avec cette gaieté & cette plaisanterie, qu'on lui connoît.

La Cantate de *Medée* doit occuper un rang distingué parmi les plus belles de M. *Clérambault*; on y trouve de grands

traits, & une expression singulière. Les fureurs de *Medée* inspirent de l'effroi, & sont marquées au bon coin. Rien n'est plus beau encore que le *Leandre & Hero*. Ce célèbre Musicien se soutient parfaitement dans ses autres Livres: je ne dirai qu'il étoit Organiste, & Organiste estimé, que pour combattre le sentiment de quelques Maîtres de Musique qui prétendent être les seuls qui puissent composer de la bonne Musique vocale. Je les renvoie à *Lalande*, à *M. Royer*, au fameux *Rameau*, lui-même, qui tous ont touché l'Orgue, & je crois que ma réponse est bonne, puisque c'est leur prouver que les plus grands Musiciens de la Nation ont tous été Organistes.

Campra paroîtra encore ici, sa *Cantate de Silene* & celle des *Femmes*, lui auroient donné un nom, si celui de l'Auteur de *Tancrede* n'étoit pas assez connu.

Mouret nous a laissé de jolis morceaux en ce genre : on le reconnoît toujours à son coloris aimable & gracieux, & rien n'est au-dessus de ses charmantes *Cantailles*.

M. Baptistin passe à juste titre pour le Rival de *Clérambault*. *Démocrite &*

Héraclite est un de ces ouvrages précieux qui suffisent pour immortaliser un Artiste. Le contraste continuel & soutenu que l'on trouve dans cette admirable Cantate, a placé son Auteur au rang des Maîtres qui sont très-rares, parce que les grands Hommes le font, & le feront toujours.

Je n'oublierai pas la *Didon* de M. de *Blamont*. Elle a fait beaucoup de bruit dans le monde. Les paroles sont d'un * grand Prince, protecteur des favoris des Muses : ce qui a dû contribuer au succès de cette Cantate.

Musique d'Eglise.

La Musique d'Eglise, qu'on appelle communement Musique de Chapelle, a commencé sous le Regne de Pepin; & lorsque Charlemagne son fils fut couronné à Rome Empereur d'Occident par Leon III. le Maître de Musique prétendoit faire chanter le jour de Pâques préférablement au Maître du Pape; cela fit élever une grande querelle, que le nouvel Empereur termina sur le champ. Il décida en faveur du Maître

2 Feu Monseigneur le Prince de Conti

de Musique du Pape. *Je vous entendrai*, dit-il à son Maître de Chapelle, lorsque j'aurai repassé les Montagnes, & que je serai en France.

François premier dans son voyage de Milan & de Boulogne, fut suivi par sa Musique, qui se joignit à celle du Pape; c'étoit le Grand Leon X. *Jossien Desprez*, Maître de Chapelle du Roy, avoit alors tant de réputation, que Rome même étoit curieuse de ses Motets & de ses Compositions.

Sous Louis XIV. parurent *Dumont* & *Minoret*, qui ne firent qu'annoncer le fameux *Lalande*, qui a porté si loin son Art, & dont le nom est immortel. On dit que *Dumont* se servit le premier de la Basse-continue. Ce Musicien étoit fort bon organiste pour son tems, mais une Abbaye qu'il possédoit étoit peut-être son meilleur titre; au reste, son talent l'y avoit conduit.

Ce fut donc sous *Lalande* que notre Musique Latine parvint à ce degré éminent qui nous a fait tant d'honneur. Plusieurs de ses Motets ont des beautés si sublimes & si touchantes, que l'on peut dire que qui que ce soit ne chantera les louanges de Dieu avec autant de dignité & de noblesse. *Lalande* vous

transporte au Ciel , il inspire pour la Divinité du respect & de l'amour.

Lalouette avoit aussi de fort grands talens. Son *Miserere* & son *Deprofundis* seront toujours connus & estimés ; on a reproché à ce Musicien d'être un peu froid , défaut que la plûpart de ses Successeurs n'ont que trop imité ; ils ne sont point animés de cette chaleur féconde qui vivifie de semblables ouvrages. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un Poëte , ou à un Musicien , que de manquer de ce feu créateur ; savoir les regles , ce n'est rien , il faut encore ce principe de vie , & cette couleur brillante où le génie seul peut atteindre. Car selon un grand Poëte ,

Savoir la marche , est chose très-unie ,
Jouer le jeu , c'est le fruit du Génie.

Bernier si recommandable par sa science & par le grand nombre d'élèves qui sont sortis de ses mains , a composé de très-beau Motets remarquables, sur-tout par les excellentes fugues qui s'y trouvent : tous les hommes célèbres qu'il a formés , conviennent de sa supériorité , & l'ont regardé comme un des Maîtres le plus consommé dans l'Art.

Son Ecole a toujours passé pour la plus fameuse.

Gervais, Auteur d'affés bons ouvrages, avoit quelquefois le malheur de déplaire. J'ose dire que l'on étoit trop prévenu contre lui. Le Public n'a-t'il pas revû son Opéra d'*Hypermnestre* avec quelque sorte de plaisir ? Il en seroit de même de plusieurs de ses Motets, on pourroit les entendre aujourd'hui avec satisfaction. *Campistron*, & quelques Poètes modernes, n'ont-ils pas fait des Tragedies fort passables ? On auroit trop de mauvaise humeur si on les profcrivoit entièrement.

Folio, Musicien, fort connu à la Cour sous *Louis XIV*, mais dont le caractère singulier a étouffé pour ainsi dire la réputation, a brillé un tems dans Paris, sur-tout dans les Musiques que faisoient alors les Peres Jesuites dans leur Maison Professe. Tout le monde y accouroit, & trouvoit admirables ces mêmes Motets, ignorés totalement à présent, & qui sont tombés par héritage à des gens qui par état n'y connoissent rien. Il y a lieu de penser que les ouvrages de *Folio* sont perdus, ou vendus à vil prix : suite fâcheuse de son

dolence. Il a été pendant quelques années Maître de Musique de S. Paul, & il est le seul dont cette grande Paroisse puisse se faire honneur.

Jettons aussi quelques fleurs sur les tombes des *Gilles* & des *Madins*. Le premier victime de la mort dans la fleur de son âge, nous fait regretter sa perte, par les morceaux qui nous restent de lui. Doué du génie le plus facile, peut-être auroit-il remplacé le fameux *Lalande*. Le *Diligam* de *Gilles* & sa *Messe des Morts*, sont deux chef-d'œuvres. Le second plein de cet enthousiasme qui fait le Musicien, réussissoit souvent, & sa Musique plaisoit fort à la Cour, écueil contre lequel se sont brisés tant de Compositeurs subalternes, & pour leur stérile abondance les *Scuderis* de la Musique. Voici des Vers pour M. *Madin* que j'ai lus dans un Journal; il y a un peu d'exagération, mais il y a bien du vrai.

Madin, que tu fais bien par tes tendres accords,

Du cœur & de l'esprit émouvoir les ressorts;
Tes tours brillans, heureux, tes aimables
faillies,

N'appartiennent qu'à ces Génies,

Qu'Apollon sauva de l'oubli:

Dans

Dans tes divins transports , dans tes nobles
idées ,

Qui soutenus de l'Art dirigent tes pensées ,
On croit entendre encore & *Lalande* & *Lully* ;

Nous possédons à présent , Monsieur ;
Bordier , Maître des Saints Innocens ,
qui par une Musique savante , forte &
pathétique , réunit tous les suffrages &
est généralement estimé ; M. *Fanton* ,
Maître de la Sainte Chapelle , qui se
distingue par ses brillantes Symphonies
& son chant gracieux ; M. *Blanchard* ,
Maître de la Chapelle du Roy , & digne
par ses talens d'occuper une place aussi
honorabile que difficile à remplir. Je
nommerai aussi avec le public satisfait ,
M. *Cordelet* , nouvellement nommé à
la Maîtrise de Saint Germain , & qui
marche à grands pas dans la carrière.
M. *Davenne* , ordinaire de l'Académie
Royale de Musique , dont les Motets
remplis de feu & d'imagination , ont
été écoutés au Concert Spirituel avec
la même attention , & presque le même
plaisir que ceux de *Lalande* du siècle
dont il va être question.

Au seul nom de M. *Mondonville* , je
vous vois , Monsieur , plein de cette
admiration qu'on a coûtume de reser-

I. Partie

E

ver pour les hommes uniques. Cet ha-
 bile Musicien , après avoir enchanté le
 public par les sons mâles & hardis de
 son Violon , après avoir si bien marié
 le Clavessin à son instrument favori ,
 je parle de ses *Sonates* admirables , il se
 montre un grand Maître dans un genre
 presque épuisé par un de ces Génies ,
 qui semblent ne laisser rien à désirer
 après eux. Presque tous les *Motets* de
Lalande ont cette perfection , sans la-
 quelle on peut encore plaire , mais avec
 laquelle on aspire au premier degré. M.
 de *Mondonville* paroît , on le met à côté
 de *Lalande* ; quelle gloire pour lui !
Campra , après s'être essayé contre *Lully*
 sans triomphe , avoit voulu le disputer
 à *Lalande* , & sa défaite ne l'avoit pas
 mis hors de combat ; M. de *Mondon-*
ville attaque le même Athlete , il ba-
 lance la victoire , monte enfin sur son
 Trône , & le partage. C'en est assez ,
 mais il fait plus ; né pour tout oser com-
 me l'Auteur d'*Hésione* , il rassemble ses
 forces ; & les armes à la main , il vient
 attaquer M. *Rameau* dans le cœur de
 son empire , on croit déjà victoire ;
 mais le grand *Rameau* ne laissant avan-
 cer les ennemis que pour mieux les ter-
 rasser , recommence le combat ; & plus

fort que jamais , disperse les troupes auxiliaires , foudroye l'armée , met en fuite l'usurpateur , & reprend son sceptre. On peut le disputer à *Lalande* , mais il faut se contenter d'admirer *Rameau*. On s'épuiserait à le combattre , sans venir à bout de le détrôner ; c'est un Monarque invincible.

M. de *Mondonville* a donc repris la Lyre de David , de laquelle il avoit déjà tiré des Sons divins , & il y a apparence qu'il ne la quittera plus. Il excelle dans un genre moins vaste que celui du Créateur de la nouvelle Musique ; mais si je n'étois pas *Rameau* , qu'aurois-je de mieux à désirer que d'être *Mondonville* ? Une preuve de la parfaite expression de ses Motets , c'est qu'ils font le même effet sur des oreilles étrangères que sur les nôtres , tant la vérité a d'empire sur les hommes : elle est de tous les pays , & fera de tous les tems.

On admirera toujours dans le *Domini-
nus regnavit* ce sublime morceau , *Elevaverunt flumina* : le Musicien étoit sans doute rempli de ces Vers du Poëte ,

L'onde au loin mugit ,
Les Vents sont déchainés sur les vagues émues.

E ij

On fera toujours faisi d'un saint respect lorsqu'on entendra le Chœur énergique du *Venite adoremus*, & le fameux Motet, *Cæli enarrant*, doit engager son Auteur à ne pas quitter une carrière dans laquelle il est le premier, pour en courir une autre, où le *Joli* ne fait que plaire dans le tems sans pouvoir passer à la posterité, qui ne conserve dans son Temple que le grand & le merveilleux.

M. de *Mondonville* ne devoit-il pas au grand *Rousseau* cette admirable expression qui se trouve dans le *Cæli enarrant*? Le Poëte avec des pensées & des mots harmonieux, a peint ce que le Musicien a sù rendre avec des sons raisonnés, images en quelque sorte de la pensée. Voici comme le Poëte s'exprime.

Les lieux instruisent la terre,
A reverer leur Auteur;
Tout ce que leur Globe enferme,
Célèbre un Dieu Créateur.

La Musique rend cette image. *Rousseau* continue.

Dans une éclatante Voute,
Il a placé de ses mains,

Ce Soleil qui dans sa route,
Eclaire tous les Humains.

L'Univers à sa présence,
Semble sortir du néant,
Il prend sa course, il s'avance;
Comme un superbe Géant;
Bien-tôt sa marche féconde,
Embrasse le Tour du monde;
Dans le Cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante,
Se ranime, & se nourrit.

Le Musicien rend ce magnifique Tableau, & n'est guères inférieur au Poëte. Le morceau *Exultavit ut gigas*, embelli encore par la voix de M. *Benoît*, est rempli de cette Harmonie imitative, & de ce vrai que peu de compositeurs connoissent. Il a été cependant beaucoup critiqué par des Maîtres, sans doute un peu jaloux, ou irrités de ne pas réussir de même. Il n'y avoit pas d'expression, disoient-ils : c'étoit bien là le langage de l'envie & de l'ignorance, ou plutôt c'étoit, si l'on peut parler ainsi, un blasphème Musical.

Nous avons un autre Motet de M. de *Mondonville*, qui est frappant par l'imitation, je veux parler du *Deprofum-*

dis ; le premier morceau ne laisse rien à désirer , tout y est grand , soutenu , c'est un tableau parfait & plein de vie. Avec quels sons touchans il exprime ces paroles !

Seigneur , entend ma voix plaintive ,
Et prête une oreille attentive ,
Au bruit de mes tristes accens.

Loin de le céder à *Rousseau* , dans cet endroit peut-être le surpasse-t'il. La Musique & la Poésie ont tant de rapport entr'elles , que je ne crois pas m'être beaucoup trompé , en comparant l'une avec l'autre.

Avant de finir l'article de M. de *Mondonville* , il est nécessaire de dire qu'un homme d'esprit voulant raisonner sur les différentes sortes de Musique , & sur les différens goûts , met hardiment M. de *Mondonville* à la tête de tous les partis ; vous avez lu *le Spectacle de la nature* , Monsieur , & vous sentez parfaitement que je veux parler de M. *Pluche*. Il est difficile , dit cet Auteur , après avoir parlé de plusieurs Musiciens , & de leur différente manière , *il est difficile de le fixer à une règle dans cette diversité de sentimens parmi les Maîtres. Un autre Génie augmente encore ma perplexité.*

Plus fécond que Baptiste , je le crois , aussi vif que Guignon ; cela peut être , mais nous nous arrêtons là. Pensons , Monsieur , avec le public éclairé , qui admire & qui honore M. de Mondonville , autant que M. Pluche , & qui ne reprochera jamais à cet aimable homme d'entretenir parmi nous une division intestine , qui s'échauffe & qui dégénere en une guerre civile. Pensons que ce Musicien ne se tourne ni comme il veut , ni comme on veut. Gardons-nous bien de dire , qu'il excelle dans tous les goûts , que tout lui est égal , le chant , les accords , les sons majestueux , les airs passionnés , la rapidité , l'emportement même : c'est tout ce que l'on pourroit dire de l'Orphée de notre siècle.

A en croire M. Pluche , M. de Mondonville seroit le Musicien de tous les genres , de toutes les modes ; rien ne coûte à M. Pluche , pour élever au-dessus de tous les autres l'aimable homme qu'il affectionne. Il est à l'entendre , Melodiste comme Mouret , tendre comme Lully : ce qui reste à prouver ; Harmoniste comme Rameau : ce que l'on ne prouvera jamais. Si M. Pluche , dont l'autorité est respectable dans la Littérature , beaucoup plus que dans la Mu-

sique ; si cet Auteur fécond , varié , Élegant , nous eût dit avec tous les connoisseurs , M. *Rameau* a la première place , on donnera la seconde à M. *Mondonville* avec l'intervalle convenable , son Panégyrique eût été plus conforme à la vérité , & plus glorieux pour son Héros : mais il ne connoissoit d'homme supérieur que M. de *Mondonville* , pendant que toute l'Europe connoît M. *Rameau* comme le fondateur de la Musique Moderne & la merveille de son siècle.



L E T T R E V.

Sur l'Orgue , le Clavessin , & les premiers Organistes du tems.

L'Orgue est le roi & le pere des Instrumens ; c'est celui , Monsieur , qui exige les plus grands talens. Peut-être , faute de connoissance , n'estime-t-on pas assez un habile Organiste , qui doit être grand Compositeur , & posséder des parties ignorées totalement de la plûpart des Maîtres de Musique , je veux dire l'accompagnement & l'usage du Clavier.

Le Clavessin , autre instrument harmonieux , exige dans celui qui le touche à peu près les mêmes qualités ; car je tiens des plus célèbres Artistes , que cette prétendue légèreté des doigts que l'usage de l'Orgue fait perdre , est une chimère inventée par ceux qui , avec beaucoup de talent pour l'Orgue , ne sont que médiocres sur le Clavessin : c'est une adresse de leur part pour conserver la célébrité qu'ils ont acquise dans l'un ou l'autre de ces instrumens ; il se trouve aussi d'assez bons *Clavessinistes*,

E v

qui très-foibles sur l'Orgue, disent hautement qu'ils ne veulent pas se gâter la main; détour ingénieux, mais qui ne prouvera jamais rien, puisque les *Marchand*, les *Couperin*, les d'*Aquin*, ont réuni les deux talens.

L'Orgue & le Clavessin ont eu leurs Illustres dans le dernier siècle. *Le Begue* & *Thomelin* se sont acquis les premiers quelque réputation dans ces Instrumens si difficiles à toucher, on ne sauroit trop le repeter, soit pour les grandes connoissances qu'ils exigent, soit pour la légèreté & le brillant de la main, dont on ne peut guères se passer. Il est certain que l'Orgue du tems de *Le Begue* ne faisoit que de naître: ce fut le fameux *Marchand* qui l'a mis dans tout son lustre, aidé par *Couperin*, dont les belles compositions sont encore les délices de la Nation. On entend toujours avec plaisir *les Idées heureuses*, *les Ondes*, *la Voluptueuse*, *les Bergeries*. *Marchand* prétendoit être l'Auteur de cette dernière pièce, mais il avoit grand soin d'en ôter le dernier couplet, qu'il regardoit comme très-foible, & qu'il ne disputoit point à son Rival. Les *Bergeries* en effet sont bien dans le goût de *Marchand*, & plusieurs personnes lui don-

nent encore aujourd'hui cette pièce , quoiqu'elle passe sous le nom de *Couperin* , & qu'elle soit gravée dans son Recueil.

Ces deux Hommes supérieurs partageoient le public dans leur tems , & se disputoient mutuellement la première place. *Marchand* avoit pour lui la rapidité d'exécution ; le Génie vif & soutenu , & des tournures de chant que lui seul connoissoit. *Couperin* moins brillant , moins égal , moins favorisé de la nature , avoit plus d'Art , & suivant quelques prétendus connoisseurs étoit plus profond. Quelquefois , dit-on , il s'élevoit au-dessus de son Rival , mais *Marchand* pour deux défaites gagnoit vingt victoires ; il n'avoit guères d'autre épithète que celle de *Grand* : c'étoit un homme de génie : le travail & les réflexions avoient formé l'autre. *M. d'Aquin* doit tout au premier , *M. Calvière* a tout imité du second.

J'ai , Monsieur , quelques anecdotes sur *Marchand* qui se trouveront placées ici assez naturellement. Ce Musicien fier & imposant , ne recevoit de Complimens que de la part de ceux qui se connoissoient en mérite , & il rejettoit les fades adulations des ignorans , qui

dans ce tems-là comme dans celui-ci ,
trouvent tout également beau , & n'en
disent pas davantage à l'homme célèbre
qu'à l'homme médiocre. Capricieux au
dernier point , il ne touchoit pas de
morceaux suivis lorsque les Assemblées
étoient les plus nombreuses , & le plus
souvent c'étoit en présence de deux ou
trois amis choisis qu'il développoit tout
son génie : il falloit donc se cacher dans
les coins de l'Eglise pour avoir la satis-
faction de l'entendre , & le tromper
pour se procurer du plaisir ; l'affluence
du monde anime souvent les grands
Artistes , & ce qui lui déplaisoit , fait
l'ambition de bien d'autres. On connoît
des Organistes qui pour soutenir leur
réputation s'assemblent le plus qu'ils
peuvent d'auditeurs ; leurs partisans les
vont chercher dans les maisons , dans
les Caffés ; avec cette industrie , dont
ne se sert jamais un homme de vrai mé-
rite , une Eglise se trouve remplie ; mais
que d'oreilles profanes pour deux ou
trois oreilles savantes ! Il ne seroit pas
moins ridicule d'imiter *Marchand* dans
ses caprices , que les autres dans leurs
ressources pueriles , parce que la pre-
mière manière est d'un Artiste trop pré-
venu de son talent , & que la seconde

décele un homme dont le mérite chancelle & a besoin d'être étayé. Heureux celui à qui l'on peut appliquer ces Vers du grand *Corneille*,

Pour me faire admirer je ne fais point de ligue,
Et mon ambition pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.

Marchand peu curieux sans doute de la fortune qui s'offroit continuellement à lui, ou voulant l'aller chercher plus loin, passa dans les pays étrangers; mais bien-tôt son inconstance le ramena dans sa patrie, & il reprit l'Orgue des grands Cordeliers, que son voyage lui avoit fait quitter. Il lui arriva un jour de toucher cet Instrument avec une seule main, ayant alors l'autre bras en écharpe: plusieurs personnes m'ont assuré que l'on ne s'en apperçut point, & qu'il sçut charmer également tous ses auditeurs; si ce fait est vrai, il n'y a eu & il n'y aura jamais d'Organiste à lui opposer.

Invité à dîner chez Madame la Duchesse de B. cette Dame après le repas le pria de toucher une pièce de Claveffin; il refusa poliment; & malgré les pressantes sollicitations de la compagnie, il se tint toujours sur la négative;

on se mit à jouer , & *Marchand* par caprice ou par ennui , fut au Clavessin qui étoit fermé , l'ouvrit , préluda d'une main sans que la Duchesse de B. y fit attention ; se servit enfin de ses deux mains , & détourna bien vite du jeu ceux qui y prenoient le plus de part. *Taisez - vous , Marchand* , lui dit la Dame , *vous nous ennuyez*. Le Musicien piqué sortit , & ne voulut jamais revenir dans la maison. Je sçai que son refus étoit déplacé , mais je fai aussi que Madame de B. qui connoissoit son humeur , lui fit sentir sa faute un peu trop durement.

Ce fameux Organiste étoit si singulier , qu'il négligeoit la plûpart de ses écolières , pour deux ou trois auxquelles il s'attachoit. Il ne sortoit pas des maisons qui lui plaisoient , y touchoit du Clavessin tant qu'on vouloit , sans s'embarasser si on l'attendoit ailleurs. Il passa ainsi huit jours dans une aimable société de Paris , & enchantâ tous ceux qui y venoient , en s'amusant sur un petit buffet d'Orgue. Le jour de ses adieux , un instant après qu'il fut sorti , entra *Couperin* avec lequel il vivoit fort mal : l'amour & une jolie femme en étoient la cause. *Marchand* avoit sçû

plaire à la Maîtresse de *Couperin* : on ne pardonne guères ces choses-là : jugez du bruit si le hasard les eût fait trouver ensemble.

La veille de Noël des personnes de la première distinction envoyèrent demander aux grands Cordeliers , si *Marchand* toucheroit la Messe de la Nuit, on fit réponse au Couvent qu'il avoit coutume de le faire. Une nombreuse assemblée se rendit dans cette Eglise. *Marchand* fut souper dans une maison , & s'y plaisant beaucoup , il ne voulut plus en sortir ; on sçut l'aventure par celui qui touchoit en sa place , lorsqu'il ne vouloit pas s'en donner la peine ; on envoya promptement lui dire que la meilleure Compagnie de Paris l'attendoit avec impatience , il ne se rendit point pour cela ; & telle raison qu'on pût lui alleguer , il ne répondit autre chose , sinon que ce seroit pour une autre fois , & qu'il vouloit absolument passer la nuit dans la maison où il se trouvoit alors. Quelque tems avant sa mort il quitta les Cordeliers , chez lesquels il demuroit , & la dernière fois qu'il toucha leur Orgue , il sortit en disant , *Adieu ma chere veuve*, sans doute pour soutenir son caractère jusqu'à la

fin. Tel rempli qu'il fût de son mérite, il reconnoissoit pourtant des talens supérieurs dans M. d'*Aquin*, qui lui a succédé ; on ne dit pas la raison pour laquelle il estimoit assez peu les autres, il est sur que ce n'étoit pas par envie.

Couperin a donné au public tous ses Ouvrages, *Marchand* a laissé beaucoup de Musique manuscrite dont sa fille est dépositaire, & qui gravée un jour, le vengera de quelques ennemis qui avoient répandu dans le monde qu'il étoit incapable de rien produire.

Avec ces deux célèbres Organistes, qui réussissoient également à toucher le Clavessin, nous avons eu M. de *Chamboniere*, homme de naissance, qui possédoit fort bien ce dernier Instrument. Il a été aussi question de *Garnier*, qui d'ailleurs fort inférieur à *Couperin*, avoit le don de toucher ses pièces mieux que lui-même, & qui avoit par-là trouvé le moyen de se faire rechercher du plus grand monde.

On a perdu depuis quelques années un Organiste estimable M. *Landrieu* : il étoit sur-tout connu par la façon ingénieuse avec laquelle il touchoit des Noëls. Plusieurs de ses pièces de Clavessin sont encore en vogue ; & quoi-

qu'il ne fût pas le Prince de son Art, il s'étoit ménagé quelques Parties qui le faisoient beaucoup valoir. Il est Auteur d'un très-beau Menuet, connu cependant sous le nom de *Handel*, Organiste de Saint Paul de Londres, & le plus grand Musicien de l'Angleterre.

Je ne prétends pas rabaisser ici le mérite de nos Maîtres de Cathédrale; la plupart en ont beaucoup; mais un habile Organiste réunit, à ce qu'il me semble, de bien plus grands talens, puisque seul & sans préparation il fait éclore sous ses doigts un grand chœur de Musique, & prouve dans d'autres tems qu'il est également versé dans la vocale. Le plus fameux Maître de Chapelle n'oseroit se flatter de ce double talent; s'en trouve-t'il un seul qui touche l'Orgue comme M. d'*Aquin*, du Violon comme M. *Mondonville*, & du Violon-celle comme M. *Martin*? Je ne crois pas qu'on puisse combattre ce système.

Il me reste à parler, Monsieur, des deux premiers Organistes de notre siècle, tout le monde les nomme d'abord. Messieurs d'*Aquin* & *Calviere*, sont à présent ce qu'étoient jadis *Marchand* &

Couperin, ce sont deux génies rares, tout opposés, & qui tous deux, par des voies différentes, sont parvenus à la première place. Je me suis laissé dire que le premier annonça dès l'enfance, ce qu'il devoit être un jour, & que le second par un travail assidu prouva enfin qu'il étoit un homme excellent, sans l'avoir trop annoncé d'avance. Mr. d'*Aquin* dès sa plus tendre jeunesse eut l'honneur de toucher du Clavessin devant Monseigneur fils de Louis XIV, qui après l'avoir entendu, lui prédit qu'il deviendroit un des premiers hommes de son siècle : ce fut le fameux *Bernier* qui le forma dans la composition, & le grand *Marchand* étoit son modèle ; il ne s'en est jamais écarté. Mr. *Calviere* s'attacha particulièrement à l'illustre *Couperin*, ce que le fait suivant va prouver.

Une place d'Organiste du Roi vient à vaquer du vivant de *Couperin*, il fut décidé que l'on feroit un concours. Mr. *Calviere* s'y présenta, & il est bon de dire qu'il n'obtint pas l'orgue pour des raisons qui n'ont jamais fait de tort à son faveur, & dans lesquelles il est inutile d'entrer. Mr. *Couperin* étoit arbitre, il fut si étonné du mérite du jeu-

ne Organiste, qu'il eut la curiosité de lui demander où il avoit appris son Art, sous l'orgue de St. Gervais, répondit Mr. Calviere. Sans doute que c'est sous l'orgue des grands Cordeliers que Mr. d'Aquin s'est formé, puisqu'il possède tous les talens qu'on admiroit dans Marchand. Beau génie, mains brillantes, harmonie pure, de la force, de la précision, du touchant, de la rapidité; voilà, je crois, les caractériser à ne les pas méconnoître; il a encore cela de commun avec Marchand, qu'il a été reçu chez le Roi sans concours. On a rendu la même justice à Mr. Calviere, la seconde fois, après avoir concouru une première, sans doute, pour mieux ressembler à Mr. Couperin qui étoit entré chez le Roi de cette façon. Celui-ci étoit inégal, Mr. Calviere l'est aussi, tant il a poussé loin l'imitation; mais il y a des jours où il ravit ses Auditeurs, & il faut avouer, que lorsqu'il est foible, on sent toujours l'habile homme; qui perce à travers le nuage qui l'enveloppe. Mr. Calviere va de Province en Province annoncer ce qu'il est. Les curieux des différens pais viennent assurer Mr. d'Aquin que sa réputation vole par tout.

Un amateur des Belles-Lettres & de la Musique a célébré Mr. *Calviere* dans une pièce de Vers qui a été inserée dans le second volume du Mercure de Décembre 1739, la voici.

Sçavant Compositeur de l'auguste harmonie,
Dont tu fais retentir tant les Temples sacrés,
Calviere, enseigne-moi quel rapide génie,
A pû te faire atteindre à de si hauts degrés.

Lorsque j'entends les sons que ta main fait
éclorre,
Je me crois transporté dans la céleste Cour,
Où les Saints inclinés, à l'Etre que j'adore,
Par des chants éternels témoignent leur
amour.

Rien ne peut t'arrêter dans ta noble carrière;
Tu franchis aisément les sentiers épineux,
Et tu sçais à propos répandre la lumière,
Sur tout ce que ton Art a de plus ténébreux.
Quelquefois un dessein, tout simple en appa-
rence,

Par des tours inconnus s'avamment relevé,
Sous tes doigts, secondés de ta haute sçience,
Devient, en un instant, un ouvrage achevé.

La *Fugue*, ce morceau si vaste, & si sublime,
A ton génie heureux semble ne rien coûter,
Et les pompeux accords dont ta verve l'anime,
Au sujet sans effort viennent se présenter.

En touchant un *Duo*, l'éclat des batteries
De tes chants distingués augmente l'agrément,
Et l'esprit enchanté de tes vives faillies,
Est souvent élevé jusqu'au ravissement.

Tu fais d'un *Quatuor* ménageant la conduite ;
Par des traits imprévus charmer tes Auditeurs,
Ta science profonde, & ton rare mérite,
Font de tes envieux, autant d'admirateurs.

On ne peut que sçavoir gré à l'Auteur de ces Vers, d'avoir rendu un juste tribut d'encens au grand mérite du célèbre Organiste qu'il prend pour son Héros ; mais on doit beaucoup louer aussi un autre Amateur, qui favorisé par la fortune, n'en cultive pas moins les Muses ; celle de la Musique lui ayant été la plus favorable, il se trouvoit en état, plus que personne, de chanter le successeur de *Marchand*. Son Epître à Mr. d'*Aquin* parut dans le *Mercur*e de Février 1740, vous serez charmé, Monsieur, de la trouver ici, elle est sur les mêmes rimes. Vous aurez le plaisir de les comparer ensemble.

Héros le plus parfait de la belle harmonie ;
Dont le nom retentit jusqu'aux Vallons sacrés ;

Pourrai-je célébrer le fertile génie,
Qui t'éleve, d'*Aquin*, aux sublimes degrés.

Les magnifiques traits que ton Art fait éclore,
En charmant tout Paris, en ravissant la Cour,
Excitent dans les cœurs pour le Dieu qu'on
adore,

Les transports les plus vifs du plus fervent
amour.

Tu poursuis, à grands pas, ton illustre carrière,
Aucun chemin pour toi ne paroît épineux,
Constamment éclairé d'une sûre lumière,
Tes détours inconnus n'ont rien de ténébreux.

A tes premiers débuts, jugeant sur l'apparence,
D'abord on distingua ce talent relevé,
Qui bien-tôt soutenu de toute la science,
A fait en toi connoître un modèle achevé.

Il n'appartient qu'à toi d'exprimer le sublime,
Les plus rares morceaux ne sauroient te coûter,
Plus le *Docte* jaloux à te suivre s'anime,
Plus ses efforts sont vains pour te représenter.

Quand tu fais d'un *Duo* briller les batteries,
Tu fais tout varier avec tant d'agrément,
Que le divin *Marchand* dans ses riches saillies,
Ne nous causa jamais plus de ravissement.

Ton sçavoir étonnant par sa noble conduite,
Touche, surprend, instruit les plus fins Audi-
teurs,

On ne voit qu'en toi seul, ce grand, ce vrai
merite,
Dont le prix est connu de peu d'Admirateurs.

Il me prend envie, Monsieur, de
transcrire un petit Arrêt Poétique qui
se trouve dans le même Mercure.

Oui, *Calviere*, à ton Art, un éloge étoit dû :
Et le Pere de l'Harmonie,
D'un sourire flatteur approuve le génie,
Par qui cet honneur t'est rendu.
Une autre Muse sur sa Lyre,
Pour célébrer d'*Aquin* recherchoit des ac-
cords :
Tais-toi, dit Apollon, tu fais de vains efforts,
Peut-on chanter ce que j'admire ?

Pour bien finir l'article de ces deux
grands Maîtres, je dirai que le Public
les suit exactement par tout où ils tou-
chent de l'orgue, & que les Partisans
de l'un & de l'autre leur donnent à
chacun le premier rang : c'est aux con-
noisseurs éclairés que la décision appar-
tient ; ils jugent toujours d'après le sen-
timent, sans humeur & sans partialité.
Je souhaiterois qu'on entendit ensem-
ble les d'*Aquins* & les *Calviers* ; rien,
selon moi, de plus aisé. Mr. *Royer* a fait

construire un beau buffet d'Orgue au Concert spirituel : on pourroit dans une grand Fête faire toucher nos deux rivaux. Il n'est point douteux que cette rivalité même les animeroit , & que de là naîtroient sur le champ des merveilles qui ne pourroient qu'augmenter l'éclat de ce magnifique Concert. Mr. d'*Aquin* y a déjà touché seul , il n'y a donc que Mr. *Calviere* qui puisse entrer dans cette carrière , où les seuls grands Maîtres doivent se montrer , & où les talens médiocres ne sont pas soufferts. Il n'est pas question de vouloir contenter sa noble ambition , & d'aspirer à se faire un nom , il faut que sa réputation soit faite & scellée par le Public , pour y paroître avec décence.

Mr. de *Bouffet* , Artiste , d'un merite distingué , doit marcher immédiatement après les deux Maîtres dont je viens de parler. Habile Compositeur , il donne tous les ans des preuves de son génie , par un Motet qu'il fait exécuter à l'Oratoire pour Messieurs de l'Académie des Sciences.

Mr. *Forqueray* , Organiste de St. Severin , conserve encore le beau toucher , & les graces qui lui ont attiré tant d'applaudissemens dans sa jeunesse.

La

La Province nous fournit deux Hommes de réputation. Nous avons à Rouen M. d'*Agincourt*, dont le nom se trouve dans le septième volume du Spectacle de la nature, aux dépens, à ce qu'il paroît, des *Aquins* & des *Calvieres*. M. *Pluche* un peu sujet à se tromper, ne connoît peut-être d'Organiste que M. d'*Agincourt*. On ne lui refuse pas du mérite, il touche très-bien du Claveffin, a des talens pour l'Orgue, seroit-il donc le premier ?

L'Organiste de Meaux nous présente un Phénomène des plus singuliers. Aveugle presque en naissant, mais dédommagé par la nature qui lui a donné un génie aisé & une mémoire heureuse, il a si bien profité des leçons de son illustre Maître M. d'*Aquin*, qu'il est parvenu à ce degré où n'atteindront jamais tant d'Artistes clairvoyans. Ce fameux aveugle (M. *Bibaut*) s'est fait entendre & admirer à Paris. Dans sa Province, il ne perd pas un seul instant, & remplace le plaisir de voir qu'il n'a pas, par celui de se perfectionner dans son Art dont il jouit : Voilà toute son ambition, & on doit lui rendre la justice de dire qu'il n'a pas fait de vains efforts pour la satisfaire.

I. Partie.

F

Tout le monde fait que les *Rameaux*, les d'*Aquins* & les *Royers* sont les Rois du Claveffin. Les Pièces du premier sont inimitables. Les *Sauvages*, les *Ciclopes* & la *Poule*, sont une nouvelle preuve de la vérité de son pinceau.

Le second a des Pièces qui sont admirées & jouées par tous les amateurs, témoin la *Melodieuse*, la *Guitare*, les *trois Cadences*, les *plaisirs de la Chasse*. Les *trois Cadences* sur-tout, sont d'un genre singulier & nouveau, & depuis cette Pièce, beaucoup d'Artistes se sont habitués à faire deux Cadences de la même main avec plus ou moins de succès. Il falloit bien, sans trop penser à la difficulté & à la parfaite exécution, tirer parti de cet agrément nouveau que M. d'*Aquin* avoit trouvé le premier. Cet habile homme a autant de délicatesse & d'expression sur le Claveffin, que de force & de majesté sur l'Orgue.

Plusieurs femmes dans le dernier siècle ont excellé dans le Claveffin. Mademoiselle de la *Guerre* a tenu un rang distingué parmi elles. Cette célèbre fille a donné un Opéra & plusieurs Cantates, qui prouvent la fertilité de son génie. M. *Titon du Tillet* l'a placée sur son Parnasse, parmi les Musiciens les

plus fameux : il a fait exécuter son Médaillon , & l'a embelli de cette legende ,

Aux grands Musiciens j'ai disputé le prix.

Mademoiselle *Certin* a fait aussi dans son tems l'admiration de Paris : elle étoit fort liée avec *Lully* , & ce grand homme lui faisoit jouer sur le Clavessin toutes les Symphonies de ses Opéra. Le Poëte *Lainés* a célébré cette Demoiselle dans une pièce de Vers qu'il fit sur l'excellente harmonie d'un Clavessin d'Andre *Rukers*.

Je suis la fille du Génie ,
Qui sous le beau nom d'Harmonie ,
Réunis dans mes sons tous les charmes du
Chant ;
Et respectant les Loix du Dieu qui m'a formée ,
Je reste dans *Rukers* captive & renfermée ,
Et j'attends pour sortir la *Certin* ou *Marchand*.

Madame de *Plaute* & Mademoiselle *Guyot* , mortes en 1728 , touchoient de cet Instrument avec toute la délicatesse possible : elles étoient d'autant plus admirables , qu'elles savoient la Composition , & qu'elles préludoient avec la hardiesse & le succès des plus grands Maîtres.

Nous avons perdu , depuis quelques années , Madame du *Hallay* , recommandable par sa beauté & ses talens. Sa Maison , dont elle faisoit les honneurs avec noblesse , étoit le rendez-vous des plus fameux Musiciens Italiens & François. Elle étoit écolière de M. d'*Aquin* , & brilloit dans l'accompagnement & dans l'exécution des Pièces. M. *Rameau* appelloit les doigts de Madame du *Hallay* ses petits marteaux. Cette Dame chantoit les Airs Italiens avec le plus grand goût & la plus grande légèreté. M. *Desforges Maillard* a chanté cette aimable femme dans une Ode que vous ferez charmé , Monsieur , de trouver ici.

Belle & jeune *Hallay* quand sur le Claveffin
 Vos mains enfantent l'Harmonie ,
 Enivré de plaisir , un charme tout divin
 Me pénètre , m'émeut , maîtrise mon génie.



Je vois vos doigts légers , transformés en
 amours ,
 Doux Tyrans , enchanteurs agiles ,
 Errer , courir , voler , sur les claviers dociles ,
 Et faire mille jolis tours.



Qu'ils sont vifs & touchans , ces Enfants de
 Cythere ;

Mais pour ravir les cœurs, c'est bien assez sans
eux,

Qu'avec leur frere aîné, leur triomphante
mere,

Regne sur votre lèvre & brille dans vos yeux.

Le fameux M. de l'*Argilliere* nous a conservé les traits de Madame du *Halley* dans un Tableau où elle semble respirer. Notre illustre Artiste avoit cependant quatre-vingt-deux ans, lorsqu'il peignit cette Muse si digne de nos regrets : l'expression & la vigueur de son pinceau ne feroient jamais soupçonner qu'il eût entrepris & achevé ce bel Ouvrage dans un âge si avancé. Voici deux petites pièces de Vers qui parurent alors, & que l'on peut mettre au bas de ce charmant Portrait.

A ces attraits touchans, à cet air enchanteur,

Qui ne sent de l'Amour, naître le feu vainqueur !

Et que seroit-ce encor si le Pinceau fidèle,

Pouvoit de ce divin modèle

Exprimer les talens, son esprit & son cœur ?

Envain par quelques traits aux vôtres ressemblans,

On croiroit , *Du Hallay* , votre image finie ;
 Aux vertus d'*Artemise* , aux graces de *Lesbie* ,
 Qui joindroit de *Sapho* l'esprit & les talens ,
 N'auroit encor de vous qu'une foible copie.

Les femmes illustres du siècle pour la Musique & le Claveffin , ne le cèdent en rien à celles dont nous avons fait l'éloge : telle est Mademoiselle *Couperin* , fille du fameux Organiste de ce nom. Elle doit à son savoir , & à la renommée de son illustre pere , la place qu'elle occupe aujourd'hui au Concert de la Reine : place d'autant plus flatteuse pour elle , que c'est une charge de la Chambre que les femmes n'ont jamais exercée ; il faut avoir du mérite pour faire ainsi exception à la regle générale.

Que dirai-je de Madame de *Mondonville* , autrefois Mademoiselle *Boucon* ? De qu'elle expression se servir à son sujet ? La seule convenable est celle-ci , *Madame de Mondonville est ravissante*. Apollon & l'Amour , pouvoient-ils mieux faire que d'unir ensemble deux de leurs plus intimes favoris ? Heureux les Amateurs qui sont admis dans leur société , ils goûtent ces beautés sublimes dont les Muses seules avoient autrefois le secret.

On connoît tous les talens de Madame *Forqueray* : sa réputation est éclatante. Voilà le même Tableau à offrir, l'enchantement est égal ; c'est pareillement un mariage conclu sur le Parnasse, & dont Apollon s'est mêlé.



LETTRE VI.

*Sur le Violon , la Basse de Viole ,
& les autres Instrumens.*

LE Violon , cet instrument si beau & si nécessaire , est cultivé , Monsieur , par les personnes de la plus haute distinction , & l'on accorde beaucoup de gloire & d'estime aux Artistes qui y excellent. Les plaisirs que nous procurent les Arts aimables , ne sauroient être trop payés.

On a fait un si grand progrès dans l'Art de jouer du Violon , qu'on peut avancer , sans risquer de se méprendre , que les François à présent égalent les Italiens. Il ne reste donc plus à ceux-ci que l'avantage d'avoir brillé les premiers.

Les Sonates nous viennent d'Italie , ainsi que les Cantates , & il seroit ridicule de ne pas avouer que les Italiens font nos maîtres en ce genre , sans parler de beaucoup d'autres connoissances dont nous leur sommes redevables.

Les premières Sonates qu'on ait en-

tendues en France , sont celles de *Corelly* , on peut l'appeller à cet égard le *Lully* de l'Italie. Ses Chants sont admirables , & son harmonie est pure & savante. Tout ce qui nous est venu depuis , si vous exceptez les Saisons de *Vivaldi* , ne mérite pas d'être comparé aux Ouvrages de cet Homme célèbre. Il y a même des gens qui prétendent que les Auteurs Italiens qui ont travaillé depuis , ayant voulu surpasser *Corelly* , ont fait à la vérité de la Musique plus bizarre & plus extravagante , sans attraper son goût & sa sensibilité.

Duval est le premier Violon François qui ait osé composer dans le goût Italien. On prétend qu'il exécutoit fort bien les Sonates de *Corelly* , mais on ajoute que celles qu'il nous a données sont très-médiocres. Pour moi , je pense qu'on doit lui avoir quelque obligation , puisque du moins il a retiré le Violon de l'état d'abaissement où il étoit autrefois.

Senailé , mort fort jeune , avoit fait quelque séjour en Italie ; sa Musique est chantante & à la portée de tout le monde. Sans être du premier ordre , il plaît encore aux oreilles sensibles ,

& il ne faut pas oublier que dans son tems, où l'on commençoit à peine à se familiariser avec la Musique un peu recherchée, la sienne parut si brillante, que tous ceux qui aimoient le violon firent des efforts pour apprendre à la jouer.

Mr. *Michel* Napolitain, Auteur encore vivant, mit au jour à peu près dans le même tems, huit livres de Sonates dans le goût François, qui plurent beaucoup. Sa renommée bien établie ne souffre point des nouveautés modernes. La facilité de jouer ses pièces, & la beauté de plusieurs, entretiennent toujours leur débit, & ma surprise est que la mode courante ne puisse pas en interrompre le cours.

A la tête de nos plus grands Maîtres on doit placer Mrs. *Baptiste*, *Le Clair*, *Guignon*, *Mondonville*.

Mr. *Baptiste*, le plus grand Violon qui ait jamais existé, a été long-tems dans sa jeunesse, en Allemagne, en Pologne & en Italie, il avoit déjà une exécution prodigieuse lorsqu'il arriva à Rome. Ce fameux Artiste, dit * Mr. *Pluche* n'examine point de quelle Nation ni de quelle main vient une Pièce. S'il la

* Spectacle de la Nature, Tome VII.

trouve noble & gracieuse , il la joue & se la rend somme propre par la justesse de ses sons & par la singulière énergie de ses expressions. Il applique à la Musique ce qu'on a dit de la Poësie , que c'est peu de chose de causer la surprise à quelques amateurs par une vivacité brillante ; mais que le grand Art étoit de plaire à la multitude par des émotions douces & variées. Ce choix lui attira des ennemis. Plusieurs le traitèrent d'homme capricieux , d'autres disoient , par tout , que les difficultés l'épouvantoient & qu'il n'étoit pas Musicien. La plus grande & la plus saine partie du Public le regardoit comme un prodige , & pour l'exécution , supérieur à tous les Violons Italiens qui étoient venus à Paris. Tout le monde convient que ses compositions sont foibles , mais qu'il a un talent naturel pour le prélude , qu'aucun violon n'aura jamais. On peut comparer Mr. *Baptiste* à ces esprits vifs & brillans dans la conversation qui s'éclipent sur le papier. Il jouit à présent d'une retraite honorable à la Cour du Roi de Pologne ; mais ce qui doit lui faire plus d'honneur , c'est l'amitié que *Corelly* avoit pour lui. Mr. *Baptiste* qui aimoit par préférence les Pièces de ce grand Maître , en avoit si finement

faisi le goût, que les ayant jouées à Rome devant lui, ce célèbre Musicien l'embrassa, & lui fit présent de son archet. La réflexion suivante de l'Auteur du Spectacle de la Nature, met la dernière main à l'éloge de Mr. *Baptiste*. Il avoit, dit-il, *l'expression, qui est ce que la Musique & la Peinture ont de plus touchant; & le son qu'il tiroit de son instrument étoit le plus beau dont l'oreille humaine pût être frappée.*

L'admirable M. *Le Clair*, après une longue étude & beaucoup de réflexions sur l'étendue & la portée du violon, fit paroître en 1720 un livre de Sonates, dont la difficulté capable de rebuter les Musiciens les plus courageux, a fait moins de peur ensuite. Cette espèce d'algèbre est devenue une Langue intelligible; & depuis qu'on a pû pénétrer les principes de la belle harmonie en général, & ceux du violon en particulier, le nuage s'est dissipé, & ses compositions ont été goûtées autant qu'elles devoient l'être, & sont regardées aujourd'hui comme ce qu'il y a de plus parfait en ce genre; il s'y trouve à tout moment des traits lumineux, qui surprennent. Plusieurs personnes prétendent que Mr. *Le Clerc* est le premier,

qui, à l'imitation des Italiens, ait joué sur le violon deux ou trois & jusqu'à quatre parties par le moyen du pouce, ce qui s'appelle jouer la double corde. D'autres soutiennent que *Duval* l'avoit fait le premier, & que Mr. *Baptiste & Senaillé* l'ont fait aussi avec succès. Au reste Mr. *Le Clair* a porté si loin cette partie, qu'il n'y a rien à lui opposer de l'aveu même des Italiens.

Ce célèbre Musicien ne s'est pas contenté d'enrichir le Public d'un grand nombre de livres de Sonates, qui font l'admiration de l'Europe, il a fait représenter une Tragédie en Musique, intitulée : *Scylla & Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux du premier genre.

Mr. *de Mondonville*, dont nous avons fait l'éloge à l'article des Maîtres de Musique, a joué seul pendant plusieurs années au Concert Spirituel, avec les applaudissemens réitérés de tous les connoisseurs. Un seul talent qui fait admirer un Artiste, est aussi précieux que rare à trouver. Mr. *de Mondonville*, heureux possesseur de deux talens sublimes, a montré par un égal succès qu'il étoit un homme au-dessus des choses ordinaires, il s'est un peu rapproché de la sphere commune par son Opéra d'*Isbé*. C'est

une carrière dans laquelle il brillera un jour , son génie étonnant semble nous en répondre.

Mr. *Guignon* Piémontois , & l'élève du fameux *Sommis* , après avoir passé quelque-tems à Paris , se perfectionna dans notre Musique Il a encore aujourd'hui le double avantage de jouer également bien , la Musique Françoisé & Italienne ; il s'est élevé au point de contrebalancer le célèbre Mr. *Le Clair* , & de le disputer à ces violons d'Italie tels que *Tartini*, *Montarani*, *Solarani* & *Vivaldi*, si renommés pour leurs compositions. Il y a quelques années que Mrs. *Mondonville* & *Guignon* , voyagerent & se firent entendre ensemble à Lyon & dans d'autres Villes. Les *Duo* qu'ils exécutoient étoient des airs simples & connus , mais qui embellis sous leurs doigts , prenoient tout ce brillant qui en impose & qui éblouit. Les stras artistement montés n'ont-ils pas le coup d'œil des diamans ? Ces deux hommes célèbres revenus à Paris où l'on est avide des nouveautés , n'ont pas moins surpris par ces petits morceaux délicatement tournés , que par l'union qui regnoit entre eux. Ils ont le même talent , & ils étoient amis.

Écoutons Mr. *Pluche* , cet Auteur pa-

roît beaucoup aimer Mr. Guignon, qui persuadé que la Musique est faite pour tirer l'homme de l'ennui, a choisi la méthode la plus propre à l'amuser & à le surprendre. Le jeu de cet habile Artiste est d'une legereté admirable, & il prétend que l'agilité de son archet rend au Public un double service, qui est de tirer les Auditeurs de l'assoupissement par son feu, & de former par le travail de l'exécution des Concertans qu'aucune difficulté n'arrête. De pareilles prétentions font beaucoup d'honneur à Mr. Guignon, il auroit dû s'en tenir là, & ne pas prétendre encore asservir à ses loix, les Organistes & les Compositeurs. Le combat qu'il leur a livré ne lui a pas été favorable, & il a été vaincu pour ne s'être pas contenté d'être toujours victorieux l'archet à la main.

On a coutume de joindre aux grands Violons que je viens de nommer Mr. Cupis. Je suis cette regle avec d'autant plus de plaisir, que je le regarde comme un des premiers hommes du tems; il fait le principal agrément de tous les Concerts où il se trouve, & il y a des connoisseurs, qu'on ne peut accuser de partialité, qui m'ont assuré qu'il étoit très-capable de réunir le sentiment & le tendre de Mr. Le Clair, avec le sur-

prenant & le feu de Mr. *Guignon*. Tout le monde connoît le fameux menuet de Mr. *Cupis*, les amateurs lui ont entendu jouer cent fois, & lui redemandent tous les jours sans jamais se lasser de l'entendre; il n'y a guères que lui capable d'affaïsonner ce morceau d'aussi jolis traits, il lui donne toujours un coloris nouveau, & ce menuet si flateur, si agréable, passe encore pour un air moderne, quoique composé depuis plusieurs années.

Lorsqu'on parle d'un homme plein de feu, de génie & de vivacité, il faut nommer Mr. *Guillemain*, ordinaire de la Musique du Roi, c'est, peut-être, le violon le plus rapide & le plus extraordinaire qui se puisse entendre; sa main est pétillante, il n'y a point de difficultés qui puissent l'arrêter, & lui seul en fait naître dans ses sçavantes productions qui embarrassent quelquefois ses rivaux. Ce fameux Artiste est parmi les grands Maîtres un des plus féconds, & l'on convient que ses ouvrages sont remplis des beautés les plus piquantes.

Parmi les Ecoliers du fameux *Tartini*, qu'on regarde toujours comme un prodige en Italie, & qui quelquefois est critiqué en France, quoique le plus sou-

vent admiré ; parmi les écoliers de ce grand Maître Mr. *Pagin* tient , fans contredit , la première place. Il doit tout à *Tartini* ; il s'est formé sous ses yeux ; il ne connoît que lui ; il ne joue que la Musique , parce qu'elle est la seule qui lui paroisse touchante & sublime. Mais ce jeune & admirable Artiste , si surprenant dans son Art , si aimable dans la société , ne devrait-il pas se prêter un peu à tous les goûts ? N'est-il pas fait pour embellir toutes les Musiques ? D'ailleurs comme dit le Poëte , quelquefois

Sur le ton des François il faut chanter en
France.

J'ai oui dire qu'il y avoit une expression étonnante dans la Musique de *Tartini*, & qu'elle étoit en possession , depuis long-tems , de ravir les oreilles les plus sensibles d'Italie. Je dirai même que Mr. *Pagin* m'a fait éprouver souvent que son illustre Maître parloit au cœur. Si quelquefois je n'ai pas été aussi sensiblement touché , je ne crois pas moins que le plus grand Musicien de l'Italie est un homme excellent , qu'il doit enchanter l'ame , lors qu'à l'exécution il embellit encore ses sublimes

productions. Je ne crois pas moins que *Mr. Pagin* est son plus parfait imitateur, & qu'il y a peu de Violons comme lui dans l'Europe.

Mr. Petit est encore un des élèves & un des admirateurs de *Tartini*; car il le faut avouer, tous les disciples de ce grand Maître n'aiment & ne respectent, pour ainsi dire, que lui seul. Il faut donc que tout ce que la renommée nous apprend de *Tartini*, ne soit point de ces nouvelles douteuses qui ne gagnent pas à être approfondies, puisque de si habiles gens ne prononcent son nom qu'avec enthousiasme, & ne parlent de lui qu'avec vénération. Quoiqu'il soit aujourd'hui du bon ton d'admirer *Tartini*, & que ce ne soit pas une petite raison pour un homme qui veut être à la mode, il n'y a guères moyen de ne pas convenir du grand mérite du Maître, au récit qu'en font des élèves aussi éclairés que Messieurs *Pagin* & *Petit*. Peut-être que parmi nous les ennemis de la Musique Italienne font paroître trop de zèle pour la Française. A la bonne heure que celle-ci soit vantée; mais pourquoi mépriser l'autre? Elles ont chacune leur agrément, & toutes deux ont des admirateurs raison-

nables & des enthousiastes. A quoi bon critiquer, caballer ? Ne pourroit-on pas appliquer à la Musique Françoisise qui voudroit étouffer l'Italienne, ou à l'Italienne qui dédaigneroit la Françoisise, les Vers de Mr. de *Voltaire*.

Eh pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus ! On ne s'embellit point en blâmant sa Rivale.

Je vois un jeune Amphion qui va tout mettre d'accord. Mr. *Gaviniés* paroît, il n'est point élève de *Tartini*, mais formé par la nature & l'art, pour aspirer à la première place, il prend son violon, prélude : Quels sons vous entendez ! quel coup d'archet ! que de force ! que de grace ! c'est *Baptiste* lui-même. Je suis saisi, enchanté, il parle à mon cœur, tout brûle en ses mains. L'Italien, le François, il l'exécute avec le même nerf & la même précision. Que sa cadence est brillante ! ses fantaisies aimables & touchantes ! Depuis quand les lauriers les plus beaux sont-ils faits pour un front si jeune ? Il peut tout atteindre ; il sçait tout imiter ; il n'a plus qu'à se surpasser lui-même : tout Paris vient l'entendre ; il est toujours trop court, parce qu'il est toujours admirable ; c'est bien de lui qu'on peut dire :
Le Talens n'attend pas le nombre des années.

Admirateur du mérite, j'aime à le célébrer. Je le cherche, & je ne l'ai pas plutôt trouvé qu'il a mon hommage. Le talent d'un homme supérieur ne me ferme point les yeux sur celui d'aimables Artistes. Peu semblable à cette espèce singulière de Partisans outrés, qui se choisissent une idole pour n'encenser qu'elle, je rends justice à qui il faut la rendre, & je fais à merveille que si *Rameau* est le Roi & le Législateur de la Musique, il y a encore de places honorables après la sienne; il en est de même dans tous les instrumens.

En général l'Orchestre de l'Opéra est composé d'excellens sujets, tous ont l'obligation à l'Orphée du siècle de la rapidité de leur exécution. Sous un génie comme *Mr. Rameau*, on devoit s'attendre à une grande révolution dans la Musique, ou plutôt à la perfection de l'Art.

La viole fort à la mode, autrefois, & surtout dans le dernier regne, a perdu beaucoup de son crédit, peut-être parce qu'elle ne rend pas assez de son, & qu'on ne l'entend presque point dans les grands Concerts. Ajoutez à cela que tout change, & qu'il en est des instrumens comme de toute autre chose, ce

qui plaisoit beaucoup déplaît à la fin. Il est pourtant vrai que le Violon-celle qui a été préféré à la viole, a le son plus fort & plus mâle, & qu'il soutient mieux les voix, raison contre laquelle il n'y a rien à objecter. Mais falloit-il exiler totalement la viole ? C'est encore, quoi qu'on en dise, un instrument bien parfait sous les doigts de notre fameux Mr. *Forqueray*.

Anciennement les violes en Angleterre n'avoient que six cordes & sept touches. La septième corde qu'on nomme le Bourdon, y fut ajoutée par *Ste. Colombe* Maître du célèbre *Marais*. Ce *Ste. Colombe* avoit dans son tems quelque réputation, mais il n'étoit pas compositeur : les seuls Maîtres de Chapelle l'étoient alors, ou pour parler plus juste, la Musique en France étoit ensevelie dans d'épaisses ténèbres.

Aujourd'hui on cultive encore moins la viole en Italie que dans ce pais-ci, c'est presque prouver qu'elle y est entièrement oubliée. On y a pourtant vû briller autrefois un *Horatio*, de Parme. Ce Musicien nous a laissé de fort bonnes Pièces, dont on a profité, & que quelques Auteurs un peu plagiaires ont données comme leurs propres produc-

tions , en les mettant sur d'autres instrumens : manœuvre qui se réitere avec une espèce de succès.

Enfin *Marais* parut ; cet homme fameux apprit la Musique de *Chaperon* , Maître de la Sainte Chapelle , qui a formé *Lalouette* , *Colasse* , & tous les Musiciens de ce tems-là. *Marais* , sorti de cette école , se perfectionna sous *Lully* , & ayant surpassé promptement son Maître *Ste. Colombe* , il porta la viole presque aussi loin qu'elle pouvoit aller. Peut-être seroit-il devenu encore plus grand s'il s'étoit familiarisé avec la Musique Italienne : mais quand ce goût vint en France , il étoit trop tard pour lui. Au reste il s'est distingué par plusieurs bons Opéra & par des Motets , qui prouvent sa science & son génie. Sa Tragédie d'*Alcione* où se trouve cette tempête renommée , ne cessera jamais de plaire.

Marais a laissé après lui de fort bons Maîtres , tels que de *Caix-d'Hervelois* , *Allari*. Ses fils ont été les héritiers de son talent , mais on s'est toujours aperçu qu'il étoit parragé entre plusieurs , & ils n'ont jamais dédommagé totalement de la perte du pere. On peut dire que personne n'a surpassé *Marais* : un

seul homme l'a égalé, c'est le fameux *Forqueray*.

Il n'a point été l'écolier de *Marais*, comme le bruit en a couru, il n'a jamais eu de Maître que son génie. En effet, que son pere auroit-il pû lui apprendre ? C'étoit un homme médiocre. *Forquerai* parut dans le monde au moment que les Italiens exciterent en France une émulation étonnante vers l'année 1698. Il tenta de faire sur sa viole tout ce qu'ils faisoient sur leur violon, & il vint à bout de son entreprise. Les cordes singulières & les traits les plus frappans des bons Auteurs d'Italie, lui étoient tellement familiers, que dans toutes ses Pièces on trouve un certain sel, qui n'affaïsonne point celles de *Marais* même les plus travaillées : celui-ci s'en tenoit aux graces naturelles, *Forqueray* en avoit de plus recherchées, mais son Art ne gâtoit jamais la belle nature.

Nous possédons à présent le fils de ce grand Maître, il a tous les talens de son pere : à la plus grande exécution il joint les graces les plus aimables. Les Pièces les plus difficiles ne lui courent aucune peine, il les joue avec cette aisance qui caractérise le grand homme : tout devient sous ses doigts un

chef-d'œuvre de délicatesse & d'élegance , & quoique la viole ait perdu de ses droits , elle retrouve avec lui ses anciens admirateurs. Notre Nation assez changeante , est toujours avide de semblables prodiges. Mr. *Forqueray* a , si j'ose parler ainsi , des phrases musicales d'un nouveau tour , & dont il fait toute la valeur. Entre ses mains elles ont l'art de plaire , parce qu'il en fait usage avec goût & sans affectation. La façon d'employer & de placer les accords les fait paroître singuliers & nouveaux. Je ne dirai point que la difficulté des pièces de viole ait contribué à faire négliger cet instrument. Le Violon-celle qui lui a succédé , est encore plus difficile à manier , & exige un travail prodigieux pour exécuter des Pièces.

Je vous parlerai avec satisfaction , Monsieur, d'un petit-fils de *Marais*, dont le rare mérite est connu & admiré. Il fait bien revivre ce nom fameux , & pour la noblesse & la beauté de son jeu , il peut être mis à côté de Mr. *Forqueray*. Les amateurs ne le nommeront qu'après lui , s'ils le veulent , la place est encore assez belle.

Les Maîtres de viole voyant avec douleur leur instrument négligé , ont eu

eu recours au pardessus à cinq cordes, stratagème bien permis, & qui n'a pas manqué de réussir, par la raison qu'il nous faut toujours du nouveau.

Madame *Levi* & Madame *Haubault*, ont montré tout leur talent sur cet instrument : la legereté, la précision, la finesse du coup d'archet, les sons articulés & flatteurs leur ont attiré les applaudissemens du Public au Concert Spirituel. Les femmes à présent se distinguent dans tous les genres, la plûpart sont autant de Fées qui chacune ont leur puissance & leur emploi ; voilà les véritables Muses, celles du Parnasse ne sont que bien imaginées.

Une Demoiselle métamorphosée en Rossignol a adressé une Epître à Madame *Haubault*, je vais vous le transcrire.

Eh quoi ! du sort qui me poursuit,
Serai-je toujours la victime ?

Jadis un monstre par son crime,
M'a mise dans l'état où je suis . . .

Hélas ! du moins dans ma misere

Quelques plaisirs soulageoient mes malheurs.

Le timide Berger, l'innocente Bergere,

Prenoient part à mes pleurs.

Au lever de l'aurore,

De la Nymphé qu'il adore,

G

Tityre par ses chansons
 M'invitoit à vanter les graces & les charmes.
 Sur de plus tendres sons ,
 Tircis plaignoit son amour , ses allarmes.
 Surprise d'une tendre ardeur ,
 La jeune Eglé me confioit des larmes ,
 Qu'elle cachoit à son vainqueur.
 De toute ma gloire ,
 Il ne me reste , hélas ! que la mémoire :
 Je ne vois plus deffous l'ormeau
 La Bergere naïve ,
 Prêter à mes chansons une oreille attentive.
 Tityre n'y vient plus enfler son chalumeau ,
 Tout est rentré dans le hameau ;
 Et Philomele abandonnée ,
 Ne fait entendre ses sons ,
 Qu'à des Forêts , & de tristes Vallons.
 Une Nymphé , (qui l'eût de ce trait soup-
 çonnée) !
 Me cause ce tourment ;
 Au son d'un instrument ,
 Dont la douce harmonie ,
 Surpasse de ma voix la tendre mélodie ,
 Bergeres & Bergers ont quitté leurs troupeaux.
 Cloë laisse Tityre , Amyntas Celimene ;
 Et Tyrcis même oublie , & Philis & ses maux.
 Jugez si de ma peine
 Le sujet est leger ;
 Mais vous-même bien-tôt vous saurez me
 vanger :

Bien-tôt ils se plaindront du cœur d'une inhumaine,

Qui les aura trop sçu charmer.

La Flûte , cet instrument si doux , si flatteur , si charmant , & qui parloit autrefois au cœur , est encore dans une grande vogue ; mais la *petite Sante* plus en vogue qu'elle , lui fait tort. On s'en sert avec grand succès pour l'accompagnement des voix. Elle a aujourd'hui ses Illustres , qui l'ont mise , si vous voulez , dans toute sa perfection ; c'est-à-dire , qu'on exécute les choses les plus difficiles & les moins chantantes , sur un instrument qui n'est fait pourtant que pour toucher l'ame & pour nous attendrir. Je peux me tromper , mais je crois qu'un beau chant , & moins de vitesse & de batteries , sont plus de l'essence de la Flûte ; je ne prétends pas qu'on adopte mon sentiment , & je fais me conformer à la mode regnante.

Je me rappelle le nom de *Descoteaux* , fameux joueur de Flûte , & excellent Convive. Ce fameux Musicien vivoit familièrement avec *Moliere* , *Racine* , *Despreaux* & *La Fontaine* : il étoit admis à leurs joyeuses parties , & ne pouvoit avec son talent qu'augmenter le

plaisir que l'on devoit goûter dans de pareils Festins , & avec des hommes d'un si grand mérite.

Philbert avoit aussi beaucoup de réputation pour cet instrument : d'ailleurs il étoit bon chanteur , grand fleuriste , homme très-plaisant , & plus que tout cela , il étoit assez heureux pour plaire à son Maître, à Louis XIV. Ce singulier Artiste imitoit très-bien le mauvais langage de tous les étrangers qui commencent à parler François , & le jargon & l'accent de ceux qui vivent dans les Provinces éloignées de Paris & de la Cour ; il contrefaisoit à merveille les caractères & les façons de parler de tous les âges , de tous les états , & de toutes les professions ; on pouvoit l'appeler le singe de la nature. Il imitoit encore parfaitement le son des cloches , & carillonna très-bien en frappant avec un bâton sur une poêle à frire.

Un jour que *Philbert* montra tous ses agréables talens à *Lainez* , ce Poète lui dit en plaisantant , *Philbert* , tu m'as rejoui , je t'immortaliserai. Effectivement , il lui envoya deux jours après ces Vers où le Musicien dut reconnoître son portrait.

Cherchez - vous des plaisirs ? Allez trouvez
Philbert.

Sa voix des doux Chants de *Lambert* ,
Passe au bruit éclatant d'un Tonnerre qui
gronde ;

Sa Flûte seule est un Concert.

La fleur naît sous ses mains dans un affreux
désert :

Et sa langue féconde ,

Imite en badinant, tous les peuples du monde.

Si dans un vaste Pavillon ,

Il sonne le *Tocfin* ou fait un *Carillon* ,

En battant une Poêle à frire ,

Le Héros immortel que nous reverons tous ,

Devient un homme comme nous ;

Il éclate de rire.

Cherchez - vous des plaisirs ? Allez trouver
Philbert ,

Sa Flûte seule est un Concert.

Le fameux de *La Barre* avoit , dit-
on , le talent merveilleux d'attendrir ,
c'est un don de la nature que l'Art tel
qu'il soit n'atteindra jamais.

Deux Rivaux ensuite se sont disputé
la victoire. *Lucas* mort depuis quelques
années , & *M. Blavet* le premier hom-
me du tems. *Lucas* , dit-on , étoit ad-
mirable pour accompagner , & personne

ne pouvoit lui disputer le prix ; mais quoique toujours excellent lorsqu'il jouoit seul , il étoit moins grand , moins surprenant que M. *Blavet* , qui de l'aveu de tous les connoisseurs , ne connoît personne au-dessus de lui pour l'exécution des Sonates & des *Concerto*. L'embouchure la plus nette , les sons les mieux filés , une vivacité qui tient du prodige , un égal succès dans le tendre , dans le voluptueux , & dans les passages les plus difficiles : Voilà ce qu'est M. *Blavet*. Je suis sûr que le public ne me dedira point , & qu'il ratifiera mes éloges , ils sont faits d'après son jugement : je ne crains donc point de passer pour adulateur. Je le repete , j'ai écouté le public , c'est le grand Maître ; j'ai parlé comme lui , qu'ai-je à craindre ? Oui , c'est à lui-même que j'ai entendu dire que M. *Taillard* étoit le seul qui pût remplacer M. *Blavet*.

Le son brillant du Haut-Bois anime & reveille nos Symphonies. Les *Philidor* & les *Desnoyers* dans le dernier siècle , y ont excellé. Aujourd'hui M. de *Selle* , Ordinaire de la Musique du Roi , & M. *Despreaux* , méritent nos éloges.

On ne peut disputer au Violon-celle ce son mâle , ferme & soutenu , que n'aura jamais la Viole.

Le Violon-celle n'est pas moins nécessaire dans les grands Chœurs & dans les *Concerto*, qu'utile pour l'accompagnement des voix. On dira que nous aimons le bruit, & que nous perdons du côté de l'élégance & de la sensibilité, ce qui peut être vrai; mais on se servira toujours de cet Instrument pour accompagner, même dans les Concerts de Chambre; le procès est jugé, il n'y a point d'appel.

Le Violon-celle est un instrument fort difficile, la justesse des sons exige seule un grand travail, qui doit augmenter à proportion des graces & de la précision que l'on veut mettre dans son Jeu.

Le fameux *Barriere* mort depuis peu, possédoit tout ce que l'on peut désirer en ce genre: il n'y avoit guères d'exécution comme la sienne. Personne aujourd'hui ne peut se flatter d'avoir plus de feu que M. *Bertaut*; plus d'art, de finesse, & de douceur, que Mrs *Edouart* & *Labbé*: ce sont les deux plus excellens Accompagnateurs que l'on connoisse. M. *Martin* si admirable sur son instrument, & si habile Compositeur, jouit de toute la réputation qu'il mérite. On m'a dit que le jeune M.

Chrétien, Ordinaire de la Musique du Roi, faisoit des choses étonnantes sur le Violon-celle, qu'il ne connoissoit point de difficultés de tel genre qu'elles fussent ; en un mot que c'étoit un prodige.

Le Basson que *Dubois & Belleville* avoient porté à la plus haute perfection, puisqu'ils tiroient de cet instrument des sons aussi doux que ceux de la Flûte, n'a rien perdu de son lustre entre les mains de *Mrs Brunel & Capel*.

Les Amateurs des Fêtes champêtres & des amusemens de la campagne m'en voudroient trop, si je ne parlois pas de la Musette. Ce joli Instrument dont les Bergers autrefois tiroient si bon parti, semble rappeler, Monsieur, ces tems fortunés où les Pasteurs pour plaire à leurs belles, & pour les engager, unifesoient la voix à ses sons doux & flatteurs. La Musette semble faite pour la solitude des Bois, & pour exprimer les soupirs d'un Amant. Transportez-vous dans l'ancien tems, voyez les Bergeres ornées de guirlandes de fleurs, qui sur le soir ramènent leurs troupeaux ; entendez *Corydon* qui fait raisonner la Musette ; vous voilà ravi, vous regrettez ce siècle heureux, & vous en voulez

à votre imagination , lorsqu'elle s'écarte de cet objet charmant. Je ne fais d'où vient , mais tous les hommes ont un foible étonnant pour la Bergerie. Sans doute que la tranquillité de cet état , & l'amour qui en étoit inféparable , convient à tout le monde ; on regrettera avec raison de n'être pas habitant d'une contrée où l'on ne connoissoit d'autre ambition que celle de plaire , & d'autre occupation que celle d'aimer & d'être heureux. Mais j'entends *Charpentier* , je le crois du pays ; il est gai , content , les sons qu'il fait éclore me transportent , je suis au hameau. Quelle délicatesse ! Jamais Berger avec son talent n'auroit trouvé de cruelle.

La Viole sera toujours parmi nous un sujet de dispute , mais ses plus grands adversaires ne lui refuseront pas de la gaieté & de la vivacité. Il y a eu un tems où l'on avoit une espèce de fureur pour cet instrument : il y a plus de calme à présent. Malgré cela , que d'aimables femmes de Paris en font encore leur amusement ! Je crois que la Viole sera à la mode tant qu'elle pourra se flatter d'avoir des *Dangui* : elle est admirable sous ses doigts. Je finis mes réflexions sur la Musique , en vous faisant

observer, Monsieur, que les plus grands Rois l'ont protégée & même cultivée. Louis XIII. a fait plusieurs Motets. Monseigneur le Duc d'Orleans Regent du Royaume, a composé plusieurs morceaux de Musique. Louis le Grand, & notre Auguste Monarque, ont accordé à cet Art leur bienveillance, & ont comblé de distinctions & de faveurs les grands Artistes. Le Roi de Prusse protège, encourage & cultive la Musique, & les plus grands Seigneurs de France, d'Italie & d'Allemagne, jouent la plupart de quelque instrument, plusieurs même sont Compositeurs. M. de Voltaire leur applaudit, en disant ; M. le Chevalier de *Brassac* non-seulement a le talent très-rare de faire la Musique d'un Opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la Noblesse Française. Je me souviens à ce sujet des Vers de ce grand Poëte.

Vous noble jeunesse de la France
 Secondez les chants des beaux Arts,
 Tandis que les foudres de Mars,
 Se reposent dans le silence.
 Que des Muses à vos genoux
 Les Lauriers à jamais fleurissent.
 Que ces Arbres s'enorgueillissent ;
 De se voir cultivés par vous.

LETTRE VII.

Sur le Chant & sur la Danse.

C'EST dans les Opéra Italiens où l'on trouve, Monsieur, une image de la Scene Grecque. Oui, à en croire M. de *Voltaire*, un Opéra Italien a quelque ressemblance avec le Théâtre d'Athenes. *Le Récitatif est précisément la Mélopée des anciens ; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de Musique.* Au sentiment du même Auteur, nos bons Opéra, tels qu'*Armide*, *Thésée*, &c. doivent aussi nous en conserver l'idée. Ces Tragédies ne sont-elles pas chantées comme l'étoient celles des Grecs ? Les Chœurs qui s'y trouvent ne répondent-ils pas aux leurs, en ce qu'ils occupent souvent la Scene ? Et s'ils enseignoient la vertu, la comparaison ne seroit-elle pas parfaite ? Les gens de Lettres qui connoissent l'antiquité, & que M. de *Voltaire* a consultés, lui ont dit que nos Tragédies-Opéra sont la copie & la ruine de la Tragédie d'Athenes.

Ces grands Spectacles, ces Fêtes pu-

bliques, accompagnées de Chants & de Danses ; étoient en usage chez les Hébreux ; & le P. *Menetrier* Jésuite, donne pour exemple, dans son Livre *des Représentations en Musique*, la manière dont fut exécuté ce fameux Cantique lors du passage de la Mer rouge par les Israélites : *il fut mêlé de chants & de danses accompagnées de plusieurs instrumens, les femmes y formoient des chœurs avec les hommes.* On peut juger par-là que les Spectacles des anciens ressembloient assez à ceux qui se représentent de nos jours.

Balthazarini, surnommé le *Beau-Joyeux*, valet de Chambre de Catherine de Médicis, donna en France quelque idée des représentations en Musique : il se faisoit aider pour la composition des Chants par *Beaulieu* & *Salomon*, Maîtres de Musique du Roi ; *La Chénaye*, Aumônier du Prince, lui faisoit des Vers, & *Patin*, Peintre, se mêloit des décorations.

Sous Charles IX *Baisf*, Poète & Musicien, établit une Académie de Musique dans sa maison : tous les Musiciens étrangers y étoient admis pour concerter ; & le Roi qui chantoit très-bien, honoroit l'Assemblée de sa présence,

& s'y rendoit exactement une fois la Semaine.

Les Spectacles & la Musique fort négligés ensuite , reparurent avec éclat du tems de Marie de Médicis , seconde femme de Henri IV. *Ottavio Rinuccini* regardé par plusieurs personnes comme l'inventeur des Opéra en Italie , accompagna cette Reine en France , où il introduisit ce nouveau goût.

Enfin l'Abbé *Perrin* obtint en 1669 un privilège pour établir l'Opéra ; il s'associa avec *Champeron* , homme , dit-on , fort riche , & avec le Marquis de *Sourdeac* , qui avoit tant de génie pour les décorations. Les Poëmes de l'Abbé étoient détestables , mais *Cambert* qui les mettoit en Musique leur donnoit au moins l'apparence du succès , quoiqu'il fût bien éloigné du mérite de *Lully* , à qui pour l'honneur de la Nation , & pour le progrès de l'Art , *Perrin* céda son privilège. Bien-tôt *Lully* , homme excellent , & *Quinault* , le premier des Poëtes Lyriques , développerent de véritables talens , dont ceux de leurs prédecesseurs n'avoient été qu'une ombre très-imparfaite.

Parmi les belles voix destinées à faire l'agrément des Ballets de Louis XIV ,

Lully se reserva *Beaumavielle* pour l'Opéra de Paris. C'étoit le brillant Acteur de son tems : il avoit une *Basse-taille* des plus belles , & jouoit les premiers Rolles.

Le fameux *Thévenard* succéda à cet Acteur. *Thévenard* plus attentif à la déclamation suivie qu'exige le Récitatif , ne faisoit point valoir sa voix comme le premier par des sons trop emphatiques. D'ailleurs il avoit l'air noble au Théâtre ; sa voix étoit sonore & étendue , il tournoit en agrémens jusques à ses défauts , & il a passé pour le meilleur acteur que nous ayons eu en *Basse-taille*. Il n'étoit pas moins admirable lorsqu'il chantoit à table , personne n'avoit autant de goût & de délicatesse , ce qui le faisoit rechercher à la Cour & à la Ville par les gens les plus distingués. Il est bon de remarquer que les longs repas où il se trouvoit assez assidûment ne lui altererent jamais le bel organe dont la nature l'avoit doué. Il se retira de l'Opéra en 1730 , après y avoir brillé pendant quarante années. Une longue carrière parcourue glorieusement , & sur-tout dans le pays des enchantemens, doit paroître aussi courte que rapide.

On rapporte que *Thévenard* voyant une jolie pantoufle sur la boutique d'un Cordonnier, devint amoureux de la Demoiselle à qui elle appartenoit, sans cependant la connoître : ayant découvert son nom & sa demeure, il s'adressa à l'oncle de sa belle inconnue : cet homme aimoit un peu à boire, il fut si charmé de trouver ce second talent dans notre Acteur, qu'il détermina la mere de la Demoiselle à lui donner sa fille en mariage, & cet hymen fut conclu sous les auspices de Bacchus.

Le successeur de *Thévenard*, Mr. de *Chassé*, qui fait en partie l'ornement de notre Scène Lyrique, possède ce vrai mérite qui conduit aux succès les plus décidés. Un port majestueux, un geste noble, une déclamation parfaite, une expression naturelle & pathétique ; en un mot, si j'ose le dire, l'éloquence du chant ; voilà ce qui caractérise ce grand Acteur. Si c'est un Roi qu'il représente, l'homme disparoît, vous ne voyez plus que le Monarque : il soutient toute la dignité du Trône, & l'illusion est si parfaite, qu'on voit à regret la fin de l'Opéra qui lui ôte son Diadème & qui détruit son Royaume. Se transforme-t'il en Héros amoureux, il anoblit, en

quelque sorte , cette passion , & lui donne par son jeu un air de grandeur , qui manque presque toujours à l'amour dans nos Pièces Lyriques ? Qu'il se transforme en Génie qui préside aux enchantemens , tout tremble , il semble que la nature doive lui obéir ; il ajoute un nouvel éclat à la vérité de la Peinture ; enfin Mr. de *Chassé* est unique sous quelque forme qu'il se montre. Qui ne connoît pas l'Auteur de ces Vers ?

Chassé, quand je te vois paroître sur la Scène,
Je crois voir arriver une Divinité :

Que dis-je ? Non , les Dieux sous une forme
humaine ,

N'auroient ni tant d'éclat , ni tant de dignité.

Dumenil , charmante haute - contre , n'est pas le premier homme à talens , qui d'un * état obscur , ait paru tout à coup sur le grand Théâtre du monde pour y recevoir les applaudissemens du Public : la nature l'avoit formé , & l'Art le mit à la mode. Ce fut *Lully* qui le

* Il avoit été Cuisinier de Mr. *Foucault* , Intendant de Montauban. Un mauvais plaisant en lui voyant jouer le rôle de *Phaëton* , s'écria : *Ah, Phaëton ; est-il possible que vous ayez fait du bouillon !*

perfectionna , & auquel il eut l'obligation de sa fortune.

Mr. *Muraire* , qu'il suffit de nommer , pour attirer l'attention des connoisseurs , s'est retiré de l'Opéra , quoiqu'il fit les délices de tout Paris ; il unissoit à l'action la plus noble la voix la plus magnifique. Jamais Musicien n'a mieux entendu l'art du chant. Sans faire languir le récitatif & sans appuyer sur les tons pour briller à contre-tems , il montrait toute l'étendue de sa voix , dans ces éclats surprenans que l'occasion faisoit avec adresse , rendoient nécessaires & intéressans. Cet admirable Acteur doit jouir d'une renommée immortelle ; & le talent précieux de jouer avec distinction de presque tous les instrumens pouvoit le rendre inimitable , & nous priver d'un prodige semblable ; mais Mr. *Geliote* a paru avec les mêmes graces , les mêmes avantages. Evenement extraordinaire ; Phénomène qui ne reparoîtra plus sur l'horison de l'Opéra.

M. *Tribout* proposé comme un modèle pour l'action & pour la déclama-tion , brilloit sur-tout par l'enjouement qu'il répandoit sur de certains Rolles , dans lesquels il faisoit un plaisir infini. Ne rendoit-il pas à merveille celui de

Maître de Chant dans les *Fêtes Venetiennes* ? Il n'est pas sûr qu'on pût le faire mieux que lui ; mais où il triomphoit , c'étoit sur-tout dans *Cariselli* , petit Ballet bouffon. *Lully* , Auteur de cet Ouvrage , avoit joué plusieurs fois ce Rolle devant Louis XIV. au grand contentement de la Cour. M. *Tribout* assaisonnant le même Rolle de toutes les plaifanteries imaginables , a de nos jours reffuscité *Cariselli* , à la grande satisfaction de Paris.

Le brillant , l'aimable Mr. *Geliote* , est l'*Amphion* de nos jours. Pourquoi n'a-t'il pas le privilege de l'autre ? Quoi ! les sons de sa voix ne sont-ils pas assez éclatans pour nous faire dire de lui ce que l'on racontoit de l'ancien *Amphion* ?

Qu'à ses accords touchans les pierres s'émuvoient ,

Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.

Mr. *Geliote* exerce du moins cet empire sur les ames , miracle plus flatteur & plus difficile encore à opérer. On ne peut résister à son expression toujours vraie[!], quoique variée. Paroît-il sur la Scène ? Tous les yeux s'attachent sur lui , tous les cœurs volent sur ses tra-

ces. On doit comprendre aisément quels sont ceux dont notre excellent Acteur est le plus jaloux. Sous la forme d'un Dieu , sous celle d'un Berger , le charme est égal pour les Spectateurs. Que de délicatesse dans le jeu ! que d'élégance dans le chant ! c'est *Atys* , c'est *Apollon* , c'est *Zelindor* qui nous plaisent & qui nous ravissent : nous croyons les voir , les entendre , & nous oublions qu'on ne fait que nous les représenter , tant le prestige est grand.

O *Pygmalion* , ou plutôt , ô chanteur inimitable ! c'est ton art , ta voix , bien plus que l'amour , qui animent la charmante statue dont tu es épris. Ne sommes-nous pas transportés de plaisir lorsque tu mets dans leur éclat les immortelles arriettes du Prince de l'art. Tu ne connois point de rival , tu n'auras point d'imitateur , & la Musique & les Vers

Par *Gélose* embellis sur la Scène ,

De leurs douceurs enyvrent tous nos sens.

On trouve rarement un Acteur qui joue de génie , & qui devant être esclave de son chant paroisse toujours libre , dont l'action , le geste , le silence même intéressent. Apprendre des Scè-

nes , les débiter froidement & avec cet empressement qui ne fait que trop voir que l'on voudroit en être quitte , est une chose assez commune à tout homme , chargé du pénible emploi de paroître en public , d'y faire parade de ses talens , le plus souvent de ses imperfections. Le tems à la vérité façonne , & l'habitude enhardit ; mais on ne devient jamais un *Geliote* , il faut être né tel ; alors on donne le ton au siècle. Sans gêner les graces de la nature , on leur associe les finesses de l'art ; on a un goût à soi que tout le monde veut copier , auquel personne n'atteint. Il n'est que trop prouvé qu'une maniere neuve & saillante ne va bien qu'à l'inventeur. L'imitation est à craindre ; c'est un tableau singulier & admirable dont on ne peut faire que des copies informes , tels soins que l'on prenne. Laissons-lui l'avantage d'être un morceau unique , c'est un parti qu'il faut prendre : Notre insuffisance ne nous y conduiroit-elle pas toujours ? Si Mr. *Geliote* est l'idole du Public , si pour me servir de l'expression d'un Auteur estimable , on croit n'avoir point été à l'Opéra quand on n'a point entendu chanter Mr. *Geliote* ; ne fait il pas également le principal orne-

ment des fêtes particulières , des cercles
& des sociétés qui le possèdent ?

Son talent, ses succès, en lui rien ne m'étonne,
Les Muses formerent sa voix ,
Et pour applaudir à leur choix ,
Le Dieu du chant lui donna sa couronne.

Parmi les Actrices les plus célèbres nous comptons Mlle. *Rochois* , qui au sentiment du fameux Comédien *Baron* , étoit la plus grande Actrice & le meilleur modèle pour la déclamation qui ait paru sur aucun Théâtre. Cette fille illustre étoit l'héroïne de *Lully*. Des yeux pleins de feu & capables de rendre toutes les passions , les attitudes les plus variées , un air de divinité , un geste admirable ; voilà ce qu'elle unissoit à la plus belle voix du monde. Un esprit vif & un goût sûr lui avoient attiré l'estime de *Lully* , qui la consultoit sur ses ouvrages , & qui lui attribuoit leur réussite. On l'a vûe briller dans *Armide* & dans quelques autres Tragédies de l'*Orphée* du dernier siècle , elle joua en 1698 dans l'*Europe Galante* , & se retira ensuite de l'Opéra.

Ses talens , ses graces & son esprit , furent célébrés avec enjoûment par l'Abbé de *Chaulieu* , qui l'aimoit beau-

comp. Il lui adressa deux pièces de Vers.
La première au sujet du rôle d'Armide,
qu'elle joua en 1686.

Je fers , grace à l'Amour , une aimable Maî-
tresse ,

Qui fait sous cent noms différens ,
Par mille nouveaux agrémens ,

Reveiller tous les jours mes feux , & ma ten-
dresse ,

Sous le nom de *Théone* elle fait m'enflammer,
Arcabonne me plut , & j'adore *Angelique* ;
Mais quoique sa beauté , sa grace soit unique ,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement ,

Je trouve à mon *Iris* une grace nouvelle.

Fut-il depuis qu'on aime un plus heureux
amant !

Je goûte tous les jours dans un amour fidèle ,
Tous les plaisirs du changement.

Le même Abbé fit pour elle la Chan-
son suivante.

Vous avez reçu des Cieux
Tout ce qui peut rendre aimable ;
Une voix incomparable ,
Et mille dons précieux :
Mais dans un plaisir extrême ,
C'est un tourment sans égal ,

De trouver quand on vous aime ,
Tout Paris pour son Rival.

Les Demoiselles *Moreau* , & *Desmarts* , qui dans l'Opéra d'*Armide* étoient les Confidentes de Mlle *Rochois* , représentoient aussi les premiers Rolles avec beaucoup de noblesse. Après la retraite de Mlle *Rochois* , on vit paroître Mlle *Maupin* , qui fut fort applaudie , tant pour sa jolie figure , que pour sa voix , qui passoit pour la plus forte & la plus belle qu'on eût entendue à l'Opéra.

Mlle *Journet* après plusieurs essais heureux sur le Théâtre de Lyon , vint enchanter tous les Spectateurs sur celui de Paris , où elle se fit admirer dans les premiers Rolles par toutes les qualités qui caractérisent la grande Actrice : l'air de douceur répandue sur sa physionomie , la rendoit si touchante , qu'elle arrachoit des larmes lorsqu'elle représentoit *Iphigénie* , Rolle par lui-même fort intéressant , mais auquel elle donnoit de nouveaux charmes. Cette Tragédie mise en Musique par *Campra* & *Desmarts* , peut être opposée à ce que nos Musiciens les plus célèbres ont jamais fait de mieux. Le Tableau de Mlle

Journet nous la représente en *Iphigénie* ; on voit dans le fond le Temple de Diane : c'est un des plus beaux morceaux de *Raoux* , Peintre estimé.

On se souvient de Mlle *Antier* , qui pendant vingt-neuf ans a fait le plaisir de Paris. Elle fut formée par Mlle *Rochois* ; & quoiqu'elle charmât d'abord tout le monde par la beauté de sa voix , elle dut à la grande Actrice qui l'instruisit ce qu'elle a été dans la suite. Il est vrai que Mlle *Antier* avoit les qualités qui pouvoient la faire parvenir au premier degré. Une Taille majestueuse , un organe admirable , de la noblesse & de la fierté , un air qui en imposoit. Pouvoit-elle avec ces avantages mal jouer les Rolles de Divinité , de Princesse & de Magicienne , sur-tout étant exercée par la fille la plus célèbre du tems ? Une jeune Danseuse qui se perfectionneroit aujourd'hui sous les yeux de l'incomparable Mlle *Sallé* , ne deviendrait-elle pas le prodige de son Art ?

Vous vous rappelez , Monsieur , Mlle *Pelissier* , qui a reçu tant d'applaudissemens sur le Théâtre , & dont le nom se conservera à jamais dans les fastes de l'Opéra. L'impression singulière

re

re qu'elle faisoit sur l'ame lui gaignoit tous les Spectateurs. Qu'elle étoit belle sur la Scene ! Et que son action étoit vive ! Quel Tableau elle offroit dans la Tragédie de *Thisbé* ! Vous ne pouvez y penser sans regretter cette Actrice, dont l'Art merveilleux suppléoit ce que la nature avoit pû lui refuser. Admirable dans ce qu'on appelle le Jeu Muet, son visage, son geste, exprimoient les passions qui devoient l'animer. Ce n'est pas sans raison qu'un fameux Poëte a dit :

Pelissier par son Art, le *Maure* par sa voix,
Tour à tour ont mes vœux & suspendent mon
choix.

Imaginez-vous ce que l'étendue de la voix a de plus surprenant, ce que les charmes d'un gosier, tel qu'il n'en fut jamais, ont de plus séduisant; en un mot le miracle de la nature, & vous nommerez Mlle *Le Maure*, dont la réputation a volé par toute l'Europe. Dès qu'elle commençoit à chanter, tout dispa- roissoit aux yeux du Spectateur, il ne voyoit plus qu'elle. Le plaisir de l'entendre plongeoit dans une douce yvres-

I. Partie.

H

se , qui finissoit ordinairement par des cris & des applaudissemens qui approchoient du transport. En effet , cette premiere Chanteuse de l'univers developpant sur le Théâtre son ame toute entiere , sembloit être inspirée par le Dieu des Concerts. Aux mouvemens impetueux qui demandent du feu & de la vivacité , succédoient ces douces langueurs , ces tendres plaintes enfans du sentiment. Jamais Actrice a-t'elle mieux soutenu les grands Caractères , mieux fait valoir le génie du Musicien ? Qui peut se vanter d'avoir mieux exprimé qu'elle les fureurs d'une Amante outragée , la joye secrette d'un cœur satisfait ? Ne trouvoit-on pas dans ses yeux , tantôt la douleur & la vengeance , tantôt la tendresse & les plaisirs.

Docte Erato , vous chantiez avec elle ,
 Lorsque ses sons nous ravissoient ;
 Et les Dieux qui l'applaudissoient ,
 Ainsi que vous , l'ont renduë immortelle.

On seroit bien injuste de demander d'autres talens aux personnes qui se sont élevées en quelque sorte au-dessus du leur. Sauroit-on au juste ce qui les a

conduites à la perfection d'un Art avec si peu de disposition pour le reste ? Oserai-je dire que c'est un instinct merveilleux qui les renferme dans un genre, & qui veut qu'elles y excellent à l'exclusion de tous les autres ?

Mlle *Le Maure*, après avoir quitté l'Opéra en 1727, y rentra à la reprise d'*Hésione* en 1730. Elle joua encore pendant six ans ; c'est-à-dire, qu'elle étonna le public, qui ne vouloit qu'elle, & qui ne venoit en foule que pour elle ; enfin elle voulut se retirer une seconde fois malgré son prodigieux succès, & malgré les couronnes qui paroient sa tête. Depuis ce tems, elle jouit de sa renommée ; se prodigue peu, & ne fait part de son Talent divin qu'aux personnes qu'elle ne peut guères refuser.

J'ai pourtant oui raconter que quelques particuliers avoient été exprès chez elle, lui demander en grace de chanter, & qu'elle leur avoit accordé cette faveur. Tout Paris fait que Madame la Dauphine, curieuse d'entendre Mlle *Le Maure*, lui a envoyé ses Carosses pour la conduire à Versailles : on fait aussi que sa réputation ne s'est point démentie, & que toute la Cour a trouvé

H ij

les mêmes graces & la même beauté de voix , qui a tant fait valoir autrefois cette Syrene enchanteresse.

S'affoiblir, des Mortels est le sort ordinaire :
 Leur fragile talent croît & périt comme eux.
 L'admirable *Le Maure* est la fille des Dieux,
 Sa voix ne cessera de plaire.

Un zélé partisan de Mlle *Pélissier* mécontent de ce que Mlle *Le Maure* emportoit tous les suffrages , s'écrie : *C'est un malheur pour la première , que l'autre ait vécu de son tems : dans tous les Arts chacun a ses partisans : si quelqu'un se distingue dans le sien , tous ses Admirateurs ne manquent pas de juger qu'il efface ceux qui marchent dans la même carrière : ils enlèvent aux autres ce qu'ils peuvent , pour le donner à un seul.* Enfin l'Admirateur de cette célèbre Actrice finit par des Vers dans lesquels elle est louée aux dépens de sa Rivale , mais qui ne réparent point ce qu'il a été forcé de dire : *c'est un malheur que Mlle Pélissier ait vécu du tems de Mlle Le Maure.*

Je Ne chante point pour chanter :
 Du vrai l'Auditeur est avide ;

Pour le forcer à m'écouter ,
Le sentiment est mon seul guide.
Admire qui voudra ces voix ,
Dont les sons éclatans , sans choix ,
Prétendent maitriser la Scène ;
Apollon n'aime pas le bruit :
Le sensible touche & séduit ,
Ainsi prononce *Melpomene*.

Je ferois fort fâché d'oublier ici
Mademoiselle *Petit-pas*. Cette aimable
Actrice quitta l'Opéra en 1739 ,
un Poëte lui adressa ces Vers à son
retour d'Angleterre au Printems de
1733 , à l'occasion du Rolle de *Zéphire*
qu'elle avoit joué l'Automne précédent
dans le Ballet des *Sens*. Il suffit de rap-
porter cette petite Pièce , pour faire
juger du mérite de l'Actrice qui en est le
fujet.

L'aimable *Petit-pas* est enfin de retour
Après une absence cruelle ,
Elle revient embellir ce séjour ,
Charmer Paris qui soupire après elle ;
En pourroit-on être surpris ?
Dans la saison où tout se renouvelle ,
Dans la saison des Graces & des Ris ,
Ne doit-on pas revoir *Zéphire* & *Philomele* ?

Arrêtons-nous, Monsieur, sur les deux plus fameuses Actrices du tems, & trouvons-nous fort heureux de ce que la retraite de Mlle *Le Maure* n'a point interrompu nos plaisirs : on pourroit la regretter davantage, si nous ne possédions pas Mlle *Fel* & Mlle *Chevalier*.

Le nom de Mlle *Fel* inspire une joye secrette. On se représente sur le champ une Actrice merveilleuse. On se dit avec satisfaction, la voix de Mlle *Fel* est d'une précision admirable, & d'une légereté singulière. On fait plus, on vole à l'Opéra lorsqu'elle y chante; on la trouve toujours nouvelle, toujours brillante, c'est, dira, M. l'Abbe *de la Porte*, Auteur des Vers que vous allez lire : *c'est un Timbre d'argent : qu'on en juge par ce seul trait, elle chante l'Italien, & le prononce comme Mlle Faustine quand elle étoit bonne.*

Quelle voix légère & sonore !

Ah ! que vous inspirez de feux !

De *Fel*. Vos doux accens rendent plus tendre encore ,

L'Amour qui brille dans vos yeux.

Il n'y a point d'Opéra du grand *Rameau* que cette Fée n'embellisse, & je juge à l'air satisfait dont elle chante sa Musique, qu'elle lui donne la préférence sur toute autre. On ne fait ordinairement usage de son feu & de sa vivacité, que pour ce qui nous plaît. Le bon goût que montre en cela *Mlle Fel*, est une raison de plus pour la faire adorer, je n'en dis pas trop, des véritables connoisseurs. Prenez donc pour vous, incomparable Actrice, ce que *M. Gresset* a dit avec enthousiasme : voix charmante, voix présente à mes pensées, je voudrois t'entendre toujours : tes éclats, tes cadences, tes sons agréablement mêlés ; leur variété, leur symétrie, leur alliance, tout dans toi est ravissant. Que de volupté tu verses dans mon ame ! Croit-on te vanter beaucoup, en comparant tes accords à ceux de *Philomèle* ? Non ; les sons uniformes & inarticulés du tendre *Rosignol*, ont-ils l'expression, l'ame & la vie des tiens ? Toujours belle, toujours séduisante, chaque son que tu fais éclore, est un sentiment qui pénètre le cœur & qui captive les sens.

Qu'entend-je ? C'est *Mlle Chevalier*.

H iiij

Héritière des talens & des graces des *Rochois* & des *Journets* , elle les fait revivre sur notre Théâtre. Semblable à *Mlle Pelissier* , elle peut allier les deux contraires , & fait émouvoir & réjouir les Spectateurs. Ne lui a-t-on pas vû jouer le Rôle de la Folie avec autant d'agrément qu'elle avoit rendu celui d'*Erinice* dans *Zoroastre* avec force & noblesse. Quelle naïveté ! Quels charmes , lorsqu'elle a fait le Rolle de *Lycoris* dans le *Carnaval du Parnasse* ! La Houlette lui sied aussi-bien que la Baguette magique , & si transformée en *Medée* , elle inspire de l'effroi & de la terreur ; devenue Bergere , elle nous plaît , elle nous intéresse. C'est M. *Royer* , dit-on , qui a formé *Mlle Chevalier*. Quel honneur pour lui ! Il ne trouvera plus , je crois , de semblables élèves.

Je quitte un moment l'Opéra pour vous transporter au *Concert Spirituel*. Vous voyez , Monsieur , que nos deux Actrices n'y brillent pas moins qu'à ce grand Spectacle d'où nous sortons. Vous les trouvez les mêmes , & il vous semble qu'elle répandent de nouvelles graces sur les sublimes Motets des *Lalandes*

& des *Mondonvilles*. Vous ne prêtez pas une moindre attention aux sons mâles & agréables de Mrs *Benoît* & *Maline*. Le premier vous paroît mettre plus d'expression dans son chant, le second a, selon vous, la voix plus forte, plus nourrie; celui-là est plus brillant, a plus d'art; celui-ci doit plus à la nature, sa voix est également soutenue dans le haut, dans le bas; M. *Benoît* touche, M. l'Abbé *Maline* plaît; & tous deux avec un grand mérite, & presque le même organe, vous font un plaisir différent. Vous écoutez avec satisfaction cette magnifique *Haute-Contre*, que la Cour & la Ville admirent, que l'Opéra & le Concert réclament tour à tour. M. *Poirier* vous attache, vous surprend; vous ne connoissez guères de voix si parfaite, si flexible, si sonore; vous y trouvez de la délicatesse, de la légèreté, de l'étendue, enfin toutes les qualités d'une belle *Haute-Contre*, sans aucun des défauts dont ce genre de voix est plus susceptible que tout autre.

La Danse.

TOUTES les Nations ont goûté le plaisir de la danse , & beaucoup d'Auteurs en ont fait l'éloge. Les Peuples de l'Égypte avoient un goût décidé pour elle , & c'étoit en dansant que les Indiens rendoient hommage au Soleil , la divinité du pais : façon de prier bien singulière.

Les Anciens ne célébroient guères de jeux sans y mêler des danses. Il y avoit chez les Grecs des Ecoles publiques pour apprendre cet art , qui seul peut donner la bonne grace du corps & l'agrément de la contenance.

Les Romains s'occupoient aussi de la danse , sur-tout les plus nobles d'entre eux , qui étoient les Prêtres de Mars. Mais n'allons pas nous perdre dans l'Antiquité , & rapprochons - nous , Monsieur , de notre tems , après vous avoir dit cependant , qu'*Homere* , *Hesiode* , *Lucien* , ont toujours assez estimé la danse pour la joindre aux belles qualités des Héros qu'ils chantoient , & que le Sage *Socrate* , pour s'en instruire , déroba quelques momens à la Philosophie ; ce fut même dans un âge si avan-

cé, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il eût les mouvemens assez souples pour pratiquer avec grand succès ce bel art.

Que dire de plus en sa faveur, sinon qu'il a contribué au plaisir des Rois & des Princesses qui en ont fait leur divertissement favori ? Qu'on se souvienne des *Fêtes de l'Amour & de Bacchus* en 1672, du *Triomphe de l'Amour* en 1681, on verra le Roi, Madame la Dauphine, les Dames & les Seigneurs de la Cour figurer avec des Danseurs & des Danseuses choisies. Le succès de ce dernier Ballet fut si grand à Saint Germain, qu'on le donna à Paris ; & pour la première fois on introduisit des Danseuses sur le Théâtre de l'Opéra : auparavant ces Rôles étoient remplis par des hommes habillés en femmes. Un tel changement n'a dû qu'être bien reçu ; des nouveautés si agréables ne peuvent pas souffrir de difficultés ; & puisque c'est une Déesse qui préside à la danse, c'est à des Nymphes à qui il convient de nous en faire sentir toutes les merveilles : rien de plus naturel.

Pour montrer combien cet art est recommandable, est-il besoin de rapporter ici que plusieurs Arrêts du Conseil de l'année 1669, décident que l'on ne

H vj

déroge point en faisant profession de le danse , ainsi qu'en s'attachant aux Théâtres ? Je n'ai pas besoin de m'entendre davantage sur cet article , parce que j'écris pour des gens de goût qui ne cherchent qu'à élever les talens , & qui savent parfaitement qu'il n'y a que l'accueil qu'on leur fait & que les distinctions qu'on leur accorde , qui puissent les entretenir dans leur splendeur. Mais en France :

Nul Art n'est méprisé , tout succès a sa gloire.

Les grands Poètes , les Musiciens célèbres , les Danseurs excellens , les bons Peintres , les Sculpteurs habiles , les Historiens renommés , les Physiciens profonds , les Critiques judicieux , &c.

Ont part également au Temple de mémoire.

C'est à l'Opéra où la danse brille le plus ; elle est une des parties essentielles de ce grand Tout que la Poësie ébauche , & à qui la Musique donne le principe de vie. Je dirai volontiers comme Mr. de *St. Mard* , que *quand on a fait un Opéra pour la première fois , on a bien pensé à ce qu'on faisoit ; on a uni trois Arts pour donner aux mouvemens & aux objets qu'on avoit à peindre plus de vérité & plus d'agrémens.* L'Ingénieux Auteur que je viens de ci-

ter ne voudroit pas assurer que cela s'exécutât bien régulièrement ; mais il fait prendre garde , qu'il *suffit pour qu'on ait pu en hasarder le mélange , que ce mélange ait réussi , & l'expérience nous apprend qu'il a réussi ; & que souvent il réussit encore.* Il n'y a que la Poësie qui ait un peu relâché de ses droits ; c'est pour le présent la partie foible d'un spectacle si étonnant lorsqu'on y exécute la Musique de notre Orphée , ce que l'on devroit faire presque toujours ; & si amusant par la variété qui regne dans les Ballets.

La Musique & la Poësie, continue Mr. de St. Mard , *quelque parfaites qu'elles puissent être , n'ont à elles deux toutes seules , ni de quoi former l'Opéra , ni de quoi l'embellir au point où il doit être ;* cela seroit bon sans la disette présente des Poëtes Lyriques , car Mr. Roy , le seul digne de porter ce nom , ne produit plus de Poëmes tels que les *Elémens* , & *Callirhoé* , mais des ouvrages tels que *la Felicité* & *l'Année Galante*. Ainsi Mr. Remond n'auroit dû compter que sur la Musique , qui à la vérité ne peut faire seule l'Opéra , mais qui en est l'ame ; il faudra encore , j'en conviens , des décorations , & sur-tout de la danse ;

Et de tout cela l'intelligence ne sauroit être trop parfaite. Mr. de St. Mard qui est ici un peu de mauvaise humeur, compare l'Opéra à ces *Etats malheureux*, où chacun uniquement occupé de son intérêt particulier, se moque de l'intérêt général. Poëte, Musicien, Maître de Ballet, chacun en ce pais-là veut briller, veut briller seul; & personne n'y brille véritablement que notre Orphée pour la Musique, & le grand Dupré pour la Danse.

Quelquefois la Danse s'unit à la Musique pour peindre avec elle de concert, ou pour rendre l'imitation de celle-ci plus parfaite, mais il ne faut pas qu'elle en veuille trop faire. Qu'arrive-t'il ? En supposant qu'on joue un air de Vents, dont la Symphonie exprime à ravir les siflemens & la vîtesse, il arrive que le Danseur demeure fort en arriere; les Violons ont fait douze croches avant qu'il ait fait un tour de jambe, & l'on voit avec regret la Danse courir après la Musique qu'elle ne sauroit attraper.

Il y a des personnes qui sont fâchées du trop d'étendue que l'on donne à la Danse. A les entendre elle étouffe les autres parties dont on a beaucoup plus affaire; tout est mis en Ballet. Je crois qu'on a tort de parler de la sorte; des

Ballets bien amenés, quoique fréquens, jettent de la variété dans le Spectacle, & c'est le plus grand secret contre l'ennui dont ne sont pas exemptes des Scènes trop longues, quoique très-bien faites. En un mot nous avons un goût décidé pour les Ballets figurés : pour les arriettes : nous voulons que la Danse domine ; quelque chose de plus que tout cela, c'est la mode, mais une mode établie sur la satisfaction générale de tous les Spectateurs. Pourquoi nous contredire ? Pourquoi se distinguer ? Il vaudroit bien mieux penser comme le Public, qui ne peut pas se tromper en ayant du plaisir.

D'ailleurs à quelle perfection la Danse n'est-elle pas parvenue de nos jours ? C'est une raison très-forte pour l'enchérir davantage. Que de tableaux différens dans ces Ballets qui réjouissent la vûe & qui fixent l'imagination. Est-il rien au-dessus de ces Scènes muettes ? N'est-il pas étonnant que l'on puisse imiter avec tant d'exactitude toutes les actions, toutes les passions. On nous les représente au naturel, tout est exprimé, les pensées, les mœurs, les sentimens : cela ne tient-il pas du prodige ? On est maîtrisé par l'enthousiasme, &

l'on dit avec le Poëte :

Tout Art a mon hommage, & tout plaisir
m'enflamme.

Mais qui s'offre ici à la suite de *Terpsicore* ! ce sont ses plus chers nourrissons. *Beauchamp* qui se distingua par la noblesse & les graces de sa Danse dans plusieurs Ballets de Louis XIV. & qui eut l'honneur de figurer avec ce Monarque ; c'est lui qui le premier composa des Ballets pour l'Opéra.

Pécourt le suit, c'est un des plus grands Acteurs de son tems, & l'un des plus beaux Danseurs qu'on ait pû voir. Après avoir brillé dans les Ballets de la Cour & de l'Opéra, l'Académie Royale de Musique le perdit en 1729, dans le cours des représentations de *Tancrede*. Jamais homme n'a été tant applaudi que *Pécourt*, & ne l'a tant mérité. Il avoit succédé à *Beauchamp* dans la direction des Ballets, & l'on n'a pas oublié qu'il les composoit avec un génie étonnant & une variété admirable. Après lui ont paru *Faviers*, *L'Etang*, *Ballon*, *Blondy*, tous Danseurs de la première réputation.

Fixons nos regards sur Mr. *Dupré*, à qui l'on ne peut rien opposer, & qui est le plus grand Danseur de l'Europe.

Voyez-le s'avancer d'un pas léger : quelles attitudes ! quels bras ! que de graces réunies ! sa Danse est une peinture mobile , une image fidèle des sentimens , un assemblage de tous les charmes. Que de vérité & de précision ! avec des pas il a peint tous les caracteres. Vous paroissent-ils précipités ? C'étoit la colère. Inégaux ? Vous vous représentiez l'indignation. Etoient - ils égarés ? C'étoit le desespoir qu'il vous peignoit ; mais ce qui fera toujours un effet si sensible sur l'ame , c'est cette grandeur , cette majesté , ces coups de maître fréquens , j'ose dire ces découvertes neuves & brillantes , dernier effort de l'art , & qui paroissent la Nature elle-même , tant les secrets les plus cachés du *Talent* sont familiers à ce premier homme du siècle.

On se ressouvient toujours avec plaisir de Mr. *Marcelle* : le Public est rarement ingrat. Mr. *Lani* , Compositeur des Ballets de l'Opéra , donne tous les jours des preuves de son invention , est lui-même un très-bon Danseur & excelle sur-tout dans la Pantomime. Mr. *Marcelle* a dansé le Menuet supérieurement. Accablé autrefois d'applaudissemens à l'Opéra , il les recueille au-

jourd'hui plus tranquillement de la part de routes les personnes distinguées à qui il enseigne l'art de la Danse. L'âge & les infirmités ne peuvent diminuer une réputation acquise à juste titre. Mr. *Laval* est Maître des Ballets du Roi, place qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il est digne de cette distinction. Mr. *Javillier* est un des meilleurs Maîtres de Paris, sa célébrité n'est pas, comme il arrive souvent, l'ouvrage du caprice, elle est confirmée par le suffrage du Public.

Si vous remontez jusqu'à la naissance de l'Académie Royale de Musique, vous saurez que Mlle. *La Fontaine*, recommandable par sa beauté & par la noblesse de sa danse, est la première femme qui ait figuré sur le Théâtre : son exemple fut suivi, & peu de tems après parut Mlle. *Subligny*, qui ne manqua pas d'être fort applaudie, & qui ne se distingua pas moins par la sagesse de ses mœurs. On pourroit lui appliquer ces Vers, ainsi qu'à l'illustre Mlle. *Sallé*.

Une Actrice qui joint la sagesse aux talens,
 Mérite parmi nous les égards les plus grands ;
 Elle est par sa vertu d'autant plus élevée,
 Que par l'occasion elle est plus éprouvée.

sur les Hommes Célèbres. 187

Cette Actrice fut remplacée par Mlle. *Guyot*, non moins fameuse que les *La Fontaines* & les *Sublignys*. Ensuite brilla Mlle *Prévost*, qui pendant très long-tems a fait les délices du Théâtre: Cette fille charmante étoit célèbre pour les Danfes legeres & gracieuses.

Mais je vois paroître la *Rivale des graces*, l'inimitable Mlle. *Sallé*; tantôt la tendresse & la volupté se trouvent dans ses pas interrompus & négligés, tantôt la finesse de ses balancemens, la justesse de son équilibre, les bras, l'expression des Déeses vous la font reconnoître aisément pour la Reine de son Art: vous appercevez les amours & les plaisirs qui voltigent autour d'elle; ils respectent ses charmes, ils viennent se former sous ses yeux. Nos plus grands Poètes ont chanté Mlle. *Sallé*, témoin Mr. de *Voltaire*, qui lui adressa ces Vers dans un voyage qu'elle fit en Angleterre:

O toi, jeune *Sallé*, fille de *Terpsicore*,
Dans tes nouveaux succès reçois avec mes
vœux,
Les applaudissemens d'un Peuple respectable.

Mr. de *Boissi* en lui envoyant sa Pièce

de la *Bagatelle*, lui écrivit :

La *Bagatelle* au jour vient de paroître ,
 Et son Auteur ose te l'envoyer.
 Vertueuse *Sallé*, par le titre peut-être ,
 Que l'ouvrage va t'effrayer !
 Rassure-toi , l'enjouement l'a fait naître ;
 Mais j'y respecte la vertu :
 Je t'y rends sous son nom l'hommage qui
 t'est dû.
 Paris avec plaisir a su t'y reconnoître ,
 Je n'eus jamais que le vrai seul pour Maître ,
 J'y fais ton portrait d'après lui ;
 J'en demande un prix aujourd'hui :
 C'est le bonheur de te connoître.

Vous cherchez , Monsieur , une autre
 Actrice si merveilleuse dans son genre ,
 c'est Mlle *Camargo* : quels pas brillans !
 quels sauts agiles ! aussi legere que les
 Zéphires , à peine les yeux peuvent-ils
 la suivre. Mr. de *Voltaire* distingue ainsi
 ces deux Danseuses admirables.

L'agile *Camargo*, *Sallé* l'Enchanteresse.

Mais voici un coup de pinceau plus
 décidé.

Ah ! *Camargo* , que vous êtes brillante !
 Mais que *Sallé*, grands Dieux , est ravissante !

Que vos pas sont légers , & que les siens sont
doux :

Elle est inimitable , & vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous ;
Et les Graces dansent comme elle.

Ces deux célèbres Actrices ne sont plus à l'Opéra. Mlle. *Sallé* est Pensionnaire du Roi pour ses Ballets. Voici des Vers qui peignent parfaitement cette fille illustre par ses grands talens & par ses vertus.

De son art enchanteur tout reconnu les loix ;
Dans Londres , dans Paris , tout vola sur ses
traces :

Elle fut sans égale , & parut à la fois ,
L'élève des Vertus , la Rivale des Graces.

Vous considerez cette jeune Actrice , qui prend pour modèle Mlle. *Sallé* ; son attitude vous intéresse , sa justesse & ses graces vous répondent du succès de l'imitation. Avec quelle délicatesse elle développe ses bras ! Mlle. *Puvigné* veut avoir la seconde place dans le Temple de *Terpsicore* , le choix qu'elle a fait l'y conduira.

Mlle. *Lani* doit remplacer Mlle. *Carmargo* ; le poste est assez beau pour flat-

ter sa noble ambition ; c'est la même force , la même legereté : la gayeté animoit l'une , la gayeté domine dans la danse de l'autre .

Mlle. *Lyonnois* dans la Tragédie de *Zoroastre* , a rendu avec force le caractere de la *Haine* , tous les mouvemens qui caractérisent cette passion étoient exprimés parfaitement. Il est rare qu'après avoir réussi dans le tendre & le gracieux , on emporte les suffrages dans le terrible , genre totalement opposé ; c'est pourtant ce qu'a fait Mlle. *Lyonnois*. Voilà quatre petits Vers qu'on fit pour cette charmante Actrice lorsqu'elle dansa sous l'habit de *la Haine*.

Quand tu parois sur notre Scène ,
 Mon cœur ému prouve trop bien ,
 Qu'à voir ainsi regner la *Haine* ,
 Jamais l'Amour n'y perdra rien.

Les charmes que nous offrent la Musique & la Danse , ne doivent point donner d'exclusion aux autres Arts qui ont aussi leur avantage , & qui procurent des plaisirs différens : il faut les aimer également , & imiter le Poëte célèbre , qui a dit :

Vers enchanteurs, exacte Prose,
Je ne me borne point à vous ;
N'avoir qu'un goût, c'est peu de chose,
Beaux Arts je vous invoque tous :
Musique, Danse, Architecture,
Art de graver, docte peintre,
Que vous m'inspirez de désirs !
Beaux Arts, vous êtes des plaisirs,
Il n'en est point qu'on doive exclurre.

Fin de la première Partie.

ERRATA.

Page 106, ligne 18, l'a mis, lisez, la mit.

Page 108, ligne 14, rendoient, lisez, rendoit.

Page 116, ligne 7, les, lisez de.

Page 123, ligne 19, Madame de Plaute, lisez, Madame de la Plante.

Page 139, ligne 18 brûle, lisez, brille.

Page 149, ligne 8, de son coup d'archet, lisez, du coup d'archet. Page idem ligne 9, lui, lisez leur.

Page 161, ligne 18, s'assemblent, lisez, rassemblent.

Boulogne de Rivery, Claude François Félix

MELANGE

LITTÉRAIRE.

OU

REMARQUES

SUR

QUELQUES OUVRAGES

NOUVEAUX.



A BERLIN.

M. DCC. LII.

Fautes à corriger.

Depuis 144 jusqu'à 169. les pages
sont mal numérotées : Lisez 145 au
lieu de 1 , 146 au lieu de 2 , &c.



AVERTISSEMENT.

COMME les petites Sociétés littéraires sont fort à la mode, nous en avons formé une. Dans la plupart de ces assemblées, on ne lit que les écrits de ceux qui en sont membres; & cela devient d'autant plus ennuyeux que l'on se monte nécessairement sur un ton loüangeur qui est très-fade. On se réunit à la vérité, sous prétexte de se critiquer; mais chacun a intérêt de loüer à outrance pour être loüé à son tour: c'est ainsi que certains beaux Esprits modernes se traitent d'Illustres, & se promettent réciproquement l'Immortalité que chacun d'eux croit mériter seul. Crainte de donner dans de pareils travers, nous avons résolu

A ij

AVERTISSEMENT.
*de ne parler dans notre Société que
des Ouvrages d'autrui. Il en paroît
tous les jours de nouveaux, & nous
pouvons compter sur l'abondance des
matieres.*





LETTRES

D'UNE SOCIÉTÉ.

LETTRE PREMIÈRE.

VOUS sçavez , Monsieur , tout le succès qu'a eu CE'NIE. Mais depuis les applaudissemens prodigués à quelques Tragédi^es nouvelles , vous vous défiez toujours des suffrages du Public. Avec quelle indulgence *Denis* le Tiran n'a-t'il pas été reçu ? N'a-t'on pas eu , pour me servir de vos termes , la fureur d'*Aristomene* ? *Calliste* & *Cléopatre* n'ont-elles pas été plus heureuses que *Jeanne de Grè* & que *Mégaré* ?

Tome I.

A iij

(6)

Vous me demandez ce que je pense de *Cénie*. Je vais vous dire mon sentiment avec toute la franchise que vous me connoissez. On assure que l'Auteur réunit à une naissance distinguée les plus belles qualités de l'esprit & du cœur. Avec tout cela, on peut faire une mauvaise Piece de Théâtre. Je rendrois justice au mérite personnel de l'Auteur, mais je ne louerois point l'Ouvrage.

Avant de parler de cette Piece en particulier, il ne sera pas inutile de dire quelque chose du genre. Je ne vous dirai pas si *Cénie* est une Comédie, ou une Tragédie. Qu'importe le nom, pourvu qu'elle plaise & qu'elle soit intéressante ? On a mis très-sagement sur les affiches, *CE'NIE, PIECE NOUVELLE*.

Elle est dans un genre mixte, qui n'a point de dénomination, & dont Monsieur de la Chaussée paroît être le Créateur. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour ne lui en point sçavoir gré. Multiplier les genres en fait de spectacle, c'est varier nos plaisirs.

Je sçais combien vous aimez ces sortes de Pieces. Vous allez jusqu'à

les préférer à toutes les autres. La Comédie se propose de faire rire le Peuple qui aime les farces. Elle est souvent obligée de recourir à des bouffonneries. La Tragédie fait presque toujours tenir à ses Héros un langage outré, qui n'est point dans la nature. Il y a des hommes qui s'expriment, comme *Sganarelle*, & *Monsieur Jourdain*. Mais qui a jamais parlé comme un Roi de Théâtre ? Melpomene qui devrait se contenter du Cothurne se guinde presque toujours sur des échafes.

En évitant ces deux excès, & en s'éloignant également du ton grotesque de la Comédie, & de la déclamation ampoulée de la Tragédie, on a formé le troisième genre qui tient un juste milieu. Il a, dites-vous, tous les avantages de *Thalie* & de *Melpomene*, sans en avoir les défauts. C'est *Thalie* que l'on a pris soin d'anoblir, ou c'est *Melpomene* qui s'est humanisée.

Vous remarquez que les meilleures Comédies, celles qui plaisent le plus aux honnêtes gens, & les meilleures Tragédies, celles que préfèrent les

gens raisonnables , sont précisément toutes celles qui approchent le plus du nouveau genre dont vous êtes zélé partisan , c'est-à-dire selon vous , de la belle nature.

Quoique je ne sois pas tout-à-fait de votre sentiment , je trouve que les bonnes Pièces de M. de la Chaussée dans lesquelles il y a bien des endroits touchans ont plus de rapport avec les Tragédies de Racine qui est le Poète du cœur , que n'en ont avec ces dernières, les Tragédies de Mr. Marmontel. *Mélanide* me paroît beaucoup moins éloignée du genre d'*Andromaque* que *Cléopâtre*. Il me semble aussi qu'il y a moins de différence , quant au genre , entre le *Préjugé à la mode* , & *Tartuffe* , ou le *Misanthrope* qu'entre le *Misanthrope* & les *fourberies* de *Scapin* , ou *Pourceaugnac*. Enfin je pense avec vous qu'il y a plus de différence , entre le haut & le bas Comique ; qu'entre le haut Comique , & ce qu'on appelle par dérision le *Comique Larmoyant*.

Le ridicule de ce titre dépend de l'idée qu'on attache au mot , *Comique*. Si l'on entend par-là quelque chose de

grotesque & de bouffon ; il y a contradiction dans les termes. Mais je ne vois pas pourquoi le haut Comique ne pourroit pas attendrir , où être larmoyant.

Les ennemis du genre mixte , qui a trop réussi pour ne s'en être pas attiré un très-grand nombre , lui donnent aussi le nom de *Tragédie Bourgeoise*. Ce qui n'est ridicule que par préjugé. Le caractère de Melpomene est d'exciter la pitié , l'admiration où la terreur. Mais dans cette vûe , pourquoi n'introduiroit-on sur la scène que des Généraux d'armées , des Ministres , & des Rois ; comme si les grandes passions n'étoient pas également le partage du commun des hommes , ou n'étoient intéressantes que par le rang de ceux qui en font le jouët , ou les victimes ?

Pour qu'il y ait beaucoup d'intérêt dans un Ouvrage Dramatique , faut-il qu'il s'agisse d'une Ville , d'une Nation , d'un Etat , & même de l'Empire du monde ? N'en déplaît à Melpomene , *Cécilie* vient de prouver que l'on peut s'intéresser à moins , qu'une famille honnête & malheureuse peut

faire couler des larmes , & que le pathétique n'y perd rien , quand on dit *Monsieur* , au lieu de *Seigneur*.

Si l'on doit sur-tout travailler pour les Spectateurs , ne vaut-il pas mieux s'attacher à représenter les malheurs ordinaires de la vie civile qui peuvent nous arriver à tous , que des malheurs réservés à des Princes , & qui ne peuvent jamais nous regarder ; que des révolutions d'état , dont on trouve à peine un exemple dans chaque siècle ; que des intrigues de Cour , dont nous n'aurons jamais affaire ?

Il y a parmi nous un préjugé qui subsiste toujours , quoique toujours combattu , & qui regarde sinon la plus grande , au moins la plus saine partie des Spectateurs. Ceux qui le blâment le plus , sont eux-mêmes disposés à le suivre. Une querelle injuste met celui-même qui a raison dans l'affreuse nécessité de perdre l'honneur , la vie , ou la fortune. Il n'est pas permis d'être généreux , de pardonner , sans devenir suspect de lâcheté. C'est peut-être l'absurdité la plus révoltante qu'il y ait jamais eu parmi les hommes. Les Loix sont sages , & prononcent les peines

les plus sévères pour mettre un frein à ce préjugé , triste reste de la férocité de nos peres. Mais le point d'honneur existe néanmoins , & fait loi à part. Et peut-être pour des gens très-raisonnables d'ailleurs , ses règles , quelques folles qu'elles soient , sont les plus sacrées. On vous insulte. Ne vous vengez pas , vous êtes déshonoré : vengez-vous , vous êtes perdu.

On ne sçauroit assez s'élever contre une opinion si abusive , & si contraire au repos des familles , à l'intérêt de l'Etat , & à toutes les vertus. Si l'on peut la détruire & l'extirper entièrement , c'est en nous mettant souvent sous les yeux le tableau des malheurs dans lesquels elle précipite. Tels sont ceux que nous présente l'Auteur de Cénie , dont voici le plan.

Une affaire d'honneur oblige d'*Ar-Jainville* à quitter la France avant d'avoir pû obtenir des Lettres de grace. La Justice s'empare de ses biens. *Orphise* sa femme qu'il laisse enceinte & dans l'indigence , devient mere de *Cénie*. C'est le nom que donne à cette fille , *Méliste* qui s'en charge & la dérobe aux yeux de la mere.

Le dessein de *Méliste*, femme de *Dorimond* riche Négociant, est de cacher à son mari la perte de leur propre fille, de leur fille unique. *Méliste* lui substitue *Cénie*, & la reçoit chez elle à ce titre.

Lorsqu'il est question de lui donner une Gouvernante, *Méliste* jette les yeux sur *Orphise*, & combattue par des remords cherche à rapprocher ainsi la mere & la fille.

On ignore qu'*Orphise* est la femme de d'*Arfainville*, & réduite à l'extrémité de servir elle ne se fait point connoître. Elle entre en qualité de Gouvernante auprès de sa fille, qu'elle croit celle de *Dorimond*.

Méliste meurt sans avoir osé découvrir à son mari la supposition d'enfant. Mais elle a déposé ces secrets dans des Lettres destinées pour *Dorimond*, oncle de *Méricourt* à qui elle les a confiées.

Elles assurent à *Méricourt* la succession de son oncle : mais il la partageroit avec *Clerval* son frere, qu'il songe à en frustrer. Il n'y a que *Méricourt* qui sçache le mystere de la naissance de *Cénie*. S'il ne le dévoile point,

& qu'il épouse cette prétendue fille de Dorimond, il ne peut manquer d'avoir seul tous les biens de ce riche Négociant

L'intérêt détermine Méricourt à ne faire usage des Lettres de Mélisse, que pour gagner Cénie. Il se flatte que lorsqu'elle se connoîtra, elle sera trop heureuse qu'il veuille bien l'épouser, & garder à ce prix le silence. Mais Cénie au contraire, ne voulant pas profiter des biens qui ne lui appartiennent pas, se trahit elle-même par grandeur d'ame, & découvre son sort à Dorimond qui la chérit toujours comme sa fille.

Clerval qui aime Cénie, & qui en est aimé, est devenu dans un voyage l'ami de d'Arfainville, auquel il rend service. Il le rappelle en France, lui obtient des Lettres de grace, lui fait recouvrer ses biens, sans sçavoir que cet ami soit l'époux d'Orphise & le pere de Cénie. D'Arfainville apprend que sa femme est à Paris, & fait part à son ami de l'esperance qu'il a de la retrouver,

Mais Clerval ne songe qu'à Cénie dont l'histoire est dévoilée. On connoît

aussi le caractère de Méricourt , poli-
que & scélérat.

Dorimond interroge ce neveu , qui commence par tout nier ; mais qui confondu par Cénie remet la Lettre que Mélisse adressoit à son époux. Dorimond est au désespoir. Justement indigné des procédés de Méricourt , & touché des vertus de Cénie , il la reconnoît pour sa fille. Méricourt que cette adoption priveroit d'une succession considérable fait voir par une seconde Lettre , que Cénie est fille d'un soldat , & de la Gouvernante. Cénie est charmée d'avoir une mere si vertueuse , & Orphise de retrouver sa fille. Mais ce trait comble les malheurs de Dorimond , qui ne peut faire entrer dans sa famille une personne de si peu de naissance.

Ce qui afflige le plus Cénie , c'est la perte qu'elle croit faire de son Amant. Il faut qu'elle oublie Clerval. Elle doit l'éviter plus que jamais. Elle a recours à sa mere , qui se détermine à se retirer avec elle dans un Couvent.

Clerval fait à Orphise les offres les plus généreuses. Comme celle-ci les refuse , & lui laisse entrevoir qu'elles

lui sont suspectes ; il l'assure qu'il est résolu d'épouser Cénie, Il en donne sa parole. La Gouvernante l'accepte pour un moment ; & croiant le faire repentir de l'avoir donnée, elle lui apprend aussi-tôt qu'elle est la mere de Cénie. Clerval ne change point de résolution. Elle agrée enfin ses offres de service. Elle s'est choisi une retraite pour elle & sa fille. Il ne seroit pas décent que Clerval les y conduisit lui-même. Il a recours à son ami d'Arfainville, & le prie d'accompagner Orphise & Cénie. En les obligeant, Clerval ne fait qu'exécuter les ordres de Dorimond. Mais il tremble que d'Arfainville n'ait point assez d'égards pour elles. son ami lui représente les dangers de cette passion. Clerval ne consent à entendre les conseils de l'amitié qu'après qu'elle aura satisfait l'amour.

L'Amant de Cénie qui brûle d'en être l'époux, demande le consentement de son oncle ; mais Dorimond malgré la tendresse paternelle qu'il conserve pour Cénie, ne peut souffrir que son neveu se méfalle, en épousant une fille d'une famille obscure, & peut-être, vile.

Clerval aime trop Cénie pour ne pas préférer qu'elle est d'une naissance distinguée.

Elle vient avec sa mère faire des adieux à Dorimond , & le remercier de tous ses bienfaits. Il se joint à Clerval , & presse Orphise de se faire connoître. Elle donne à entendre qu'elle est d'une famille honnête que ses malheurs l'empêchent d'avouer. Dorimond n'hésite plus , il consent au mariage de Clerval & de Cénie. Il la demande à Orphise. Cette mère Gouvernante met un nouvel obstacle , & répond que son époux dont elle ignore le sort , que le père de Cénie à seul le droit de disposer de leur fille. Clerval qui n'a plus d'espérance , va chercher l'ami qui doit les conduire dans l'azile qu'elles ont choisi.

D'Arfainville s'avance pour donner la main à Orphise , & reconnoît sa femme. Cénie trouve un père dans l'ami de Clerval ; & d'Arfainville un gendre dans un ami vertueux , qui l'a secouru dans ses revers , & qui après lui avoir obtenu des Lettres de grâce , l'a fait rentrer dans ses biens. En lui rendant ces services désintéressés ,

ses , Clerval se trouve avoir travaillé pour lui-même. Par le mariage de Cénie , d'Arfainville fait le bonheur d'un ami auquel il doit le sien. Dorimond est au comble de ses vœux. Cénie lui appartient encore , & devient sa nièce. Clerval dans ces momens mêmes songe au malheur de son frere ; & parle en sa faveur à Dorimond , qui ne veut plus voir Méricourt ; mais qui consent à lui faire du bien. La nature , l'équité , la reconnoissance , l'amitié , l'amour , tout est satisfait.

On voit que ce sujet est très-propre à plaire & à émouvoir. Il produit naturellement de grandes situations ; il est aussi très-moral , il met l'humanité dans son plus beau jour ; & si Méricourt est un fourbe qui rapporte tout à lui-même , c'est pour faire mieux sortir par le contraste les vertus de Cénie , & la générosité de Clerval. L'intrigue se dénoue de la manière la plus parfaite. La vertu triomphe , & le vice est puni.

Quelques Critiques ont jugé qu'il y avoit trop d'événemens extraordinaires. Ce qui rendoit l'intrigue chargée , & le sujet romanesque. On a fait

les mêmes reproches à *Héraclius* & à *Rodogune*, qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Je ne crains pas de dire que ceux qui font de pareilles Critiques, ne connoissent ni le Théâtre, ni la source de nos plaisirs. Ils ne font pas attention que le plaisir le plus vif, le plus théâtral naît de la surprise, & qu'il faut nécessairement que les événemens soient extraordinaires pour que les situations soient frappantes.

Presque tous les Ouvrages Dramatiques sont des fictions dans lesquelles il ne peut y avoir que du vrai-semblable. Or il n'y a rien dans Cénie, qui ne puisse très-bien arriver, & dont nous n'ayons des exemples. Les questions d'état qui s'élevent tous les jours, prouvent que les suppositions d'enfans sont malheureusement trop communes, trop peu romanesques. A l'égard des suites fâcheuses du point d'honneur, combien n'en trouve-t'on pas d'exemples, même de recens. Que de familles ainsi ruinées ! que de personnes bien nées, réduites à une affreuse indigence, & par-là, à toutes les extrémités !

On ne peut s'empêcher de louer

dans Cénie , le choix du sujet , & l'invention. Mais la conduite de la piece mérite encore de plus grands éloges. L'intrigue est développée d'une maniere si naturelle , que l'on découvre insensiblement toutes les circonstances sans la moindre confusion. Le Spectateur n'a jamais que le degré d'incertitude , qui est nécessaire pour former l'intérêt , & pour augmenter le plaisir.

Il n'est rien dans cette Piece , qui ne tende à l'action principale. L'exposition est claire & précise. Le nœud sort du fond même du sujet ; le dénouement est toujours préparé de plus de plus. Cependant la maniere dont il doit se faire est encore incertaine , un instant avant qu'il arrive. Car lorsque Dorimond consent au mariage de Clerval & de Cénie , il semble que tout soit terminé. Mais Orphise fait naître un nouvel obstacle , qui donne lieu au dénouement le meilleur & le plus naturel. Il n'y a pas un seul Acteur , si vous en exceptez *Lisette* , dont le sort ne soit décidé dans la dernière Scène.

Tous les caractères sont mis en action. Et c'est là ce qui fait le dramatique. Les portraits les mieux écrits ,

sont toujours froids sur le Théâtre ; il faut les réserver pour le cabinet. Ils sont le défaut principal de la plupart des Pièces du nouveau genre , mais non pas celui de Cénie , dont l'action est vive & soutenue. Aucun personnage n'est inutile ; & ce qu'il fait sert toujours à le peindre.

Jamais un Acteur ne quitte la Scène sans raison. Ce qui est d'une difficulté si grande , que l'on ne peut guères en être convaincu sans l'avoir éprouvée. Le plan de Cénie devoit servir de modèle à tous ceux qui travaillent pour le Théâtre.

Il est cependant une chose que j'aurois voulu éviter. L'intrigue est fondée sur deux Lettres , qui viennent coup sur coup. Je passe la première en faveur de toutes les belles situations qu'elle produit : mais la seconde me fatigue d'autant plus , qu'elle me paroît inutile , & que tout ce qu'elles contiennent auroit pu être à merveille dans une seule.

Il est juste aussi que j'entre dans les raisons de l'Auteur. Si une seule Lettre avoit appris à Cénie dès le troisième Acte , non-seulement qu'elle n'étoit

point la fille de Dorimond , mais encore qu'elle étoit celle d'Orphise ; on auroit perdu par-là une grande partie du quatrième & du cinquième Acte. Je conviens que pour tirer de ce sujet tout le parti possible , il étoit nécessaire de séparer ces deux objets. Mais quand ils auroient été dans la même Lettre , Méricourt auroit pu n'en lire que la moitié à Cénie , & réserver le reste pour Dorimond. Elle auroit bien pu s'en rapporter à Méricourt , & ne le point croire assez fourbe pour forger une pareille Histoire. La défiance de Dorimond dans le quatrième Acte , n'en eût été que mieux placée.

Mais en conservant le troisième Acte tel qu'il est , & en laissant Cénie faire elle-même la lecture de la Lettre qui seroit unique , & qui renfermeroit tout ; on peut très-bien , ce me semble , supposer qu'elle n'a point la force d'achever. En effet dès qu'elle a lû que Dorimond n'est point son pere , elle s'évanouit : ce qui est très-naturel. Cette Lettre de Mélisse contiendroit bien d'autres choses , sans que Cénie pût en lire davantage. Pourquoi donc ne pas se dispenser de la seconde

Lettre ? Si la premiere ne déplaît pas , c'est parce que l'on sent qu'il en falloit absolument une , & que Mélisse étant morte , le mystere de la naissance de Cénie ne pouvoit se découvrir que par un écrit posthume. La multiplicité des Lettres est le défaut de cette Piece. Mais sommes-nous en droit d'exiger une Piece parfaite ?

C'est aux représentations de Cénie que l'on conçoit combien le Théâtre peut former les mœurs. La vertu y est peinte avec des couleurs si riantes que l'on ne peut s'empêcher de l'aimer : & lors-même qu'on la représente malheureuse , elle a encore des charmes qui la feroient préférer à tous les biens. En effet qui n'aimeroit mieux être dans la situation de d'Arfainville & d'Orphise , éprouver leurs malheurs & avoir leurs sentimens , que d'avoir les vices de Méricourt dans le sein de la fortune la plus brillante.

Cette Piece développe le germe des vertus que la nature a mis dans tous les cœurs. Les Spectateurs pensent alors comme les personnages vertueux de Cénie , & sont ravis de se trouver des sentimens si élevés , une si belle ame &

un si bon cœur. Ce spectacle est amusant & instructif ; & si l'on n'en sort point meilleur , on en sort au moins avec l'envie de le devenir.

La morale est d'autant plus utile que l'on a eu soin de la rendre plus agréable. Dès que l'on plaît, l'on persuade. On trouve dans Cénie tous les ornemens que permet la belle nature. Le style en est châtié & fleuri sans affectation. Toujours le meilleur tour , toujours les expressions les plus simples , & les plus élégantes. Il regne par-tout un charme secret , une certaine aménité qui naît du sentiment , & qui passe jusques dans les termes, jusques dans les sons. La prose de Cénie est si touchante , si harmonieuse , qu'on la retient plus volontiers , & presque aussi facilement que les plus beaux vers.

Mais tout le monde n'a pas votre mémoire, & je ne puis vous citer que quelques traits de cette pièce. Ils serviront à vous en faire connoître le stile , & même les sentimens , les caractères.

Dorimond veut établir ses deux neveux , & leur donner une partie de ses biens. Méricourt qui en épousant Cénie compte s'assurer toute la succession

de Dorimond, le détourne de ce projet

MÉRICOURT.

» Jouissez de vos biens. Ils vous ont
» coûté tant de peines, tant de tra-
» vaux. »

DORIMOND.

» J'en jouirai, je vous rendrai tous
» heureux, »

Dorimond dit encore à Méricourt.

» Si je ne t'estimois pas, je pourrois te
» faire du bien, mais je ne vivrois pas
» avec toi. »

C'est aussi la manière dont il agit
au dénouement avec Méricourt fourbe
démasqué.

Voici la réflexion de d'Arfainville
que Lisette vient de prendre pour un
intrigant.

» On peut soutenir avec fermeté un
» revers éclatant ; mais le courage s'af-
» faisse sous le mépris de ceux - mêmes
» que l'on méprise. »

Orphise digne épouse de d'Arfain-
ville se retrace leurs malheurs, & La-
pidere qu'ils l'ont mise à portée d'être
utile à Cénie & à Dorimond. Cette
pensée

pensée console la gouvernante.

» Tant qu'il reste quelque bien à
» faire , on n'est pas tout-à-fait ma-
» heureux. »

Dans la scène où la gouvernante re-
présente à Clerval que l'amour le plus
violent est passager , cet Amant prouve
sa constance par un trait qui a tou-
jours été très-applaudi.

» C'est son cœur , c'est son ame que
» j'adore. Ce n'est qu'à la beauté que
» l'on devient infidèle. »

Orphise dit à Cénie. « L'expérience
» vous apprendra que dans le cœur
» d'un homme , l'amour console tou-
» jours des maux qu'il cause. »

Il me semble que la pensée rendue
générale seroit plus vraie. Pourquoi
seulement *dans le cœur d'un homme* ?
Si l'amour cause des peines , le beau
sexe ne s'en console que trop aisément
& que trop souvent. Quelquefois mê-
me , il arrive qu'il les prévient & qu'il
s'en console d'avance.

J'aime mieux l'idée suivante qui est
très-vraie :

» C'est souvent un très-grand bon-

Tome I.

C

» heur de n'avoir pour un poux
» qu'une tendresse mesurée. «

Mais on ne doit pas craindre beaucoup aujourd'hui l'excès de la tendresse conjugale.

Il n'y a pas seulement dans Cénie des idées ingénieuses & des choses de sentiment : on y trouve aussi de ces traits sublimes qui sont le chef-d'œuvre du génie, & qui étoient jusqu'à présent réservés à la Tragédie. En voici un exemple dans la Scène de Cénie & de Méricourt.

Il la presse de consentir à leur mariage : elle refuse avec tous les égards imaginables, & cependant de la manière la plus claire. Pour la déterminer, il lui fait voir qu'elle est un enfant supposé, & lui montre une Lettre où sa prétendue mère la défavoue ; mais il offre de garder à jamais ces secrets, si elle consent qu'il l'épouse comme fille de Dorimond.

MÉRICOURT.

« Eh bien, quels sont à présent vos
» sentimens ? »

CÉNIE.

» Les mêmes. »

J'ai entendu comparer cette réponse au *moi* si vanté de la Médée du grand Corneille.

Permettez-moi , Monsieur , de vous rappeler une des dernières guerres civiles du Parnasse. Les Profateurs & les Versificateurs ont long-tems formé deux factions qui avoient chacune un Chef *illustré par cent batailles* , & armé de Prose & de Vers. Tous les Profateurs prétendirent mériter le nom de Poëtes , parce qu'on le prodiguoit dès-lors à des Versificateurs qui n'avoient d'autre avantage que de rimer de la Prose ; & qui pour cela , souvent la gâtoient. On voulut ravir à ces derniers le Cothurne , ou du moins le partager avec eux. On essaya des Tragédies en Prose ; mais on n'en fit que de froides & d'ennuyeuses. Les Versificateurs restèrent maîtres du champ de bataille.

Si Cénie avoit paru dans ces tems-là , je ne doute pas que les Profateurs n'en eussent tiré avantage. Quoique ce ne soit pas une Tragédie proprement dite ; il ne laisse pas d'y avoir bien des situations tristes & touchantes , c'est-à-dire , vrayment tragiques.

Quelques changemens légers en feroient un Ouvrage de Melpomene. Que la suivante devienne une Confidente , Dorimond un grand Monarque , & d'Arfaïnville quelque Prince malheureux , dont on auroit envahi les Etats. Que l'intrigue reste au fonds la même. Et si nous voulons qu'il y ait du sang répandu , le Prince Méricourt peut se tuer à merveille. Dans les circonstances où il est, il le doit même en tant que Prince. Sur-tout conservons le stile de Cénie , ce stile simple & noble qui rend tout intéressant. Voilà une Tragédie dans toutes les formes , & une Tragédie en Prose ; mais gardons-nous de réveiller une querelle littéraire qui est si bien assoupie.

Cénie a aussi les avantages de la Comédie. Que j'aime cette Scène où Clerval charge son ami de conduire Orphise & Cénie ! Que les inquiétudes de l'amour y sont bien peintes ! Que ces attentions extrêmes sont bien dans la passion ! Une farce , une *balourdise* excitent machinalement des éclats de rire , qui tiennent de la pitié plus que du plaisir , & dont l'esprit rougit toujours , je parle des personnes qui en

ont. Mais un trait de bon Comique, tel que ceux du Tartuffe & de Cénie, fait goûter une joye douce & parfaite, qui remplit le cœur, & ne laisse rien à desirer à l'esprit.

On reconnoît dans Cénie, l'Auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, la même solidité, les mêmes graces, & cette Philosophie qui n'en est pas moins profonde pour être très-agréable. Voici un trait d'Orphise que lui enverroit *Zilia*. Orphise dans un Monologue très-court, parle de son époux dont elle ignore le sort.

» Dans quelques déserts que soit
 » votre azile, il est celui de l'honneur ;
 » la honte, ce Tyran du bonheur, n'habite
 » que parmi les hommes. »

Les Lettres Péruviennes auroient été suffisantes pour assurer une juste réputation à M. G. mais une Piece de Théâtre demande encore plus de talens, plus de connoissances, & donne un plus haut rang sur le Parnasse. Comme Cénie est le chef-d'œuvre du genre mixte, Apollon place l'Auteur entre la Muse de la Tragédie & celle de la Comédie. Le Théâtre a aujourd'hui trois Muses, Thalie, Melpomene, & G ***

Qu'une Dame ait de la délicatesse dans les sentimens, de la noblesse, & du naturel dans l'expression ; cela paroît être le partage du beau sexe, Qu'elle ait encore de la justesse dans les idées, de l'élévation dans l'ame ; que d'avantages réunis ! mais il est étonnant qu'elle ajoute à tout cela les plus grandes connoissances du Théâtre. Si le beau sexe fait régner la politesse en France, & s'il y regne avec elle, si c'est notre Nation qui lui rend le plus d'hommages ; il faut convenir aussi que les Dames Françoises les ont mérités, & sont celles qui ont prouvé le plus d'esprit, puisqu'il n'y a point de Nation où il y ait tant de Dames Auteurs. Si la Grèce a une Sapho, la France a une La Suzé, une Deshoulières, une G.

Mais les Auteurs se peignent dans leurs productions, & quelle estime ne doivent point avoir pour Madame de G. ceux-mêmes, qui, comme moi, ne la connoissent que par ses Ouvrages ! Pour bien peindre la vertu, il faut en sentir soi-même tous les charmes. Sans cela comment les faire goûter aux autres ? L'Auteur de Cénie excelle dans

Les personnages vertueux. C'est par-tout le cœur qui parle ; & dès qu'on a vû cette pièce , on se sent pour Madame de Grafigny toute la vénération qu'elle nous a inspirée pour la vertu.

Vous serez frappé de la ressemblance de Cénie avec la gouvernante , pièce de Monsieur de la Chaussée. Mais on sçait ici que Cénie étoit faite auparavant. La Dame - auteur n'avoit travaillé que pour sa propre satisfaction ; & si cet ouvrage a paru sur le Théâtre , le Public en est redevable à un Prince aussi illustre dans la littérature que dans la guerre , toujours grand , toujours Héros , qui est l'appui des beaux arts , qui les cultive , & qui en connoît tout le prix.

LETTRE SECONDE.

LA Philosophie, Monsieur, fait bien des progrès ; je ne vous parle point de la dissertation de M. de Mairan sur la glace & sur ses principaux phénomènes. Je ne vous parle point de l'Electricité & des explications.

Les trois découvertes

que Messieurs l'Abbé Nollet & Boulenger en ont données. J'ai à vous annoncer des merveilles plus intéressantes que les preuves du feu central, plus éblouissantes que les étincelles électriques, plus frappantes que l'expérience de Leyde; des merveilles capables de fondre les glaces de toute la nature, d'éclairer l'univers, & de donner la commotion aux habitans de toutes les Planetes, à commencer par ceux de la Lune.

Je me félicite avec vous, Monsieur; c'est de nos jours que l'on a fait ces découvertes si grandes, si magnifiques, si sublimes, les trois principales découvertes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, & la Pierre Philosophale ou la Medecine universelle.

Monsieur Combes prétend avoir résolu le problème & démontré qu'il est impossible de trouver la quadrature. Tout le monde veut bien convenir que cela est impossible à Monsieur Combes; mais on n'en veut pas conclure que cela soit absolument impossible.

A l'égard du mouvement perpétuel, l'*inventeur* nous montre le plan d'une

machine qui est très-simple. Il y a dix ans, dit-il, qu'il l'a imaginée. Je lui demandai si on l'avoit exécutée. Au lieu de me répondre, il continua de vanter la simplicité de sa machine.

Mais une chose qui flattera d'avantage, c'est le moyen de vivre toujours, non pas dans la mémoire des hommes. Cette manière de vivre a quelque chose de triste, puisqu'elle n'a lieu qu'après la mort.

On vient d'afficher le secret de rester toujours ici bas. Il n'y aura plus désormais que des morts de bonne volonté, & jaloux des grandeurs de l'autre Monde.

N'allez pas croire que je vous entretiens d'une chimère; la Médecine universelle est démontrée. Si vous en doutez, lisez le titre de cette feuille, * *Démonstration de l'existence de la Médecine universelle*, mais n'en lisez que le titre.

Je suis vôtre, &c.

à Paris ce premier Septembre 1750.

(*) Chez Saugrain, Grand-Salle du Palais.

LETTRE TROISIÈME.

L'Isle frivole.

IL paroît ici, Monsieur, une infinité de petites brochures qui se succèdent très-rapidement, & qui ont tour-à-tour quelque réputation. La découverte de l'Isle frivole a été assez bien reçue du Public. On feint d'avoir puisé dans un manuscrit de l'Amiral Anson. Vous voyez que l'on a voulu profiter de la célébrité du voyage autour du monde, pour accréditer l'Isle frivole. Mais peut-on attribuer une pareille découverte à un Amiral Anglois ? N'auroit-il pas été plus naturel de recourir aux tablettes de nos petits-Mâîtres.

Il est vrai que les *Frivolites* s'expriment en François. Mais on souhaiteroit que l'Auteur de cette allégorie qui s'est proposé de réformer les défauts du beau monde, l'eût connu d'avantage, & eût acquis en le fréquentant cette élégance de style, cette urbanité légère qui fait le mérite de *Tanzai*, & qu'exigeoit la description de l'Isle frivole.

On souhaiteroit encore qu'un homme qui s'érige en Auteur ne se bornât point à une seule idée. L'Isle frivole, la lettre d'une Angloise, la *Magie démontrée*, l'année merveilleuse sont sorties de la même plume. Et toutes ces brochures *in-quarto* se réduisent à répéter de cent façons différentes que ce siècle est celui de la bagatelle. C'est ainsi que Monsieur de Boilly dans toutes ses Comédies présente l'homme du jour sous différens titres, & avec un seul caractère a trouvé le moyen de former un Théâtre. Mais que penseroit-on d'un Peintre qui auroit fait un bon original, & qui s'amuseroit dans la suite à en tirer des copies qui sont toujours imparfaites ?

L'Auteur de l'Isle frivole ne s'est point copié lui-même en travaillant d'après l'année merveilleuse qu'il avoit publiée long-tems auparavant & qui est traduite de l'Anglois. Pourquoi n'en point avoir averti le Public ? On la trouve dans les œuvres mêlées du fameux Swift. On ne peut trop s'élever contre ces larcins littéraires qui s'ils étoient tolérés, nous feroient mépriser à juste titre des étrangers, & devien-

droient l'opprobre de la nation.

Disserta
non sur les
Géorgiques.

N'est-ce pas sur-tout la gloire qui anime les gens de Lettres? Ils sont donc tous intéressés à conserver chaque ouvrage à son véritable Auteur. Sans quoi, on les frustreroit bientôt eux-mêmes de l'estime qui leur est dûe. Vous ne sçavez gré, Monsieur, de vous dénoncer encore un plagiat d'autant plus atroce que l'on a pris bien des précautions pour le cacher. On a changé le titre de l'original qui est aussi Anglois. On a supprimé des citations; enfin en mêlant quelques pensées postiches, on a gâté un excellent morceau de Monsieur Addison sur les Géorgiques. Pour afficher l'érudition, on a substitué au titre modeste d'*essai*, le titre imposant de *dissertation*. Quoique les Journalistes de Trévoux l'aient insérée, cette dissertation, dans le second Tome de Décembre 1747; je suis bien éloigné de penser que l'on doive les regarder comme des complices. Il y auroit de l'injustice à les rendre garants des ouvrages qu'on leur envoie.

Jamais Plagiat ne fût mieux constaté; & je ne voudrois pas que l'on eût

à me reprocher d'avoir hazardé cette accusation qui est la plus grave que l'on puisse faire dans la République des Lettres. J'ai actuellement sous les yeux les œuvres de Monsieur Addison *in-8°*. 1722, & le journal dont je viens de parler. Pour vous convaincre que la dissertation françoise sur les Géorgiques, n'est que l'essai Anglois déguisé; il suffira de vous citer le commencement & la fin de ces deux productions, où plutôt de la production Angloise, & de la traduction Françoise. Cela me donnera lieu de vous rapporter le parallèle de l'Ænéide & des Géorgiques. Vous verrez ce que Monsieur Addison pensoit de ces deux chef-d'œuvres. A la manière dont il sçait les apprécier, & les caractériser, vous reconnoîtrez un Ecrivain profond & judicieux, dont tous les ouvrages sont marqués au bon coin.

Virgil may be reckoned the first who introduced three new Kinds of poetry among the Romans, which he copied after three the greatest masters of greece, &c.

» Virgile introduisit chez les Romains trois nouveaux genres de Poë-

» ste, qu'il copia d'après les plus grands
 » Maîtres de la Grece, &c ».

But i shall conclude this poem (the Georgic) to be the more complete, elaborate, and finisht piece of all antiquity. The Æneis indeed is of a nobler Kind, but the Georgic is more perfect in its Kind. The Æneis has a greater variety of beauties in it ; but those of the Georgic are more exquisite. In short the Georgic has all the perfection that can be expected in a poem vwritten by the greatest Poet in the Flourer of his age vwhen his invention vvas ready, his imagination vvarm, his judgement settled, and all his faculties in their full vigour and maturity. .

» Je dirai même en finissant cet es-
 » sai [*] que les Géorgiques sont le
 » morceau le mieux travaillé, & le
 » plus achevé que nous ayons de l'an-
 » tiquité. L'Ænéide est dans un genre
 » plus noble & plus frappant. Les Géor-
 » giques sont plus parfaites dans le
 » leur. Les beautés de l'Ænéide sont
 » plus majestueuses & plus variées ;

(*) Remarquez, je vous prie, Monsieur, que l'on a ici conservé le titre de l'original.

• celles des Géorgiques sont plus vi-
 » ves , plus délicates & plus fines. El-
 » les ont toute la perfection qu'on doit
 » s'attendre à trouver dans un Poëme
 » composé par le plus grand Poëte qui
 » fut jamais , & cela lorsqu'il étoit à la
 » fleur de son âge , que son imagina-
 » tion étoit dans toute sa force , & dans
 » tout son éclat , que son jugement
 » étoit sûr & exquis , son goût pur &
 » simple , en un mot toutes les facul-
 » tés de son ame étoient dans leur ma-
 » turité. »

Tout cela est traduit mot - à - mot.
 Mais Monsieur Addison renvoie à un
 mélange de Poësies Angloises les Lec-
 teurs qui seroient curieux de voir le
 parallèle du stile des Géorgiques avec
 celui de Lucrece. Le plagiaire n'a eü
 garde de traduire cet endroit qui auroit
 décelé le larcin.

Toutes les fois qu'il a ôsé s'écarter
 de l'original , & qu'il a voulu nous don-
 ner ses propres idées , il est tombé dans
 des méprises grossieres qui défigurent
 cette dissertation. Monsieur Addison ,
 par exemple , en comparant les Poëtes
 Grecs avec le Poëte Latin , observe
 très-bien que dans le genre épique &

dans le genre pastoral il est encore indécis qui l'emporte de Virgile ou d'Homere, de Théocrite ou de Virgile ; mais qu'à l'égard des Géorgiques tout le monde s'accorde à donner la préférence à Virgile sur Hésiode. Voilà tout ce que dit à ce sujet Monsieur Addison.

Le Plagiaire a crû pouvoir enchérir. Il s'est arrogé le droit de décider entre les grands Maîtres de l'Eglogue & de l'Épopée ; il donne la supériorité au Poète Latin, peut-être parce que c'est celui qu'il a le mieux connu. Mais ce n'est pas là la raison qu'il en donne.

» Le bon goût, dit-il, qui n'est que
 » le bon sens épuré ne permet pas de
 » prononcer contre Virgile. Le res-
 » pect que l'on a pour les mœurs & les
 » productions du premier âge, empê-
 » chent de mettre Homere & Théocri-
 » te au second rang.»

Mais Hésiode est aussi ancien qu'Homere, & même plus ancien selon la plûpart des Sçavans. Cependant on s'accorde universellement à lui préférer Virgile. Le respect que l'on a pour l'antiquité n'empêche point de prononcer contre Hésiode. Pourquoi feroit-il plus

plus en faveur d'Homere & de Théocrite ? D'ailleurs Virgile n'est-il pas aussi un ancien par rapport à nous, & ne respectons nous pas autant les Latins que les Grecs ?

Outre ces additions que l'on a faites à l'ouvrage de Monsieur Addison pour masquer le larcin, & qui sont assurément très-capables de faire méconnoître cet illustre Auteur on a joint encore la forme d'une dissertation pédantesque ; & l'on a divisé en paragraphes cet essai sur les Géorgiques.

On ne s'est pas seulement permis d'ajouter. On a fait aussi plusieurs retranchemens, un entre autres que je me crois obligé de remarquer. Il pourra vous faire naître quelques réflexions auxquelles je veux bien ne point m'arrêter. On a omis l'endroit où Monsieur Addison ne parle pas trop favorablement des jardins du P. Rapin, quoique l'on ait traduit ce qui précède & ce qui suit immédiatement. Je vais restituer le passage entier tel qu'il est dans l'original anglois, & suppléer la traduction de ce qui ne se trouve point dans les mémoires de Trévoux. Pour la distinguer du reste, ayez soin qu'on la

mette en lettres Italiques. Commençons par les termes de Monsieur Addison.

In Short, the last Georgic was a good prelude to the æneis, and very well Shewed what the poet could do in the description of what was really great, by his describing the mock-grandeur of an insect, with so good grace. « There is more pleasaness in « the little platform of a garden which « he gives us about the middle of this « book, than in all the spacious walks « and water-works of RAPIN. » The speech of Proteus at the end can never be enough admired and was indeed very fit to conclude so divine a work.

* » Enfin le quatrième livre des Géorgiques étoit un beau prélude & d'un pré sage heureux pour le succès de » l'Ænéide. L'Héroïsme burlesque & » comique qu'il donnoit à ces petits » animaux monroit ce que pourroit » l'Auteur quand il traiteroit un sujet » véritablement grand. » Dans le Jardin dont il nous donne une description très-courte vers le milieu de ce livre, on

° Trévoux Décembre 1747. Tome 2. Page 2613:

trouve plus d'agrément que dans toutes les allées & les cascades du P. Rapin.

» On ne peut trop admirer l'Épîsode
 » d'Aristée (il y a dans l'Anglois le
discours de Protée) « c'est par-là que
 » devoit finir l'ouvrage le plus parfait
 » que nous ayons de l'antiquité. »

Au reste Monsieur Addison n'ôte rien au mérite très-réel du P. Rapin, en le mettant infiniment au-dessous de Virgile. Il faut convenir que les Jésuites se sont le plus distingués parmi les modernes qui ont essayé des Poèmes Latins, & qu'après avoir examiné sans prévention tous les Géorgiques que nous avons en Latin, on donne le second rang, sinon au P. Rapin, du moins au P. Vaniere qui ne laisse pas d'être aussi très-inférieur à Virgile.

* *Proximus huic, longo sed proximus intervallo.*

Je me suis étendu sur le larcin fait à Monsieur Addison. Mais il étoit d'autant plus nécessaire de le bien prouver qu'on ne l'a point encore apperçu, &

• *Æneid. lib. 5.*

Dij

que l'on cite dans plusieurs ouvrages la dissertation furtive comme un original. Vous êtes si près de Léipsic que vous aurez vû sans doute des premiers le Catalogue * de l'immense Bibliothèque du Comte de Bunaw. Un de nos journaux loue Monsieur Franckius , Auteur ou éditeur de ce Catalogue, d'avoir porté l'exactitude jusqu'à renvoyer aux dissertations historiques & critiques qui sont éparfées dans différens ouvrages périodiques. S'il a indiqué à l'article de Virgile, celle dont nous venons de parler, & qui a pour objet les Géorgiques , il n'aura point relevé le plagiat. Vous me direz que bien des gens ne lui auront pas fçu mauvais gré. Mais dans la République des Lettres comme dans tous les autres Etats , ne doit-on pas toujours préférer l'intérêt général à celui de quelques particuliers ?

Ajoutons cependant que si l'on n'avoit point entrepris de s'approprier cet ouvrage de Monsieur Addison, & qu'au-

(*) *Catalogus Bibliotheca Bunaviana Tom. I. Auctores antiquos, sacros & profanos, opera varia, scriptores historiae litterariae, &c. exhibens, in partes très totidemque volumina distributus. Lipsiae 1750. Voyez les mémoires de Trévoux, Septembre 1750.*

contraire l'on se fût fait honneur de le traduire scrupuleusement, on auroit mérité de grands éloges ; car la diction Françoisé de la dissertation est presque toujours très-pure. Ce n'est pas, comme plusieurs se l'imaginent, un petit mérite de bien traduire. Rien n'est aujourd'hui plus commun que des traductions, sur-tout de livres Anglois. Mais il est très-rare d'en voir de bonnes. Il ne suffit pas de bien sçavoir sa langue, ce qui est déjà beaucoup ; il faut encore posséder une langue étrangere, en connoître toute la force, toutes les beautés : & la plûpart de nos traducteurs sont des jeunes gens à peine sortis des classes. Ils ne sçavent qu'un François de Collège qui se sent toujours du Latin & du Grec. Ils y mêlent une teinture lé ère d'Anglois. Souvent même ils ne la prennent qu'en traduisant & en faisant imprimer leurs brouillons. De ce mélange naît un stî'e barbare qui tient de toutes ces langues, & qui n'a le naturel d'aucune. Ces Messieurs qui semblent avoir épuisé l'Anglois vont, dit-on, traduire des productions Allemandes. Je ne doute pas que leur François - Allemand ne

Soit quelque chose de fort agréable.

La littérature *Germanique* va devenir à son tour à la mode, & ne peut manquer d'être fort goûtée. Elle est curieuse & profonde. On a commencé par le *Dictionnaire des Monogrammes, Chiffres, Lettres initiales, Logogrifes, Rébus*, &c. Admirez l'art du traducteur qui d'un petit *in-12* Allemand a trouvé le moyen de faire un gros *in-8* François. Que ne doit-on pas attendre de sa fécondité si jamais il entreprend la traduction de quelque *in-folio*?

Nouvelles
observations Microscopiques.

Je me hâte de vous entretenir des *nouvelles observations Microscopiques avec des découvertes intéressantes sur la composition & la décomposition des corps organisés par M. Needham de la Société Royale de Londres*. Cet ouvrage est traduit de l'Anglois. Ce que l'on auroit dû annoncer sur le titre pour la justification de Monsieur Needham.

Il est vrai que l'on en convient dans la Préface. Elle est ordinairement destinée aux éloges que le traducteur prodigue à son Auteur. Mais M.L. qui paroît fait pour le neuf a inventé la manière de se célébrer soi-même sans blesser la modestie. Il donne cete Préface au

nom de Monsieur Needham , & il lui
 fait dire , « un jeune Medecin de Pa-
 » ris. » On a mis là une étoile , & au
 bas de la Page en note *M. Lavirotte.*
 » Un jeune Medecin de Paris (c'est-à-
 » dire , Bachelier en Medécine) « qui
 » est mon intime ami , & auquel on a
 » l'obligation d'avoir fait connoître en
 » France les ouvrages de quelques-uns
 » de nos Philosophes , a bien voulu se
 » charger à ma sollicitation de tradui-
 » re cette premiere édition de ma let-
 » tre. »

Pourquoi leurrer ainsi le Public ?
 Remettons les choses dans l'ordre &
 dans le vrai. Si nous avons cette tra-
 duction , c'est que Louis-Etienne Ga-
 neau , Libraire *a bien voulu s'en char-*
ger à la sollicitation du T.

Mais pourquoi emprunter le nom
 de M. Needham ? Etoit-il besoin d'un
 pareil détour ? M. L. pouvoit s'expli-
 quer avec confiance sur ce qu'il pense
 de lui-même. Cela n'auroit révolté
 personne , & il y a toute apparence
 que ceux qui auront le courage de lire
 la traduction seront de très-bonnes
 gens.

J'aime à entendre parler ce Traduc-

teur des obligations que lui ont l'Angleterre & la France. Il nous a, dit-il, fait connoître les ouvrages des Philosophes Anglois. Ayons quelque part à la gloire de Monsieur Lavirotte, & détaillons ces services si importants, ces traductions Philosophiques dont on lui est rédevable. Il a débuté par celle d'une *dissertation sur le moyen de prédire les crises par le battement du poulx*. Il a traduit encore des *expériences sur des animaux*, & une *dissertation sur la transpiration, & les autres extrétions du corps humain*. La plume de M. L. étoit bien digne du sujet. Vous voyez, Monsieur, combien il a enrichi notre littérature, & notre Philosophie.

Je sçais qu'il a aussi publié la traduction des *découvertes de Newton* par *Maclaurin*. Mais je ne crois pas que M. L. se flatte de nous avoir fait connoître les découvertes de Newton.

Pour vous faire sentir tout le prix des ouvrages de M. L. & par conséquent des services qu'il nous a rendus, il eût à propos que je vous fasse connoître son stile. Je m'en tiens aux nouvelles observations *Microscopiques*, ex-
pression

pression neuve pour dire , faites avec un Microscope.

Il semble que les termes les plus vagues & les plus fastidieux de l'ancienne Philosophie , qui sont aujourd'hui bannis même des écoles , se soient réfugiés dans cet ouvrage. On y retrouve à chaque instant ceux de *vitalité* , *causalité* , *spontanéité*. Pour moi , je les passerois volontiers , si l'on y avoit attaché quelque idée claire.

Que direz - vous de ce lambeau ?
 » Voilà l'Histoire *en abrégé* d'une partie de l'échelle des êtres , qui jusqu'ici avoit presque échappé à l'observation , & quelque *imcomplete* qu'elle puisse paroître , je ne l'ai pas faite d'après une ou deux substances , &c.»

Que de fautes dans la moitié d'une phrase ! 1°. Qu'aurions nous pensé de ceux qui nous ont donné des abrégés de l'histoire de France , s'ils eussent intitulé leurs ouvrages , *Histoire en abrégé de la France*.

2°. Ces deux mots *Histoire & échelle* ne vont-ils pas bien ensemble. M. L. d'après ses expressions est l'Historien d'une partie de l'échelle , &c. Il nous dit ailleurs dans le même livre que le

système de nos connoissances ne consiste qu'à construire des échelles. Tout cela peut-être dans l'Anglois ; mais il falloit le rendre d'une manière Française.

3^o. Dans le peu que je viens de citer, je remarque encore *quelque incomplette qu'elle puisse paroître* : cela se rapporte-t-il à *observation*, à *partie*, à *échelle*, ou à *Histoire* qui est le mot le plus éloigné. Grammaticalement ce seroit au premier. Un génie, non-Créateur, mais un génie-Traducteur, tel que M. Lavirotte, rougiroit de s'affervir à des règles de Grammaire.

C'est par une suite de cette indépendance héroïque qu'il a mis p. 312. *les écoulemens de toutes sortes*, pour dire, toutes sortes d'écoulemens, & p. 201. *quelqu'autres entièrement nouvelles*, au lieu de quelques autres. Il y a des cas où *quelque* est indéclinable, mais alors il est suivi d'un *que*. Par exemple, *quelqu'utiles que les traductions de M. L. lui ayent été*, &c.

Page 503. « La scène infinie, illuminée de connoissance réelle intuitive vient alors à s'ouvrir ». Qui a

jamais dit, *une scène de connoissance ?*
 Quelle idée cela présente-t-il à l'esprit ?

Page 192, « Ce fut alors qu'il fit
 » faire quinze infusions de semence
 » que nous continuâmes d'examiner
 » régulièrement jusqu'à ce que *je lui*
 » *eus* proposé de les prendre chez moi.

Page 198. « J'étois déterminé à ne
 » pas ouvrir la phiole *que je ne pus* rai-
 » sonnablement conclure

Il faut *que je lui eusse, que je ne*
passe. C'est un barbarisme des plus
 grossiers qui est répété, que l'on ne
 sauroit attribuer à l'impression, &
 qui se trouve dans toutes les autres
 traductions de M. L. Sans doute, qu'il
 l'évitera dans la suite, & qu'il profi-
 tera de notre remarque. C'est une obli-
 gation qu'il nous aura, & qui pourra
 compenser celle qu'il prétend que nous
 lui avons.

Prouvons lui de plus en plus notre
 reconnoissance. On lit p. 506. » La
 » vraie Philosophie ne se termine que
 » *là où* la Religion Chrétienne com-
 » mence. » *La où*, quel François ?
 Pourquoi ne pas dire simplement *où*.

Page 285. En parlant de la force

éxpansive, beaucoup moins, dit-il, *serait-elle interrompue dans sa course.* Ce tour est forcé & défectueux; c'est un Anglicisme. En voici encore un dans cette préface où le Traducteur a crû devoir placer son panégyrique fait par lui-même.

» Cet essai ne doit être considéré
 » que comme une legere esquisse d'un
 » ouvrage *futur* qui ne demanderoit
 » pas peu d'application pour être com-
 » plet. Tout ce que Platon, Cudworth,
 » Grew, Mallebranche, & Berkeley
 » nous ont donné de sublime *tombera*
 » naturellement dans la partie méta-
 » phisique». Quelle chute pour ces
 grands hommes?

Il ne paroît pas que M. L. ait les plus foibles notions de Géométrie. Il en ignore les termes propres. p. 472.
 » Lorsque vous voyez dans le Micro-
 » scope un corps qui à l'œil nud pa-
 » roissoit rond, prendre une figure
 » quarrée, vous dites, la vraie figure
 » de ce corps est un quarré, non pas
 » * *un rond*. Vous aurez peine à con-
 cevoir qu'un homme qui a traduit les
découvertes de Newton fasse de pareil-

* Il falloit dire, un Cercle.

les fautes. Mais les caractères Algébriques sont les mêmes dans toutes les langues ; & le Traducteur d'un livre plein de calcul n'est souvent qu'un copiste servile. Vous retrouvez dans la traduction les expressions fautives qui se sont glissées dans l'original, & qui n'ont point été relevées dans l'errata.

Mais il ne s'agit pas ici d'examiner si M. L. a entendu M. Maclaurin. Nous parlons des nouvelles observations *Microscopiques*. Contentons-nous de remarquer qu'il n'a pas compris M. Needham, puisqu'il ne la pas rendu d'une manière intelligible. Souffrez que je vous cite encore le résultat de cet ouvrage, « d'où il suit *que* les actions » extérieures engendrent nécessairement des impressions intérieures *qui* » sont entre elles comme ces mêmes » actions extérieures, *qui* produisent » par conséquent des différences idéales entre objet & objet, des propriétés relatives, par lesquelles nous les » distinguons certainement permanentes, parce *que* les causes sont permanentes ; différences en un mot » *qui* comme effets & comme rapports » affectent l'ame elle-même, *qui* dans

» son *sensorium* voit comme dans un
 » miroir ce qui se passe hors d'elle , &
 » qui étant une image , quoique foi-
 » ble de son créateur , connoît ce qu'
 » elle connoît » Je me lasse de
 transcrire ce jargon barbare & goti-
 que. N'essayez pas d'en faire la con-
 struction , vous n'y parviendriez ja-
 mais.

A travers tout le galimatias du Tra-
 ducteur , on entrevoit des experien-
 ces ingénieuses , des vuës Philosophi-
 ques , des idées hardies qui font hon-
 neur à l'Auteur. Il y a quelques en-
 droits où l'on pourroit peut-être re-
 procher à M. Needham de s'être trop
 livré au goût de la nouveauté & des
 systêmes. Comment peut-il avancer
 que l'on passe du Physique au Méta-
 physique par des nuances impercepti-
 bles. Que les principes de l'un & de
 l'autre sont les mêmes. On doit pré-
 sumer qu'il donnera là - dessus dans
 l'ouvrage qu'il annonce tous les éclair-
 cissemens que l'on peut attendre d'un
 vrai Philosophe. M. Needham est très-
 digne de la savante Société dont il
 est membre , & de l'amitié de Mon-
 sieur de Buffon. Mais dirai - je que

le Traducteur Monsieur Lavirotte soutient la réputation des Académies de Dijon & de Troye, dont il est, dit-on associé. Ces établissemens scientifiques & subalternes se multiplient tous les jours dans nos Provinces. Et si cela continue, je ne désespere pas que bien-tôt chaque Bourgade, chaque Village n'ait son Académie. On dira, *l'Académie de Chaillot, la Société littéraire de Vaugirard.*

La France devient toute-Académicienne. Mais croyez-vous que cette foule énorme de beaux-esprits Provinciaux soit un avantage réel pour le Public? Croyez-vous que cela facilite ou empêche le progrès des sciences & des lettres. C'est ce que l'on a osé mettre en question ces jours-ci dans une assemblée fort nombreuse. On a discuté long-tems le pour & le contre. Avant de prendre parti, je serois charmé de sçavoir votre sentiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

à Paris ce 15 Septembre 1750.

 LETTRE QUATRIÈME.

Remerciement
sincere.

Puisque je vous ai promis, Monsieur, de vous parler des petites brochures qui ont le plus de cours dans le monde, il est juste que je n'omette point le *Remerciement sincere à un homme charitable*. C'est une lettre adressée au Nouv. Ecclés. dans laquelle on employe l'ironie avec autant d'adresse que de force. On tourne en ridicule cet Écrivain polémique qui s'est déchaîné contre M. de Montesquieu, & qui lui a imputé précisément tout ce que l'on a reproché autrefois à René Descartes, dont la Philosophie est devenue celle de nos Théologiens. L'Auteur du Remerciement fait voir combien cette maniere de critiquer les grands hommes est odieuse. Mais il n'en reprend pas de justifier entièrement l'*Esprit des loix*. Ce livre a de très-grandes beautés, & de grands défauts. Il est marqué au coin du génie, mais d'un génie plus capable de créer que d'arranger; d'orner, que d'appro-

Esprit de
Loix.

fondir ; trop fécond pour être exact ;
& trop brillant pour être toujours fo-
lide.

Il semble que dans le Remercement sincere, on a eü en vue d'opposer aux Nouv. Eccles. M. l'Abbé de la P. Auteur des *observations* sur la litterature moderne. Tous deux ont rendu compte de l'esprit des loix. Vous ne vous amusez pas, dit-on, à l'*homme charitable* sur le ton ironique qui est dans le titre même. « Vous ne vous amu-
» sez pas, Monsieur, à examiner le
» fonds de l'ouvrage sur les loix, à
» vérifier les citations, à discuter s'il y
» a de la justesse, de la profondeur,
» de la clarté, de la sagesse ; si les cha-
» pitres naissent les uns des autres ; s'ils
» forment un tout ensemble ; si enfin
» ce livre qui devoit être utile ne se-
» roit pas par malheur un livre agréa-
» ble. »

Voilà tout ce qu'a fait avec succès M. l'Abbé de la P. Après avoir examiné l'ordre & le plan de l'esprit des loix, il est entré dans le détail. Quelques propositions étoient si heureusement exprimées, & présentées sous un tour si favorable qu'on les prenoit

à la première vue pour des vérités. Le digne Critique de M. de M. a démasqué ces ingénieux sophismes.

Cela n'empêche pas que l'Auteur de l'esprit des loix ne soit en général très-judicieux. Cet ouvrage a quelques endroits foibles que l'on apercevrait moins, mais qui ne laisseroient pas d'y être, quand M. de la P. ne les auroit point observés. Il n'a fait aucun tort à la gloire de M. de M. & il y a long-tems que l'on a dit, les meilleures critiques sont celles des meilleurs ouvrages.

Cette vérité souffre néanmoins bien des exceptions. Les louanges que nous venons de donner au Remerciment fincere ne rejaillissent point sur l'homme charitable que l'on a critiqué vivement & à juste titre. Mais il n'en est pas de même de M. Pluche que l'on a mal-à-propos confondu avec le Nouv. Eccl. & que l'on a attaqué d'une manière indigne dans le P. S. du Remerciment. C'étoit bien la peine de faire un P. S. pour se répandre en invectives contre cet Auteur connu par plusieurs ouvrages utiles, & sur-tout par les deux premiers tomes du Spectacle de la Nature.

Si la suite de cet ouvrage immense est foible & surchargée de digressions pieuses ; est-on en droit pour cela, d'insulter grossièrement un honnête-homme qui parle toujours d'après son cœur, & qui n'a en vûe que le bien public ? Vous ne sçauriez sans indignation lire ces termes méprisans, *Ce Pluche n'a jamais vû*, &c. *Je ne doute pas que Pluche*, &c.. *J'ai lû dans le huitième tome de ce Pluche*, &c. *Si jamais Pluche va à Constantinople*, &c.

» Je me suis toujours révolté, a dit il y a quelque tems, le fameux Monsieur de Voltaire, & son suffrage est ici d'un grand poids. « Je me suis toujours » révolté contre cette coùtume impo- » lie qu'ont prise plusieurs jeunes gens » d'appeller par leur simple nom des » Auteurs illustres qui méritent des » égards. Je trouve toujours indigne » de la politesse Françoisse, & du respect que les hommes se doivent les » uns aux autres de dire, Fontenelle, » Chaulieu, Crébillon, Lamotte, &c. » J'ose dire que j'ai corrigé quelques » personnes de ces manières indécentes de parler qui sont toujours insult-

» tantes pour les vivans, & dont on
 » ne doit se servir envers les morts
 » que quand ils commencent à devenir
 » anciens pour nous. »

Le Remercement sincere n'est pas ,
 comme vous voyez , l'ouvrage de ces
personnes corrigées par M. de Voltaire.
 A propos de M. de V. vous n'ignorez pas qu'il est actuellement en Prusse. Avez-vous vû l'illustre Auteur de la Henriade, & de Zaire? Il a ici bien des Censeurs outrés. Mais on en voit aussi de judicieux, qui en relevant les fautes de ce grand-homme ne laissent pas d'être ses admirateurs. On m'a dit qu'un de ces généreux Athletes venoit de lui adresser une lettre où étoient ces vers parodiés d'Horace.

*O sapè mecum tempus in ultimum
 Deducte ΠΗΛΩ militia duce ,
 Quis te redonabis ΠΟΕΤΑΜ
 Diis partit.*

Madrigal. Voici un Madrigal qui vient d'éclorre, & qui est trop court pour que vous ne le lisiez point avec plaisir. Quand M. de Voltaire publia les élémens de

la Philosophie de Newton , on recon-
nût aussi tôt que c'étoit l'ouvrage d'un
Poëte ; mais devineriez-vous que ces
vers sont d'un Philosophe.

Je m'écriois en vous voïant , Thémire ,
Seroit-ce Amour ? C'est lui, c'est mon Vain-
queur.

Voilà sa bouche , aussi son doux sourire.
Ses feux , ses traits , je les sens dans mon
cœur.

Vous m'avez souvent parlé avec élo-
ge des * *Lettres curieuses & édifiantes*. Vous approuviez fort le plan de cet ouvrage utile à la Littérature , aux beaux Arts , à l'Histoire naturelle & au Commerce. Avant que les missions des Jésuites se fussent étendues jus-
qu'à la Chine ; à peine connoissions-
nous cet Empire le plus vaste de l'U-
nivers. Le P. Duhalde en 1735 en a
donné une description générale en 4
volumes *in-4.* faite d'après les mé-
moires des P. P. Missionnaires. Mais
quelque complete qu'elle soit, on sent
que de pareils sujets sont inépuisables.

*Lettres cu-
rieuses, &c.*

(*) Chez les freres Guerin , rue Saint Jac-
ques.

Aussi trouve-t-on bien des particularités Chinoises dans les lettres curieuses, autre ouvrage du P. Duhalde, ou du moins auquel il a eu une très-grande part. Elles ont été interrompues par la mort de ce savant Jésuite & par les Armateurs Anglois qui souvent les interceptoient. La paix a mis le P. Patouillet digne successeur du P. Duhalde, en état de publier l'année dernière le vingt-septième recueil qui étoit désiré depuis long-tems, & qui m'a paru encore plus intéressant que les autres. Ainsi le Public est dédommagé du retardement. On accordeoit au P. Duhalde la simplicité & la pureté du stile; qualités qui peuvent seules assurer la durée des ouvrages d'esprit, & que l'on trouve si rarement dans les ouvrages nouveaux. Mais on lui reprochoit de la secheresse, & une exactitude trop scrupuleuse qui s'appesantit quelquefois sur les détails. Le P. Patouillet a plus de précision & plus d'élégance. Il a le grand art de dire tout, & de ne rien dire de trop. Comme ces Lettres sont autant de morceaux détachés, & roulent sur des sujets absolument différens; vous me

permettez de ne vous entretenir aujourd'hui que de la première, qui a pour objet la maison de plaisance de l'Empereur de la Chine. Cette maison nous rend vrai-semblable le Pays des Fées, & l'emporte même par le merveilleux sur tous les Châteaux *enchantés* de nos Romans. Elle est, elle seule une multitude de Palais dispersés dans des vallons & entourés de Montagnes, & de colines factices couvertes en tout temps d'arbres à fleurs. Chaque vallon a son Palais. Toute la façade est en colonnes & en fenêtres; la charpente de bois de Cèdre, dorée, peinte, vernissée: les tuiles sont vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes & violettes, & par leur mélange forment une agréable variété de compartimens & de dessins. Les Bâtimens n'ont presque tous qu'un Retz-de-chaussée. Vous jugez bien qu'accoutumés à cette Architecture fiante, les Chinois méprisent la nôtre.

» Voulez-vous sçavoir ce qu'ils disent lorsqu'on leur en parle, ou qu'ils voyent des Estampes qui représentent nos Bâtimens? Ces grands corps de logis, ces hauts pavillons,

» les épouvantent. Ils regardent nos
 » rues comme des chemins creusés
 » dans d'affreuses Montagnes, & nos
 » maisons comme des Rochers à per-
 » te de vûe percés de trous, ainsi que
 » des habitations d'Ours & d'autres
 » Bêtes féroces. Nos étages sur-tout
 » accumulés les uns sur les autres
 » leur paroissent insupportables. Ils ne
 » comprennent pas comment on peut
 » risquer de se casser le cou cent fois
 » le jour, en montant nos degrés pour
 » se rendre à un quatrième ou cin-
 » quième étage. *Il faut*, disoit l'Ent-
 » pereur Canghy en voyant les plans
 » de nos maisons Européanes, *il faut*
 » *que l'Europe soit un pays bien petit*
 » *& bien misérable, puisqu'il n'y a pas*
 » *assez de terrein pour étendre les Vil-*
 » *les, & qu'on est obligé d'y habiter*
 » *en l'air.* »

Mais laissons-là notre architecture ;
 & revenons au goût Chinois, auquel
 nous nous accommoderions, ce me
 semble, volontiers. Les Vallons sont
 arrosés par des canaux, qui après mil-
 le détours se rendent dans de grands
 bassins dont l'un a une demie-lieue
 de diamètre en tout sens. Les bords
 sont

font toujours semés de fleurs qui sortent des Rocailles. Au milieu du plus grand bassin s'éleve une Isle en forme de rocher. Elle offre à la vue un Palais charmant qui a quatre faces. De-là on voit tous les Palais qui par intervalle sont sur les bords de ce bassin, toutes les montaignes qui s'y terminent; tous les canaux qui y aboutissent; tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure de ces canaux, & dont les balustrades sont de marbre blanc, sculptées en bas relief; tous les arcs de triomphe qui ornent ces ponts & qui sont aussi de marbres blanc; tous les bosquets d'arbres de toute espèce, à fleurs & à fruits. Mais quel magnifique spectacle lorsque ce bassin est couvert de barques dorées & vernies. « Sur-
 » tout une belle nuit, lorsqu'on y ti-
 » re des feux d'artifice, & qu'on illu-
 » mine tous les Palais, toutes les bar-
 » ques, & presque tous les arbres. »
 C'est à la Chine que l'on possède l'art des illuminations & des feux d'artifice. Nous ne voyons rien en Europe qui puisse nous donner une idée de sa perfection où les Chinois ont porté

cet art. Si nous pouvons nous flatter d'y atteindre un jour ; c'est par le moyen des Lettres curieuses qui nous dévoileront dans la suite ces secrets, quand elles auront achevé de nous apprendre l'art plus important des teintures Indiennes. Je vous en parlerai une autrefois.

Le Magnifique.

J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. Vous étiez surpris que *le Magnifique*, cette excellente Comédie de M. Houdart de la Motte n'eût pas encore été imprimée. La première édition paroît enfin en Hollande. On a mis sur le frontispice à *Paris*, comme nous mettons ici à *Amsterdam*. Je ne doute pas que l'on n'en fasse autant à Berlin. Blâmerions-nous les Libraires de profiter de la prévention où l'on est pour tout ce qui vient des pays étrangers. Auroste il me semble que *le Magnifique* étoit au-dessus de ces petits stratagemés. Cette pièce est, comme vous savez, tirée d'un Conte de Boccace, mis en vers par M. de la Fontaine. Mais qu'il a fallu d'art pour en faire une Comédie, pour mettre en action tout ce qui peut caractériser un *Magnifique*. L'aveu même que *Zi-*

ma fait de la passion pour Lucelle , à Horace frere d'Aldobrandin , est un trait de magnificence ? Elle éclate encore au dénouement , & sert à consoler l'avare Aldobrandin qui ne regrettoit que la dot de Lucelle. On a eu soin de prévenir qu'Horace avoit été chargé par les parons de Lucelle de veiller à son bonheur. Sans quoi on eût été révolté de le voir agir contre son frere. Aldobrandin est trompé dans le moment-même, où il éprouve la fidélité de la Gouvernante. Toutes ces situations sont vraiment comiques. Mais que d'éloquence jusque dans la Scene muette de Lucelle. Que de Graces dans le stile ? M. de la Motte en avoit un qui lui étoit propre. On reconnoît les bons Écrivains comme les grands Peintres, au dessein & au coloris. Cette Comédie la seule en deux actes qui soit au Théâtre , se trouve à Amsterdam chez Pierre Morier , à Londres chez Isaac Tonson , & à Paris chez Cailleau rue Saint Jacques.

Elle est suivie d'un de nos meilleurs Vaudevilles.

Beaux yeux, lorsque vous ordonnez,
 Il faut qu'à vos loix tout réponde.
 Les Cœurs sont vos esclaves nés,
 Les Belles sont les Rois du Monde.

Il n'est courage ni fierté
 Qu'un regard charmant ne confonde.
 Her. ul. même en fut dompté,
 Les Belles sont les Rois du Monde.

Le Provincial à Paris. Je vous annonce (*) *le Provincial à Paris ou le triomphe de l'amour & de la raison*, Comédie nouvelle. M. de Moilly qui en est l'Auteur nous apprend qu'elle étoit reçue & prête à être jouée en cinq actes sur le Théâtre François, & qu'il l'a réduite en trois en faveur du Théâtre Italien. Ce qui l'a obligé d'ôter un rôle entier. Il auroit pû supprimer encore celui de Lisimond qui est tout-à-fait hors d'œuvre, & qui ne fait qu'embarasser l'intrigue. C'est un second Provincial. Il est aussi amoureux de Lucile : & s'il la cede à Cléodon, c'est aussi par un effort de raison. Enfin l'on ne fait si le titre de la pié-

(*) Chez Cailleau, Libraire, rue Saint Jacques.

se tombe sur l'oncle ou sur le neveu ; quoiqu'à le bien prendre aucun des deux n'ait véritablement le caractère Provincial. Clédon est un jeune homme susceptible de toutes les impressions, comme on l'est à cet âge ; tour à tour petit-maître & raisonnable. Cela est de tous les Pays ; & M. de Moissy auroit pû en faire un Parisien , & lui faire dire les mêmes choses dans les mêmes termes. Lisimond est un homme censé, tel qu'on en trouve encore à Paris ; & qui n'a aucun des vices préjugés que l'on reproche à la Province. Quelle différence entre ces caractères à peine ébauchés , & celui de Pourceagnac qui sort pour la première fois de Limoges, qui est très-rot, très-indifférent, très-credûle ; en un mot qui a tout ce qui peut rendre un Provincial très-comique ou très-ridicule. Si les Comédiens François n'ont pas joué la pièce de M. de Moissy, c'est sans doute parce qu'ils ont dans le Pourceagnac de Moliere un excellent *Provincial à Paris*, supérieur à tout ce que l'on peut faire dans ce genre.

Vous remarquerez que l'Arlequin

du nouveau Provincial est un valet
 ordinaire qui n'a ni le caractère ha-
 bourd, ni le langage bouffon ; mais
 faites attention que c'est un Froncin
 travesti. Cidalise est une fautive cou-
 quette ; Lucile une fautive prude, à qui
 tout convient, qui aime Cléodon, &
 qui consent à épouser Lismond. O-
 ronte est un imbécille qui applaudit à
 tous les travers de sa nièce, & qui
 par-là les justifie : tantôt on nous don-
 ne cette Cidalise pour une femme
 volage & incapable d'un attachement
 sérieux : tantôt c'est une amante pas-
 sionnée qui consent à se retirer pour
 toujours en Provence avec Cléodon.
 Ce prétendu Provincial, loin de don-
 ner dans un excès de franchise, est
 un fourbe qui cherche par des détours
 à se défaire de Cidalise, & qui ne lui
 a proposé d'abandonner Paris que dans
 l'espérance qu'elle le refuseroit, & se
 délivreroit d'un engagement qui lui est
 à charge. Il est vrai que tout cela pro-
 duit un trait comique. Arlequin va-
 let de Cléodon seconde les projets de
 son Maître, & s'efforce de faire à Ci-
 dalise un tableau horrible de la Pro-
 vence. Ce ne sont, dit-il, que

Des ouragans , des feux ,
 Que l'ardeur du soleil vomit du haut des
 Cieux ,
 Un Tonnerre tout prêt à foudroyer la terre.
 Madame , par hazard craignez - vous le
 Tonnerre.

C I D A L I S E .

Ah Dieux , si je le crains !

A R T E Q U I N .

Eh bien dans ce païs
 On diroit que de Dieu les Habitans mau-
 dits
 Attendent chaque instant la céleste ven-
 geance.
 Un Tonnerre éternel y fait sa résidence.
 Toutes les fois qu'ici vous ne l'entendez
 pas ,
 C'est qu'il est en Provence à faire son fracas

Comme cette plaisanterie est ame-
 née , elle a été fort applaudie. Vous
 ne serez pas si content des vers sui-
 vants.

Quittons les complimens pour du moins
 sérieux.

Ah Ah ! Lissette est donc prise de tes beaux yeux.

Au reste cette pièce , malgré les défauts , est un coup d'essai estimable , & l'on peut dire qu'elle mérite toute l'indulgence qu'a eû le Public.

Pouvoit-elle ne pas réussir ? Elle est suivie d'un divertissement. Le couplet qui célèbre les avantages de l'âge viril a été fort goûté. On est bien corrigé des équivoques , & l'on aime aujourd'hui ce qui est clair & expressif.

L'ÂGE VIRIL.

Temps heureux de la jouissance ;
La raison dans cet âge a fixé ses plaisirs.

La sagesse aux desirs
Joint la force & l'indépendance.

Je vous rendiai compte incessamment des fausses inconstances , autre Comédie de M. de Moilly , de *Mormus le philosophe* , & de la *Double Extravagance* ; de la préface de *Cléopâtre* , & de l'*Impertinent*.

LETTRES

D'UNE SOCIÉTÉ.

LETTRE CINQUIÈME.

Vous me pressez, Monsieur, de vous tenir parole, & de vous faire part de mes Remarques sur la Préface de la nouvelle *Cléopâtre*. Elles m'en ont fait naître quelques unes sur cette Tragédie & sur les moyens de rendre ce genre de Poësie intéressant & moral. Car c'est sur-tout à la morale que s'attache M. Marmon-
tel. Il n'a fait une préface à sa *Cléopâtre*, que pour nous déclarer enfin le but qu'il s'est proposé en entrant dans la carrière épineuse de *Melpomene*. Vous concevez bien que ce n'a pas été pour y cueillir des roses & des lauriers. Moins attentif à sa gloire qu'au véritable intérêt de la Société, il a voulu que notre sagesse & notre bonheur fussent les fruits de ses veilles.

Tome I.

G

les. « Ma principale ambition, dit-il, » est de contribuer autant qu'il est en » moi à rendre mes semblables meilleur & plus heureux. Je désire sincèrement d'être utile à l'humanité. » Voilà de grands motifs ; mais conviennent-ils à un simple particulier ? Ne sont-ils pas réservés à des Ministres qui protègent, qui animent tous les talens, & à des Rois qui sont les délices du peuple, & qui s'arrêtent au milieu de leurs victoires pour rendre la paix à l'univers.

Tout ce que peut faire un favori d'Apollon, c'est de célébrer ces vrais Héros, moins pour rendre leur gloire plus éclatante que pour en intercepter quelque rayon. Mais la Poésie est sujette à l'enthousiasme ; quand on a une fois monté sur Pégase, on se croit toujours dans les nuës ; il en coûte pour se remettre de niveau avec les autres hommes. A force d'avoir fait parler des Héros de Théâtre, qui se consacrent pour la Patrie, qui ont de grandes vuës, qui étaient les plus beaux sentimens ; l'esprit conserve toujours cette tournure sublime. Dans les préfaces-mêmes, ce n'est plus l'Auteur

qui parle; c'est le fils du Roi de Siracuse, ou le Général des Messéniens.

Leur principale ambition est de contribuer autant qu'il est en eux à rendre leurs semblables meilleurs & plus heureux. Ils désirent sincèrement d'être utiles à l'humanité. C'est bien là leur langage. Mais est-ce celui d'un Auteur de Tragédies ? Vous-vous rappelez ce que j'ai eu l'honneur de vous dire à ce sujet dans ma première Lettre. De bonne foi, quel profit le peuple peut-il retirer de cette sorte de spectacles, où l'on ne fait paroître sur la scène que des Princes & des Rois ? Eh quels Princes dont les discours sont aussi boursoufflés que les sentimens ! Quels modèles pour le commun des hommes que ces énormes Géants.

Quand M. Marmontel a publié à la suite d'Aristomene ses *Réflexions sur la Tragédie en général*; bien des gens ont prétendu qu'elles étoient faites en particulier pour les Tragédies. Il Semble nous l'avouer lui-même, en nous faisant remarquer qu'il a placé sous un seul point de vuë les objets

de Denis le Tiran , d'Aristomene & de Cléopatre. Il cite la réflexion que voici : « C'est par la peinture du dan-
 » ger des passions, des horreurs du
 » crime, ou des charmes de la vertu
 » qu'on peut rendre les hommes meil-
 » leurs & plus sages. Tel doit être le
 » but d'un Auteur tragique. Il faut
 » donc que de la peinture des crimes,
 » des vertus, ou des passions, il tire
 » les mouvemens de terreur ou de pi-
 » tié qui constituent l'intérêt théa-
 » tral. »

Denis le Tiran est le tableau des horreurs qui accompagnent le crime. Aristomene pourroit être intitulé le triomphe de la vertu persecutée. Il ne restoit à peindre à M. Marmontel que les dangers d'une violente passion. C'est ce qu'il s'est proposé dans Cléopatre. Pour vous mettre en état de juger s'il a réussi, il est nécessaire que je vous expose la maniere dont il a cru devoir accommoder au Théâtre ce sujet si connu.

Ce furent les amours de *Marc-Antoine* & de Cléopatre Reine d'Égypte qui causerent tous leurs malheurs. Elle étoit à la bataille d'Actium. Elle

avoit trop présumé de son courage. Son amant qui la voit fuir , abandonne pour la suivre la victoire & l'Empire du monde. Ils se retirent dans la capitale d'Egïpte. *Octave* les y assiege ; mais toujours porté à la clémence , il leur envoie *Ventidius* ami d'Antoine , & chargé de l'engager à une entrevue.

Cléopâtre qui craint de perdre son amant fait d'inutiles efforts pour l'empêcher de voir *Octave*. *Ventidius* réussit ; & dans cette circonstance l'amitié l'emporte sur l'amour.

Cléopâtre a recours à l'artifice , & pour conserver Antoine , elle se détermine à feindre d'aimer *Octave*. L'amour d'Antoine commence à s'éteindre. La jalousie est propre à le rallumer. *Octave* est jeune & présomptueux. Il cedera facilement. Pourquoi seroit-il plus difficile que tant de braves gens, que *Cneius-Pompée*, qu'Antoine, que *Cesar* ? Elle avoue qu'elle n'est plus dans la première jeunesse ; mais aussi , dit-elle , elle a tout l'art que peut donner l'expérience.

Cléopâtre emploie , pour subjuguier *Octave*, toutes les fineses de la politi-

que amoureuse. Elle lui fait entre-
 pre très-adroitement qu'à la bataille
 d'Actium elle n'a pris la fuite que pour
 lui livrer l'Empire. Octave est sensible
 à cette déclaration. Et pour achever
 de le gagner, la Reine le quitte en
 soupirant. Mais le Prince ébranlé se
 raffermait avec son confident.

Antoine paroît enfin ; & voici la
 grande Scène. Les deux célèbres ri-
 vaux déploient toute leur éloquence.
 Celle d'Octave est plus insinuante ;
 celle d'Antoine est plus martiale. Ce-
 lui-ci parle en Héros, & l'autre en
 homme de Cour. Antoine propose de
 rendre la liberté aux Romains, & de
 ramener les beaux jours de la Répu-
 blique. Octave prouve très-bien que
 dans l'état où est Rome, il lui faut un
 Empereur. Il offre de la laisser choi-
 sir entre Antoine & lui. Ils se recon-
 cilient ; mais il reste encore des en-
 gagemens à remplir, & le fils de César
 & de Cléopâtre, adopté par Marc-
 Antoine, doit aussi l'être par Octa-
 ve.

Césarion, ou le petit César ne res-
 pire que la guerre ; il est très-mecon-
 tent de la paix qu'on vient de conclu-

re. Cléopatre survient & se jette aux genoux d'Octave. Comme Antoine paroît révolté de ce procédé, elle lui présente qu'elle est son épouse, ou l'Esclave d'Octave. A ces mots tout change de face; les rivaux se séparent plus ennemis que jamais, & Antoine sort pour aller combattre.

Pendant la bataille, Cléopatre se prépare au triomphe ou à la mort. Antoine est vaincu, Césarion est prisonnier. Dans le moment même où il ne paroît rester à ces malheureux d'autre ressource que la mort, Ventidius ami fidele d'Antoine annonce qu'il lui a gagné six légions & dix vaisseaux, qu'il est encore tems de tout réparer; mais qu'il faut abandonner Cléopatre. Il y a entre elle & Antoine, un combat de générosité. Après quoi, elle dit confidemment à Ventidius qu'elle va mettre son zele à l'épreuve. On ne s'attend pas au projet qu'elle médite.

Elle écrit à Octave le billet le plus tendre, & lui donne un rendez-vous. C'est un piège qu'elle lui tend, & Eros est chargé de le frapper. Antoine arrête le bras de son affranchi, & sauve la vie à Octave. Celui-ci touché

d'une action si généreuse, veut par reconnoissance le guérir d'un fol amour & lui montre le billet de Cléopatre. Antoine se plaint de ce service barbare, & ne pouvant plus vivre pour une amante qu'il croit perfide, il se poignarde. Il meurt sur le champ contre la coutume des Héros de Théâtre. Cela rend plus patétiques les regrets de Cléopatre. Elle apperçoit le fatal billet. Elle appelle Antoine que l'amour semble ranimer un instant. Elle s'évanouit. Octave ordonne qu'on lui ôte un poignard dont elle s'étoit armée. Revenuë à elle-même, elle emploie encore l'artifice, & demande qu'il lui soit permis de rendre les derniers devoirs à Antoine. Octave applaudit à ces soins pieux. La confidente de la Reine apporte une corbeille pleine de lauriers. Cléopatre en tire un Aspic, & se fait piquer le sein.

Tel est le plan de cette Tragedie, qui est un tableau des foiblesses de Marc-Antoine, & des intrigues de Cléopatre. Mais le dessein n'est encore qu'ébauché, & le coloris est foible. On apperçoit à la vérité dans cette esquisse quelques traits qui, si c'étoit

un premier ouvrage , sembleroient annoncer un maître ; mais il manque à tout la dernière main. Le quatrième acte est étranger à la pièce , & l'on pourroit le retrancher sans qu'elle y perdît. Le projet de Ventidius pour sauver Marc-Antoine, fait tout le fond de cet Acte. Mais il n'en est pas question dans le cinquième. On ne fait même ce qu'est devenu ce projet. Celui de Cléopâtre qui donne lieu au dénouement , auroit dû être au moins préparé dès le quatrième Acte ; & pour cela il falloit plus d'un vers. L'ensemble auroit été plus juste , & les parties auroient eû quelque liaison. Mais ne doit-on pas des éloges à la persévérance de l'Auteur , & ne peut-on pas dire que ce troisième essai mérite encore de l'indulgence ? Cela n'a pas empêché quelques Critiques , à ce que nous apprend M.M. lui-même dans sa préface , d'être *inexorables sur le choix du sujet*. Ils ont avancé qu'il étoit ingrat , & ne pouvoit jamais intéresser. Car s'il eût été propre à émouvoir ; quel effet n'eût-il pas produit mané par M. Marmon- tel , & soutenu d'une Poésie tou-

jours forte , & quelquefois harmonieuse? On voit que ces Critiques de la Pièce & du Sujet ne sont pas ceux de l'Auteur.

De ce qu'une pièce n'a point réussi , est-on en droit de conclure que c'est la faute du sujet? Quoi, parce que trois Auteurs de même force , Garnier , Jodelle & Boitel ont fait de mauvaises Cléopâtres ; il n'auroit pas été permis à Messieurs de la Chapelle & Marmontel de vanger en quelque sorte les injures faites à cette Héroïne , & de remettre sur la Scène ses passions & ses malheurs. Par la même raison nous n'aurions jamais de Montézume , d'Hercule , de Coriolan.

Mais je soutiens , moi , qu'Antoine & Cléopâtre sont un des plus beaux sujets de Tragédie qu'il y ait dans l'Histoire. Quel spectacle plus capable d'émouvoir , que celui d'un Romain qui après avoir donné des preuves de valeur & de prudence , s'est laissé séduire par les charmes d'une Reine artificieuse ; & cela dans les circonstances les plus intéressantes , lorsque Rome avoit besoin d'un Maî-

tre, & que le mérite étoit un titre pour parvenir à l'Empire.

Si l'on a reproché à l'Auteur le choix du sujet, c'est une grande injustice, & il a raison de se plaindre. Mais pour moi je n'ai entendu personne attaquer cette pièce par cet endroit-là.

Il apprehende, dit-il encore dans cette préface, que quelques Auteurs Latins ne nous aient laissé des *impressions* peu favorables à Cléopâtre. C'est pour les détruire qu'il a publié la vie de cette Egiptienne. Mais cette précaution étoit bien inutile. On se souvient si peu de ce que l'on a expliqué dans les Classes. D'ailleurs les Anglois n'ont-ils pas lu *Horace* avant de lire *Plutarque*. Ils applaudissent pourtant les Cléopatres de Shakespear & de Dryden.

Phedre avoit bien d'autres préjugés contre elle. M. Racine a entrepris de nous intéresser pour une femme parricide & incestueuse. Tout le monde fait de quelle maniere il a réussi. Il n'a point publié de brochure pour prouver l'innocence de son héroïne. C'est sur le Théâtre qu'il a essayé de la justifier; il lui laisse les

foibleſſes qu'on peut pardonner à l'humanité, & il met ſur le compte d'Énone toute la noirceur des crimes.

Je ne ſaurois paſſer à M. M. d'avoir accusé Cornelius-Nepos, & Velleius - Paterculus de *calomnies*, parce que, ſelon lui, ils n'ont pas parlé aſſez reſpectueuſement de Cléopâtre. Quand le reproche ſeroit fondé, on l'auroit dû faire avec plus de ménagement : & M. M. voudra bien me le pardonner, je trouve ces Auteurs plus reſpectables que ſa Cléopâtre.

Après tout qu'ont-ils dit de cette Reine d'Égypte ? Je ne fais même ſi Cornelius-Nepos en a parlé. Velleius-Paterculus en dit très-peu de choſe. Je me garderai bien cependant d'avancer que M. M. ait calomnié ces illuſtres Hiftoriens.

Mais ſi Horace, Cornelius-Nepos, & Velleius-Paterculus nous repréſentent Cléopâtre comme *une femme ſans pudeur & ſans foi*, & ſ'ils ſont en cela oppoſés à Plutarque ; par quelle raiſon M. Marmontel ſe décide-t-il pour ce dernier ? Les Contemporains d'Auguſte le ſont auſſi de Cléopâtre ; & ſ'ils ſont ſuſpects, à

qui faudra-t-il s'en rapporter ? A ceux qui ont vécu dans les siècles suivants ? Un de nos modernes veut nous éclairer sur ce point historique, & détruire une opinion de dix-sept siècles. C'est être vraiment le *Don Quichotte* de Cléopâtre.

Il est facile de faire voir que Plutarque dont M. M. adopte le sentiment, a parlé de l'héroïne dont il s'agit comme tous les autres Historiens. Si on l'en croit, elle a cherché à séduire Antoine dont elle a flétri les lauriers ; elle a éteint toutes les vertus & développé tous les vices de son amant. Elle feignoit de l'aimer ; elle étoit prête nuit & jour à jouer & à boire. De pareils traits ne forment pas une femme parfaite. Tel est pourtant le témoignage de Plutarque ; & c'est à lui que M. M. s'en rapporte. Mais cet Historien enchevêtre encore sur Velleius-Paterculus & sur tous les prétendus calomnieurs de Cléopâtre.

Après que M. M. s'est efforcé de redresser les Torts qu'il s'imagine que l'on a faits à sa *Dulcinée* ; on croiroit qu'il va dans le cours de la pièce

représenter une femme modeste & vertueuse.

Quelle *Virtuose* que cette Cléopâtre ! Elle trahit Antoine par un raffinement d'amour ; & comme elle hait Octave , elle lui fait mille caresses. Si elle lui donne un rendez-vous , c'est pour l'attirer dans le piège & pour le faire assassiner. N'est-ce pas là *une femme sans pudeur & sans foi* ? Jamais les flatteurs d'Auguste n'ont donné à Cléopâtre un caractère si odieux.

Il est vrai que l'on a cherché à justifier ses intrigues avec César & Antoine ; ce sont des mariages clandestins. Mais si ces amours sont légitimes , que devient le but moral de la pièce ? Elle ne peut être utile qu'aux maris qui s'aviseroient d'aimer trop leurs femmes. Belle leçon pour l'humanité.

Marc-Antoine le Héros de la pièce n'a point de caractère : il prend toutes les impressions qu'on lui donne. Il est tour-à-tour le jouët de Ventidius , d'Octave , de Cléopâtre , & même du petit Césarion. Je fais qu'un homme éperdument amoureux peut changer souvent de résolutions ; mais ce doit

être toujours à l'avantage de sa passion. Que Cléopâtre aux genoux d'Octave détermine Antoine à combattre : cette situation est très-belle ; & l'effet en est naturel. Mais je n'aime pas qu'Antoine se laisse aussi aisément persuader par Ventidius & par Octave ; sur-tout lorsqu'il s'agit d'abandonner Cléopâtre. Car alors je pers l'idée que l'on m'avoit donnée de la passion violente de Marc - Antoine. Je ne vois plus en lui un Héros que l'amour entraîne. Je ne vois qu'un homme naturellement foible , qui ne pense , qui n'agit que d'après autrui ; qui n'est ni amant , ni ami , ni Héros , & qui est à peine un homme.

■ Mais si Antoine est entièrement maîtrisé par ses passions ; de quelle utilité peut être son exemple, c'est-à-dire le tableau d'un malheur indépendant de celui qui l'éprouve. M. Marmontel est bien embarrassé & demande dans cette même préface. « Comment la » Tragédie peut-elle en même tems » utile & intéressante . . . faut-il prendre la source des malheurs tragiques » dans les caractères ? Faut-il que ces » malheurs soient étrangers & inévita-

bles ? L'un est plus touchant , l'autre est plus moral. Qu'on décide , dit-il , j'y souscrirai. » Quoique cette difficulté ne me paroisse pas considérable , je suis bien éloigné de prétendre décider. Mais si M. M. s'en rapporte à la décision du Public , elle n'est pas douteuse ; ce n'est pas pour s'instruire que l'on va aux Spectacles , c'est pour s'amuser. Si un Auteur dramatique ne peut à la fois exciter des passions , & perfectionner la raison , il n'y a pas à balancer. Le principal est d'intéresser : c'est le sentiment de nos meilleurs Poètes. « On ne considère en France que ce qui plaît , c'est la grande règle & pour ainsi dire la seule. » Mais ils conviennent aussi que le comble de leur art est de joindre l'utilité à l'agrément.

J'avoue qu'une personne malheureuse sans être coupable est plus propre à nous toucher que celle qui a mérité ses malheurs ; mais cette dernière peut aussi être le sujet d'une bonne Tragédie. L'intérêt fait tout le succès d'Ines de Castro. Et cependant Ines & Dom-Pedre se sont unis sans l'aveu d'Alphonse. Ils sont les *Artisans*

sans de tous les maux qu'ils éprouvent.

Ce n'est pas la source du malheur, ce sont ses effets qui nous attendrissent. Nous sommes tous sujets aux mêmes douleurs. C'est de-là que nous partageons volontiers celles de *nos semblables*. Nous trouvons une sorte de plaisir à nous attrister avec eux. Un homme qui s'est attiré ses malheurs ne les ressent pas moins, & dès lors il a des droits sur nos cœurs. Mais il faut qu'il nous peigne vivement sa situation, que nous la voyions devenir par degrés plus affligeante. Les impressions qu'il fait sur nous augmentent à proportion. Qu'il nous montre enfin toute sa sensibilité; il développe toute la nôtre. Nous avons commencé par être émus, nous finissons par répandre des larmes.

Voici donc un moyen bien simple de concilier l'intérêt & l'utilité. On peut représenter avec succès une personne qui n'est malheureuse que par la faute, & qui apprenne aux humains tous les dangers d'une passion violente. On peut même rendre cette sorte de Tragedie très-intéressante. **El-**

le en sera encore plus instructive. Voulez-vous exciter notre pitié pour des coupables ? Donnez-leur des remords proportionnés à leur crime. Tandis qu'ils servent à le punir, ils le réparent autant qu'il est possible. Ils sont toujours très-touchans ; & ils ont pour nous tous les charmes de la vertu. C'est ce qu'a reconnu le Poëte illustre que M. M. se fait honneur d'appeler son maître. La nouvelle Semiramis a été applaudie malgré l'ombre de Ninus. Cette Reine nous présente à chaque instant ses remords. Ils expient à nos yeux son parricide , & nous voudrions qu'elle fût heureuse. Il faut donc convenir que Melpomene peut intéresser pour des personnes qui ont commis librement les plus grands forfaits , & se sont elles mêmes creusé leur abîme. Ce qui est assurément très-moral. Il y a plus. Quand même elles paroïtroient les victimes d'une passion violente & devenue invincible ; leur exemple pourroit encore être utile.

On est maître de ses passions dans leur naissance ; mais quand une fois elles ont fait des progrès , il est si dif-

facile de leur résister. C'est ce qui se passe dans le cœur de tous les hommes ; & la morale n'y perd rien puisqu'on s'est livré librement au premier penchant. Ainsi M. Racine en nous représentant Phedre amante malgré elle-même , peint un amour qui a fait les plus grands progrès. Celui d'Aricie est plus foible , parce qu'il commence. Voilà les traits d'un grand maître.

M. M. paroît étonné du peu de succès de sa nouvelle Tragédie ; « qui eût pû prévoir, s'écrie-t-il, que la nation de la terre qui sent le mieux l'Empire de la beauté, seroit indignée de voir un Héros sacrifier son ambition à son amour, & préférer son amante à l'Empire du monde. »

Cela étoit d'autant plus difficile à prévoir, que cette même nation voit avec plaisir Dom-Pedre amant d'Inés lui sacrifier tout, & la préférer à la Couronne d'Arragon. Par quelle fatalité, ce qui intéresse dans Inés révolteroit-il dans Cléopâtre ? Voyons pourquoi cette dernière est peu intéressante ?

Exciter des passions, c'est faire passer les siennes dans le cœur des autres. Vous voulez me faire pleurer, nous dit Horace : commencez par être triste.

Si vis me flere, dolendum est.

D'après ce principe comment Antoine & Cléopâtre auroient-ils pu nous émouvoir? Ils se trouvent heureux dans leur malheur. C'est là, je ne crains point de le dire, c'est là le principal défaut de cette Tragédie.

Tel est le langage de Cléopâtre :

*Depuis que sans terreur ;
De mon cercueil ouvert j'envisage l'hor-
reur,
Au dessus des revers foulant aux pieds la
terre,
Ma tranquille fierté dort au bruit des
Tonnerre,
L'Univers écroulé tomberoit en éclats,
Le choc de ses débris ne m'ébranleroit
pas.*

Ces sentimens outrés rendent les spectateurs aussi insensibles qu'elle. On

voit que les deux derniers vers sont une mauvaise traduction de cet endroit d'Horace.

*Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinae.*

Mais ce qui convient dans une Ode est souvent déplacé dans une Tragédie.

Antoine se pique de la même fermeté. Il va plus loin encore, & lorsque tout est désespéré, & qu'il touche au dénouement, il se félicite;

Dieux cruels, sur ma tête épuisez votre
haine;

Son cœur n'est point changé, votre fureur
est vaine :

Couronnez mon rival, rangez tout sous
sa loi,

L'Univers est à lui, Cléopâtre est à
moi;

Des Dieux & des Mortels Cléopâtre me
venge,

Je goûte dans ses bras un bonheur sans
mélange

L'Héroïne conserve jusqu'au dernier
soupir une tranquillité voluptueuse.

*Adieu ! Sur ce Bucher je vais mourir en
Reine ,
Charmion, tous mes sens nagent dans
le repos.*

Allons en expirant embrasser mon Hé-
ros.

Il n'y a rien dans tout cela qui puisse inspirer cette tristesse majestueuse, qui est l'âme de la Tragédie. Et si l'intérêt Théâtral consiste dans les mouvemens de terreur ou de pitié, comme le prétend avec raison M. M. lui-même ; il s'en suit de ses propres principes qu'il n'y a point d'intérêt dans Cléopâtre. Quelle terreur, quelle pitié peut exciter une femme qui meurt dans les délices comme elle a vécu. Voilà le modèle que nous présente un Auteur, qui aspire à être comme Seneque, le precepteur du genre humain.

Si les principaux personnages de cette Tragédie ne sont pas intéressans ; à plus forte raison les épisodiques.

Quel rôle fait Octave ou Auguste. Est-ce là cet Empereur qui a mérité de donner son nom à son siècle ? Qu'il est méprisable dans la Cléopâtre de M. Marmontel ! Qu'il est grand dans le Cinna de Corneille.

Cesarion est un étourdi. Il crie toujours qu'il veut être Empereur sans songer aux moyens de le devenir. On s'apperçoit bien que c'est le bâtard de César.

*Tendre & malheureux fruit d'un Himen
Clandestin.*

Que penseroit-on par exemple , d'un jeune Auteur qui dans le genre dramatique entonneroit la Trompette de l'Épopée ; & au lieu de mettre en action des sentimens héroïques , se contenteroit d'en faire un pompeux étalage. S'il nous disoit , je travaille pour le bien de la Société , j'aspire à rendre les humains plus raisonnables ; ne lui répondrions-nous pas , si vous aviez rempli le but que vous vous proposez , nous l'aurions bien apperçu nous-mêmes , & il étoit inutile de nous en avertir. Vainement nous annonceroit-il qu'il veut marcher sur les traces des Corneilles & des Raci-

nes. On mettroit entre lui & ces grands hommes toute la différence qui est entre Jules-César & le Césarion de M Marmontel.

· Quoique Ventidius & Eros soient connus dans l'Histoire, ils sont si défigurés dans la nouvelle Cléopâtre, qu'on peut les regarder comme deux personnages de pure invention. Ventidius est à la fois l'ami d'Antoine & le courtisan d'Octave. Il combat dans l'armée de ce dernier, & il le trahit. Il fait une recrue pour Antoine. C'est Ventidius que Cléopâtre choisit pour confident de l'assassinat qu'elle médite. On ignore à la vérité s'il est complice.

Quoiqu'il en soit, il faut convenir que c'est le plus beau rôle de cette Tragédie. Ventidius qui n'est pas toujours ressemblant, conserve néanmoins quelques traits de ce Héros si fameux dans l'Histoire, qui après avoir vaincu plusieurs fois les Parthes, a évité les occasions d'augmenter sa réputation pour ne pas donner de jalousie à son ami. Exemple d'amitié bien rare, & ce me semble, le plus digne d'être consacré à la Mémoire.

Mais

Mais qu'Eros est différent de lui-même, de cet illustre affranchi, qui s'immole & donne l'exemple à son Maître. M. M. en a fait un vil assassin d'Octave. Pourquoi changer le dénouement quand il est si beau dans l'Histoire.

La versification de M. M. est sonore & fastueuse. Mais on remarque dans le stile de sa Cléopâtre bien des négligences qu'il auroit dû éviter. Les mêmes hémistiches, les mêmes tours sont répétés plusieurs fois.

Mais si le fort cruel s'obstine à vous abbatre.

Le fort pour m'élever s'obstine à vous abbatre.

Sa grande ame s'élançe à ce nom qui le blesse.

Au bonheur d'être à moi ton ame accoutumée

Va du haut des grandeurs malgré toi s'élançer.

L'ame de M. M. s'élançe vers cér-
Tome I. I

taines expressions qu'il paroît affecter.

S'il se copie quelquefois lui-même, il se rencontre aussi avec d'autres Poëtes. C'est sans doute l'effet du hazard, car je ne sçaurois le soupçonner d'avoir voulu être plagiaire. Comme il s'est proposé M. de V. pour modèle, auroit-il crû ne pouvoir l'imiter plus parfaitement qu'en s'appropriant quelques idées de *Méropé* & de *Semiramis*. Voici les différentes manières dont M. M. & M. de V. les ont rendus. Azéma n'envie point le sort de *Semiramis*.

Le monde est à ses pieds, mais Arface est
aux miens.

Antoine se trouve plus heureux
qu'Octave.

L'Univers est à lui, Cléopâtre est à moi.

Egiste se plaint ainsi dans *Méropé* ;

La Mort, l'ignominie.

Dès ma première Aurore ont assiégré ma
vie.

Et Césarion dans *Cléopâtre* :

L'infortune m'affiége *au sortir* de Penfan-
ce.

Si quelqu'un pouvoit balancer en-
tre ces différentes expressions, je ne
chercherois point à le déterminer. Je
ne pourrois, de me semble, mieux fai-
re que d'avoir recours à ce vers de
la Henriade qui est passé en proverbe.

Je ne décide point entre Geneve & Rome.

On reproche à M. M. de prodiguer les figures & de se servir sou-
vent de tours peu naturels & gigan-
tesques. On cite pour exemple ces
vers du rôle d'Antoine.

Hélas loin d'en rougir, de ma chaîne ido-
lâtre,

J'ai dit aux nations, j'adore Cléopâtre.

On ne fait pas attention que M.
M. s'est conformé en cela à l'His-
toire, & n'y a pas seulement puisé
les actions, le caractère, mais aussi
le langage de son Héros. C'est au
langage, comme le remarque très-
bien Amyot, que se découvre une

grande partie du naturel de celui qui parle.

Les expressions d'Antoine qui sont ampoulées servent à le peindre. C'est le sentiment de Plutarque; je me sers de la traduction d'Amyot qui est la meilleure quoique la plus ancienne.

» Antoine uſoit du ſtile & façon de
 » dire qu'on appelle aſiatique, la-
 » quelle floriſſoit & étoit en grande
 » vogue dans ce tems-là, & ſi avoit
 » grande conformité avec ſes mœurs
 » & ſa manière de vivre qui étoit
 » vanteuſe, pleine de braverie, vaine
 » & d'ambition inégale & ne s'en-
 » tretenoit point. Plutarque juſtifie
 pleinement le ſtile de M. Marmon-
 tel.

Cléopâtre fait un mauvais compli-
 ment à Ventidius.

Je ſçais que de tes mœurs l'inflexible rudes-

ſe

N'a pû dans ton ami ſouffrir une foibleſ-

ſe.

Il eſt étonnant qu'elle traite de foi-
 bleſſe l'amour qu'Antoine a pour el-
 le, & qu'elle parle ſi mal de ſon

amant & d'elle-même. Un peu plus haut dans la même Scène elle dit que le devoir d'Antoine est de l'aimer ;

.... Il m'aime, & ne le doit-il pas ?

Ce n'est donc pas une foiblesse. Comment concilier ces deux idées.

Notre Heroïne est sujette à des contradictions ; elle prédit elle-même à Antoine qu'il ne pourra vivre heureux sans elle. Elle ajoute ensuite qu'il doit l'abandonner pour être heureux.

Pour toi plus de repos si je te suis ravie.

..... Il faut m'abandonner ;

Ne crains point les ennuis qui vont m'environner,

Ton bonheur me suffit, il sera mon ouvrage.

Mais faut-il être si scrupuleux sur les raisonnemens ? L'amour a-t-il besoin de Logique ? N'est-il pas permis aux Poètes de s'en passer ? N'y sont-ils pas suffisamment autorisés par l'usage ? Sans cela comment excuser l'emploi de ce Reprile Automate qui

tient lieu de poignard à Cléopâtre ,
& qui a fait douter Polichinél dans
la Pétarade :

Est-ce un Serpent , est-ce une Anguil-
le ?

C'est un Serpent assurément.

La Reine le prend , à l'instant

Le voilà qui tressille.

De sa main propre , elle s'applique

Cela qui sans doute la pique ,

Sur la poitrine justement.

Ce ne peut pas être une Anguille ,

Ce ne peut être qu'un Serpent.

Elle en mourra tout doucement ,

Quoiqu'elle soit gentille.

Cette maniere de mourir est si sin-
gulière qu'il falloit être Cléopâtre
pour l'avoir choisie , & M. M. pour
l'avoir hazardée sur le Théâtre. Ses
pâtissans assurent que c'est une de ces
hardiesses heureuses , qui caractéri-
sent un grand homme. Jusqu'à pré-
sent la Muse qui a inspiré les meil-
leurs Poètes tragiques n'avoit porté
qu'un poignard , & quelquefois une
coupe empoisonnée. Pour distinguer

la Melpomene de M. M. il suffira de la peindre dans l'attitude de Cléopâtre & un serpent à la main. Mais comme il y a dans cette Tragédie bien des beautés qui *absorbent* une partie des tâches; parmi les attributs de la nouvelle Muse, on mettra aussi la *corbeille de lauriers* qui couvroient l'*aspic*.

Mais dira-t-on, c'est pour se conformer à l'Histoire que M. M. a introduit cet *aspic précieux* sur le Théâtre. Je réponds que rien n'est plus incertain que la manière dont Cléopâtre s'est donné la mort; & crainte que l'on n'accuse de *calomnie* quelques Historiens que je pourrois citer, je reviens toujours à Plutarque. Il ne nous raconte ce genre de mort que comme un bruit populaire, très-équivoque, & auquel il n'ajoute aucune foi. Pour nous prouver combien il est peu vraisemblable que Cléopâtre se soit servi d'*aspic*, il nous fait remarquer qu'elle portoit toujours du poison sur elle dans une espece d'aiguille à cheveux.

Malgré les défauts de la nouvelle Cléopâtre, l'Auteur paroît avoir fait

de grands progrès dans son art ; & ses Reflexions sur la Tragédie n'ont pas été tout-à-fait inutiles. Cléopâtre est conduite plus régulièrement qu'Aristoméné, & que Denis le Tyran. Il n'y a point tant de coups de Théâtre, tant de situations forcées, quoiqu'il y en ait encore trop. Peut-être a-t-elle eû moins de succès par cette raison la-même qui me la fait estimer davantage. Le public veut à présent du merveilleux, il aime à être ébloui. Une lumière pure & durable ne lui fait plus d'impression. Il lui faut des feux-folets & des éciairs.

Les deux premières Pièces de M. M. ont satisfait entièrement le goût du Public. Elles ont eû un succès qui a étonné quelque Sectateurs de Corneille & de Racine. Mais on a rendu justice à Cléopâtre ; on l'a placée dans le rang qui lui appartenoit ; & tout ce que l'on peut dire de cette dernière Tragédie de M. M. c'est qu'elle n'est ni assez mauvaise pour plaire à tous les sots, ni assez bonne pour mériter à tous égards les suffrages des personnes judicieuses : telles que vous, Monsieur. Je suis, &c.

LETTRE SIXIÈME.

JE me suis engagé, Monsieur, à vous rendre compte de *Momus Philosophe*, petite Pièce à Scènes détachées. Je sçai gré à l'Auteur de convenir dans l'Avertissement qu'elle ne mérite point le nom de Comédie. Il observe très-bien que ces sortes de Pièces ne sont que de simples dialogues. Mais il a tort ce me semble d'ajouter *tels que l'on en trouve dans Lucien*. Il y a une différence bien remarquable. Le Timon, le Caron de Lucien ont à la vérité plusieurs Scènes. Mais elles forment ensemble un tout, & vous n'en sçauriez ôter une sans que le dialogue ne soit sensiblement interrompu. Ce ne sont point des Comédies parce qu'il n'y a pas assez d'action. Cela est si vrai qu'en augmentant l'action, on a fait du Timon Grec, une des meilleures Comédies qu'ait le Théâtre Italien. On ne trouve dans les anciens Auteurs aucun Drame à la Mosaique.

Momus
 Philosophe.

C'est une invention de nos Modernes.
Pensez-vous que nous ayons lieu de
nous en glorifier beaucoup ?

J'ai cherché envain dans Momus
Philosophe le *Système de Philosophie
morale* que l'Auteur annonce dans l'A-
vertissement. Je n'ai trouvé que des
idées peu suivies, & quelques maxi-
mes d'Opera. Par exemple,

Un sage ami de la nature,
Fuit de l'austérité l'odieuse imposture,
Et dans le sein des ris fait régler ses dé-
sirs.

C'est pour augmenter les plai-
sirs

Que la sagesse les épure.

Mortels qui soupirez après le bien su-
prême,

Vous le cherchez en vain dans des objets
pompeux ;

Si l'on peut le trouver c'est au milieu des
jeux.

Fuyez l'austérité, cette folie extrême.

La sagesse est l'art d'être heureux,

Elle charme toujours. C'est la volupté mê-

me.

Qui fait les sages & les Dieux.

Petrone a dit plus philosophiquement,

Primus in orbe Deos fecit timor.

Si l'on s'en rapporte à l'Auteur de Momus-Philosophe ; nos Romans & même nos Vaudevilles font , ainsi que sa pièce , des traités de Morale. Mais on s'apperçoit bien que c'est la Philosophie de Momus , du Dieu de la folie.

Cet essai auroit mieux valu , si on l'avoit présenté comme un badinage qui auroit cependant paru très froid dans bien des endroits. Pourquoi ne pas donner les choses pour ce qu'elles sont ? Il semble que la fureur de ce siècle soit de confondre tous les genres. Chacun affecte l'universalité des talens & des connoissances. Nos Philosophes s'efforcent de paroître beaux-esprits , & nos beaux-esprits s'érigent en petits Philosophes.

Le nouveau Momus a deux prologues, deux Monologues , & quatre scènes principales. Le Prologue du Petit-maître & de la petite-maîtresse

n'a point été fait pour cette Pièce. C'est un *Persiflage* que j'ai lû dans (*) je ne sai quel Roman, & que l'on s'est donné la peine de mettre en vers. Pour qu'il ait quelque rapport à la pièce, on en a ajouté quelques uns dans lesquels l'Auteur parle de lui-même, & malgré la voix publique, il assure qu'on ne le connoit pas. Il fait dire à la petite-maitresse.

Ah, j'augure assez mal d'un Auteur qu'on ignore.

J'augurerois encore plus mal de bien des Auteurs connus.

Le petit-maitre fait la critique du second Prologue.

On vient, & deux Acteurs s'offrent à mes regards,
Mercure avec Momus. Cette Scène est usée.

Dans ce siècle falot on voit de toutes parts

La Marotte & le Caducée.

Usée & Caducée ne riment point.

(*) C'est à ce que je crois Angola.

Pour les Monologues , l'Auteur les juge lui-même dans la scène de Crispin qui dit assez agréablement.

Si je n'ai point de Compagnon,
 Tout seul je bois je dialogue,
 Et je me suppose un second
 Pour éviter le froid du Monologue.

Voilà encore une rime peu exacte, *Compagnon & second*. A l'égard des scènes, celle du Philosophe n'a rien de comique, & celle du Médecin paroît triviale. Mais Crispin est amusant ; Momus n'est Philosophe que dans cette scène, où il l'est peut-être trop. Sans quelques longueurs vous seriez content de la scène du Poète qui est mieux faite que les autres. Mais vous désapprouverez les traits de Critique que l'on y a insérés mal-à-propos ; d'autant plus qu'au commencement ce Poète enthousiaste n'estime que les Odes, & qu'en se déchaînant à la fin contre les ouvrages de Théâtre, il sort de son Caractère. Quoique cette pièce soit très-médiocre en général, on y trouve quelques morceaux qui la rendent digne d'indul-

gence. J'ai entendu louer celui où le
Poète apprend à Momus le prétendu
Mécanisme des Vers.

Tout l'art est renfermé dans le choix des
Voyelles;
Du Génie , & du goût brillantes étincel-
les.

Les A , les O rendent les Vers ron-
flants ,
Expriment le fracas , la force , & le ra-
vage.

Les E , les I rendent les Vers cou-
lants ,
Font pétiller l'esprit , & le langage-
Barrocle , Ajax sont de fameux guer-
riers ,

Mélibée & Mirtil de fideles Bergers.

La Rage farouche , & sombre ,
Porte un poignard , marche dans
l'ombre ,
Se plonge dans des flots de sang.

La Mort , l'affreuse Mort vole de rang en
rang

Mars tone Mais Vénus , Déesse de Ci-
there ,

Tient un Sceptre de Mirte , & regne sur

les Ris.

L'Univers est son Temple, & l'aîle du Mis-
tère
Qui couvre ses plaisirs en augmentent le
prix.

Permettez que je vous cite aussi
le second exemple de cet usage des
Voyelles dans la Poësie.

Dans les flancs d'un Nuage obs-
cur,

Fatal combat de la Flâme & de
l'Onde

Le Tonnerre effroyable approche, roule,
gronde.

L'air se calme, les Cieux reprennent leur
Azur.

Faut-il peindre des bergeries ?

Tout y respire les plaisirs.

On voit les simples Fleurs, richesses des Prai-
ries,

Qui cèdent doucement aux baisers des Zé-
phirs.

Le Réveil de Thalie autre pièce où *Le réveil*
Momus fait le principal rôle, & res- *de Thalie.*
te toujours sur la scène, a eû quel-

ques succès l'Eté dernier sur le Théâtre Italien. Què diriez vous d'un Auteur qui feroit un ouvrage Dramatique, seulement pour dire au Public, je suis en état de faire de bonnes Comédies. Un Critique sévère pourroit appercevoir un pareil dessein dans la bagatelle dont je vous entretiens. Thalie est, nous dit-on, endormie. Nos Comiques Modernes ne font que rendre son sommeil plus profond. Il faut pour réveiller la muse de la Comédie, une pièce à scènes détachées qui comme vous sçavez, ne peuvent jamais former une Comédie régulière, & proprement dite. Les Destouches, les de la Chaussée, les Boilly, endorment Thalie, & M. * * la réveille. Ce plan ne peut manquer de vous paroître singulier. Pour l'exécution, l'on sent combien l'Auteur s'est efforcé de répandre par-tout de l'esprit. C'est une suite nécessaire de ce mauvais genre, où il n'y a point de fonds, & où tout consiste dans le détail.

Le Tribunal de l'Amour. Les Comédiens François eux-mêmes ont crû pouvoir pendant le voyage de Fontainebleau hazarder ici une pièce de ce genre, *le Tribunal de l'Amour.*

monfr. Comme elle n'a eu qu'une représentation, vous me dispenserez volontiers de vous en parler davantage. Mais vous me sçauvez gré de vous envoyer quelques Vers auxquels elle a donné lieu, & qui sont adressés à l'Actrice qui representoit le Rôle de l'Amour.

Ces jours passés, on vint dire à l'Amour:

Qu'une beauté qui lui ressemble,

Dont les yeux blessent chaque jour

Plus de mortels, que tous ses traits
ensemble,

Vive, enjôûée, & tendie-tour-à-tour

Gorbleu, dit-il, je connois bien ma

Cour,

Telle beauté n'est pas commune;

Dans mes États je n'en vois qu'une.

C'est B * * * où je m'y connois mal.

Oui, reprit-on, est-il une autre belle ?

Affurément c'est elle

Qui dans Paris tient vôtre Tribunal.

Sous vos habits, que d'amants, la friponne

Va désormais enchaîner sous sa Loi.

Tome I.

K.

Ah ! Dit l'Amour , il faut qu'on lui
pardonne ,

Chacun va le prendre pour moi.

Vous n'aviez pas besoin des attraits de
l'Amour ,

Pour captiver mon cœur , pour paroître
plus belle.

Ce Dieu pour enrichir sa Cour
N'a qu'à vous prendre pour modèle.

Réflexions
de M^{lle} Co-
médienne
Françoise.

L'Auteur du Tribunal de l'Amour
a publié dans le même temps une
petite brochure , intitulée *Réflexions
d'une Comédienne Françoise*. M. L. * *
a pensé que ce titre pourroit accré-
diter les réflexions,

Cet ouvrage est celui d'un jeune
homme qui n'a point encore acquis
de connoissances , & qui prend pour
des découvertes les vérités les plus
communes qu'il exprime d'une ma-
nière encore plus triviale. Il y a quel-
ques traits saillants. On les a emprun-
tés des la Bruyere , & des la Roche-
foucault. Loin de nous élever contre
ce Plagiat , nous vaudrions pour l'in-
térêt des Lecteurs que le reste fût pu-
lé dans les mêmes sources.

Quelques personnes ont trouvé que dans nos premières Lettres nous nous étions trop étendu sur de petites brochures. Crainte que l'on ne nous fasse encore les mêmes reproches, souffrez que nous passions à des ouvrages plus considérables, & qu'à l'occasion du dernier Supplément de Morery, nous vous tracions en très-peu de mots l'art de multiplier les in folios. C'est celui de tous les faiseurs de suppléments. Quoique ce soit sans contredit un grand art, on ne s'étoit point encore avisé de le réduire en préceptes. Pour leur donner plus de poids, qu'il nous soit permis de faire parler ici un de ces Auteurs féconds, & de supposer M. * * entouré de jeunes Elèves. Animés de la fureur d'écrire, ils ont chacun devant eux plusieurs rames de papier qui leur servent de Pupitre. Leur Maître est élevé sur un morceau d'in-folios, qui lui tient lieu de Chaire. *In de toto sic Orfus ab alto.*

» Vous qui entrez dans la Carrière immense des Sciences & des Lettres, vous qui êtes destinés à faire gémir les Presses; écrivez sans relâche. Ne vous amusez jamais à

» polir, ni à méditer. Rien n'est plus :
 » contraire aux progrès de l'Imprime-
 » rie & par conséquent de la Littéra-
 » ture. Si un seul Livre a souvent
 » suffi pour immortaliser un Auteur ,
 » quelle gloire n'acquérerons-nous
 » point par une multitude de Volu-
 » mes? Voyez cet ouvrage qui n'est
 » encore qu'ébauché (*Art. S. S.*) te-
 » nir tout un rang dans la plus vaste
 » Bibliothèque. Que ce spectacle doit
 » vous donner d'émulation ! Qui de
 » nous sera assez heureux pour se voir
 » un jour le Pere d'une Bibliothèque
 » entière ! Tel est le but que nous
 » nous proposons, & voici les moyens
 » d'y atteindre.

» 1°. Ayez grand soin de dire cha-
 » que chose de deux ou trois façons
 » différentes. Eviter les Pléonasmes est
 » une marque de stérilité d'esprit.

» Est-il question de l'Ordre de Saint-
 » François? Mettez, comme le sup-
 » plément de Morery, page trois, co-
 » lonne première, *Art. ABLE, les*
 » *Freres Mineurs de l'Ordre de Saint*
 » *François*. Un homme de mauvaise
 » humeur objectera qu'il n'y a point
 » de Freres Mineurs d'un autre Or-

» dre. Mais un Auteur d'in-folios est
 » au-dessus de ces scrupules qui sont
 » a peine pardonnables à ceux qui ne
 » font que des in-douzes.

» On a scû enchérir encore dans ce
 » supplément, pag. 640. colon. 2, &
 » l'on dit très-agréablement. *Georges*
 » *Vénitien de la famille des Freres*
 » *Mineurs*, à cause du Latin, *ex fa-*
 » *miliâ ff. M.*

» En parlant des Seigneurs de Len-
 » castre, Art. ABRANTES, le Dic-
 » tionnaire de Morery disoit simple-
 » ment, *cette maison est une des plus*
 » *illustres du Portugal*. On a ajouté,
 » *cela est vrai, mais d'autres ont une*
 » *origine également relevée*. Ce mais-
 » là paroîtra déplacé à bien des gens.
 » Mais ceux qui ne scavent pas com-
 » bien la Maison de Lencastre est an-
 » cienne & illustre, pourront croire
 » que l'on y a entendu finesse.

» 2^o. Nommez-vous quelqu'un.
 » N'oubliez point ses qualités. A-t'il
 » eût quelque charge? Fut-elle des
 » moins importantes, mettez-la tou-
 » jours de la maniere la plus diffuse.
 » Copiez s'il se peut, les provisions.
 » Gardez-vous bien de dire seule-

» ment, Secrétaire du Roi. Imitiez le
 » nouveau Supplément, où l'on quali-
 » fie M. Mallet (art. ACADEMIE
 » FRANÇOISE) de *Conseiller Se-*
 » *crétaire du Roi, Maison Couronne*
 » *de France & de ses Finances.* Une
 » addition quelle qu'elle soit n'est ja-
 » mais indifférente. Un mot, une sil-
 » labe de plus à chaque ligne fait un
 » grand effet sur le Volume. Le ta-
 » lent de composer de gros Livres res-
 » semble à celui d'amasser de gros
 » biens : tout dépend de ne pas négli-
 » ger les petits profits.

» Vous ne devineriez pas comment
 » l'on a scû amplifier ce titre, *Con-*
 » *seiller de Justice du Dannemarck.*
 » Consultez le Supplément, pag. 12
 » colon. 1. vous y lirez, *Conseiller de*
 » *Justice de la Justice du pays du Roi*
 » *de Dannemarck.* Ainsi pour expri-
 » mer un Conseiller d'Etat, on diroit
 » *Conseiller d'Etat de l'Etat du pays*
 » *du Roi de France.*

» 3°. Le moyen le plus facile, &
 » le plus efficace de grossir un in-fo-
 » lio, est de faire imprimer des Lis-
 » tes, des Généalogies. Nous y trou-
 » vons encore un grand avantage. C'est

.. de l'ouvrage que l'on nous donne
 .. tout fait, & auquel nous n'avons
 .. que la peine de joindre un léger
 .. Préambule. N'est-ce pas une chose
 .. bien réjouissante, du moins pour
 .. nous, Messieurs, de voir dans le
 .. nouveau Supplément, à l'art. FLO-
 .. RENGE, I 25. colonnes employées
 .. uniquement à donner une Liste des
 .. Chevaliers de l'Ordre de Saint Etien-
 .. ne.

.. Avec quel plaisir ne voyez-vous
 .. pas dans ce même ouvrage que je
 .. ne me lasse point de vous proposer
 .. pour modèle, les Listes de nos Aca-
 .. démiciens Provinciaux. Congratu-
 .. lions-nous. Il éclot de tous côtés de
 .. nouvelles Académies. Que de Listes
 .. nous allons recueillir ! Par recon-
 .. noissance on nous agrégera peut-
 .. être dans ces Corps respectables,
 .. & nous goûterons ensuite la satis-
 .. faction de nous nommer nous-mê-
 .. mes, comme M. G. Tom. 2. pag.
 .. 793. dans la Liste des Académi-
 .. ciens de Rouen.

.. Qui mérite mieux que M. G. le
 .. nom d'Auteur ? Que d'ouvrages sont
 .. sortis de sa plume. Cet Auteur

» très-judicieux , quoique plus fé-
 » cond , a ses raisons sans doute
 » pour mettre sous le mot Acadé-
 » mie , un article très diffus sur cel-
 » le de l'Immaculée Conception , éta-
 » blie à Roüen , & pour renvoyer
 » à l'article ROUEN , ce qui regar-
 » de l'Académie des Sciences & des
 » belles Lettres de la même Ville .

» 4^o. Attachez-vous aussi à donner
 » des Relations , des Vies , des His-
 » toires. Insistez sur les moindres par-
 » ticularités. Par exemple. Nous ne
 » connoissons point Henri Hamer. Il
 » ne mérite guère d'être connu. Re-
 » marquez cependant , tom. 2. pag. 8.
 » comment on nous le fait suivre de
 » l'œil aux Colleges , dans tous ses
 » voyages Pédantesques , & jusques
 » dans ses fonctions Ministrales. On
 » pourroit demander ce que c'est que
 » *recevoir la vocation d'un endroit.*
 » Ces termes , dans la Religion Pro-
 » testante , signifient , être nommé Mi-
 » nistre. Reprocheroit-on à M. * * de
 » les avoir employés. Il nous répon-
 » droit qu'il n'a fait en cela que co-
 » pier le Morery , imprimé en Hol-
 » lande en 1740 , & M. G. pouvoit-il
 » pré-

» prévoir que l'on y eût inféré des
 » choses qui ne nous conviendroient
 » point ?

» 5°. Il est très-avantageux de tra-
 » vailler sur des Editions étrangères,
 » vous ne devez pas craindre alors de
 » copier servilement. Cela est de bon-
 » ne prise, & cela s'appelle faire des
 » conquêtes littéraires. On n'est Pla-
 » giaire qu'en imitant trop les Au-
 » teurs, les compatriotes. Confrontez
 » le Morery Hollandois de 1740, &
 » le supplément de Paris 1749; vous
 » trouverez les mêmes articles, & les
 » mêmes termes. Quelle idée cela ne
 » vous donnera-t'il point de la Litté-
 » rature de M. G.

» Enfin il faut se répéter soi-même
 » dans différents endroits du même
 » Ouvrage. Ainsi M. G. aux articles
 » MASSILLON, FLEURI &c. dé-
 » veloppe les circonstances qui con-
 » cernent ces hommes illustres, & fait
 » entrer aussi une partie de ces me-
 » nus détails dans la Liste de l'Aca-
 » démie Française, Liste à laquelle
 » tout cela est absolument étranger.
 » Mais c'est le grand art des in-fo-
 » lios. «

Vous serez surpris que j'en infère les préceptes dans une Lettre, & que je vous les adresse. C'est, je crois, la première fois que l'on rend compte d'ouvrages in-folio dans ces sortes de feüillés. Mais que ne fait-on pas en faveur de la nouveauté, & de M. G. Je devois un tribut de loüanges à sa fécondité. Mais je suis trop sincère, trop impartial pour dissimuler quelques erreurs qui lui sont échappées. Les Journaux en ont déjà repris un grand nombre. Cependant je ne ferai que des remarques nouvelles. Tout cela n'empêche pas que M. G. n'ait un gros mérite : les plus grands hommes font souvent les plus grandes fautes. Je pourrois vous citer plus d'un exemple.

Contentons-nous de M. G. Il parle de Christian AAGARD comme d'un homme médiocre, qui n'auroit fait que quelques piéces de Vers oubliées depuis long-temps, & indignes d'être rappellées. Mais ce Danois a donné plusieurs Poèmes Latins généralement estimés. Il étoit le Disciple de Vida, & Borrichius ajoute qu'Aagard égale son Maître. En effet

dans le Poëme intitulé *Thoeni hyperborei* la justesse du dessein est réunie à la beauté du Coloris. Au lieu de lire cet Auteur , M. G. a plutôt fait de nous renvoyer à la Vie d'Aagard , & aux *delicia quorundam Poëtarum Danorum*. Mais dans ce même Volume , on trouve les œuvres d'Aagard. Si M. G. avoit pris la peine de les lire , il en auroit porté sans doute un jugement plus avantageux. Mais il a tiré cet article du supplément du Morery de Basse.

Quelle négligence de ne pas consulter un Livre qui se trouve si facilement à Paris , la Bibliothèque Espagnole de Nicolas Antoinel. M. Goujet qui la cite en une infinité d'endroits , avertit toujours que c'est sur la foi du Supplément du Morery , imprimé en Hollande.

Voilà deux Suppléments qui lui ont bien servi. Il a crû devoir scrupuleusement conserver les expressions mêmes des Compilateurs Suisses. Outre celles que nous avons déjà remarquées , il dit tome 2. page 7. qu'Edmon HALLBY avoit rapporté de l'Isle de Java plusieurs observations , » &

» principalement *celle de Mercure* »
 » par le Disque du Soleil, qu'il sça-
 » voit devoir arriver le 3 Novembre
 » 1677. « Quelle inversion ! Il parle
 » ensuite dans le même goût, de la Pa-
 » rallaxe du Soleil, » & de sa distance à
 » la terre.

Vous êtes trop versé dans la Lit-
 térature, pour ignorer que les *Mé-
 moires de Hambourg*, &c. sont le se-
 cond Volume des *Mémoires de Hol-
 lande*, par AUBERY. M. G. n'a garde
 d'en informer ses Lecteurs. Il défigure
 le nom de l'Editeur, qui s'appelloit
Dorvaux, & qui étoit petit fils d'Au-
 bery. Dès-lors il étoit bien inutile de
 nous alléguer le suffrage de cet Edi-
 teur, qui ne sçauroit former le moi-
 dre préjugé. C'étoit le sentiment des
 conoisseurs, que l'on auroit souhaité
 de trouver dans cet article. On nous
 dit bien, je ne sçai sur quel fonde-
 ment que ces Mémoires sont *curieux
 & intéressants*. M. G. auroit-il pû ne
 pas s'appercevoir de l'inexactitude qui
 y regne, à l'égard de la situation des
 pays dont parle l'Auteur, & dans
 les faits un peu éloignés de son tems.
 Un vrai Littérateur auroit observé

qu'Aubery n'y donne point de *Mémoires sur la Pologne*, quoique le titre du Volume les annonce ; & que l'Auteur nous confirme encore dans cette attente , pag. 305. Peut-on laisser échapper qu'il fait mention , pag. 386. d'une *Table Généalogique de la Maison de Suède & de Pologne*, qu'il avoit fait imprimer en 1640 , & dont M. G. n'a encore rien dit dans le *Morery*, ni dans les *Suppléments*. Il n'y auroit pas eû d'inconvénient à avertir aussi que l'Ode d'Aubery pour le Prince de Suède est mauvaise , quoique Chapelain , & d'Ablancourt ayent dit qu'elle ne leur déplaçoit pas.

Le *grand-faiseur de Suppléments*, paroît d'un côté adopter le sentiment du Pere Nicéron sur *Papire Masson*, & d'un autre côté avance que Masson étoit Recteur de l'Université d'Angers en 1571. Mais comment concilier ce fait avec les 27. années que l'on prétend qu'il avoit précisément en 1571 , lui que l'on sçait d'ailleurs avoir été quelque temps Jésuite , & régenté dans plusieurs Collèges. Selon M. G , Masson se nommoit *Papire* en cette même année. Cependant :

on convient assez généralement qu'il ne quitta le nom de *Jean*, & ne prit celui de *Papire*, que long-temps après être sorti des Jésuites, pour se faire recevoir Avocat. Je laisse aux sçavants le soin de discuter & de résoudre ce Problème littéraire.

Mais M. G. a tort de mettre en Problème, si les *Mémoires du Comte D. **** sont de Saint Evremond, ou de l'Abbé de Villiers. Saint Evremond n'y a eû aucune part : les 2. premiers Volumes sont de Thomas Corneille ; & les deux autres de l'Abbé de Villiers, qui en est convenu lui-même.

La *Comtesse de Vergy*, & *Edelle de Pontbieu*, ne sont point du Comte de Vandrey, ainsi que l'avance mal-à-propos M. G. L'Auteur de ces deux Ouvrages est M. le Commandeur de la Vieuville, un des plus ingénieux, & des plus féconds Romanciers. C'est lui qui a aussi publié *Jacaya*, le *Comte de Foix*, *Lideric Comte de Flandres*, *Madame de Saldaigne*, les *Amusements de la Campagne*, & *Dom Ranucio di Luca*.

Dans l'article GEDOYN, M. Goujet attribué sans hésiter à Monsieur

L'Abbé d'Olivet, un éloge de l'Abbé Gédoyne, qui se trouve dans le *Mercur de France*, Janvier 1745. M. G. ne doute pas non plus que M. d'Olivet ne soit l'Editeur des œuvres diverses de M. Gédoyne. Je n'ai point la permission de dire de quelle main le Public a reçu ces ouvrages. Mais je puis assurer que ce n'est point de M. d'Olivet. Ce sçavant Abbé n'a pas eû la moindre part, ni à l'éloge inséré dans le *Mercur*, ni à l'Edition de ces œuvres diverses. M. G. auroit-il dû hazarder ces particularités, sans se donner la peine de consulter celui qu'elles regardent? Enfin M. G. auroit-il oublié que bien des Auteurs lui ont déjà reproché de semblables méprises? Faudra-t'il que je lui rappelle l'Abbé Granet, & le célèbre Des Fontaines?

M. G. ** dit Tome 2. pag. 470, que le *Supplément à l'histoire du Beauvaisis*, & l'*Addition à ce Supplément* n'ont paru qu'en 1706. J'en ai entre les mains une Edition de 1704. Il n'y a point *Addition au Supplément*. Le titre est *Addition à l'histoire du Beauvaisis*.

Quelle bizarre Méthode que celle hazardée par M. G, de donner deux Suppléments consécutifs du Morery, le premier en 1735, & en 1749 un second auquel nous nous sommes bornés comme au plus nouveau. Mais ce qui est encore bien remarquable, on trouve à la fin de chaque Supplément du Supplément; de sorte que pour un seul article, il faut ouvrir au moins trois in-folios, & souvent les confronter ensemble. Quel travail ! Vous & moi, nous sçaurons nous en dispenser. Je désirerois pour l'utilité publique, que l'on refondît totalement ce grand ouvrage, & que quelqu'un capable de remplir le beau Plan de Morery voulût bien s'en charger. J'avouë qu'un homme qui aura du goût & de l'érudition, de l'esprit & du discernement, choses qui aujourd'hui vont rarement ensemble, pourra d'abord être rebuté par un travail si désagréable. Mais la gloire du succès, & l'avantage d'être utile doivent le soutenir dans son entreprise. Plus il sera habile, plus il se défiera de ses propres connoissances. Il se fera un honneur de consulter les sçavants

de Paris, & des Provinces. Les avis seront nécessairement partagés, parce que chacun s'attache à un objet, & ne goute que ce qui est relatif à ses vûës. La variété est un des grands mérites de ce Dictionnaire. Et il faut presque un nombre égal d'articles dans chacune des matieres. En réunissant les avis non seulement des sçavants, mais aussi des différentes personnes qui font usage du Morery, on connoitra les desirs du Public. Ces différentes lumieres guideront l'Auteur dans l'exécution. Je voudrois encore qu'il fût lié avec les personnes les plus habiles dans chaque genre de sciences, dont il auroit à parler; & sur-tout qu'il fût au-dessus de cette mauvaise honte, où de cette fausse confiance en soi-même, qui empêche souvent les Auteurs de consulter ceux qui excellent. Un homme qui aura toutes les qualités nécessaires pour réformer cet ouvrage, trouvera des amis, dans tous les sçavants, qui se communiquent plus facilement que jamais; & des Protecteurs, dans les Ministres, qui sont attentifs à tout ce qui regarde le bien public.

Je vous suis obligé, Monsieur, de me marquer les choses intéressantes qui se passent à Berlin, & qui ont quelque rapport à la Littérature. J'ai beaucoup ri du Conte de l'Apôticairé. J'attends avec impatience la nouvelle Edition des œuvres de M. de Voltaire, que vous m'envoyez; & je me fais d'avance un plaisir de vous en dire mon sentiment. On imprime actuellement les Poésies de M. d'Arnaud, qui jusqu'à ce jour ont été fugitives.

Dissertation sur la formation de la glace.

Vous m'engagez à donner un Extrait de la *Dissertation* de M. Dortous de Mairan, *sur la formation de la glace, & sur ses principaux Phénomènes*. Mais il me faudroit copier presque entièrement cet ouvrage, où rien n'est inutile. Qu'il me suffise de vous dire que c'est, selon moi, un des meilleurs Livres de Physique qu'ayt la Nation; & que si j'avois à citer nos plus grands Physiciens, je ne craindrois point d'associer le nom des Mairan, à ceux des Descartes, & des Pascal.

LETTRE SEPTIÈME.

J'AI pris tant d'engagements avec vous, Monsieur, qu'il m'en reste toujours à remplir. Un des principaux est de vous donner une idée de *la Double Extravagance* Comédie de M. Bret. *Orgon*, vieillard révolté de l'étourderie de nos jeunes gens, se persuade que l'on ne peut être censé qu'à son âge. Et comme il veut un Gendre raisonnable, il est résolu de marier sa fille *Dorise* à *Léandre* ancien ami qu'il n'a point vû depuis longtemps, & qu'il attend de jour en jour. *Le fils de Léandre* destiné à la Robe, est entré au Service malgré son Pere, & à son insçû vient à Paris où est la Scène, voit *Dorise* & en devient éperduëment amoureux. L'amour lui suggère de se déguiser en viellard, pour gagner *Orgon* dont l'on connoît le foible.

Marine suivante de *Dorise* pense avec raison qu'un jeune Epoux est toujours préférable, & cherche à ga-

rantir sa Maîtresse du Mariage projeté avec le vieux Léandre. Il arrive pour épouser, & selon l'usage s'adresse d'abord à la Soubrette qui feint d'être dans ses intérêts. Elle l'engage à se travestir en jeune homme, sous prétexte que c'est le seul moyen de plaire à Dorise; mais en effet dans la vue de le faire congédier par Orgon. Léandre Pere donne dans le panneau, & veut se faire passer pour son fils qu'il croit encore à la Garnison. Orgon s'y méprend malgré son expérience. Mais la nature est plus éclairée, & Dorise à travers ce déguisement ridicule reconnoît un Galand suranné. Elle découvre aussi l'artifice du jeune Léandre qui se donne pour un vieux Médecin, & qui n'en impose qu'au bon-homme Orgon.

Cependant pour punir le jeune extravagant qui a crû pouvoir la tromper elle-même, elle fait semblant d'être sa dupe, & parle très-mal devant lui de la jeunesse. Tout ce qu'elle lui dit de flateur tombe sur le Personnage de Viellard qu'il joue, & qu'heureusement il ne soutient pas. Il se récrie avec transport.

Ah! L'Amour rajeunit, & mon cœur, & mes
sens.

Ce qui forme une Scène très-plai-
fante, c'est la rencontre des deux
Léandres, les Héros de la pièce. Vous
avez souvent remarqué que le meil-
leur Comique naissoit de la surprise :
ils sont tous deux bien étonnés de se
voir à Paris, dans la maison d'Orgon,
& chacun sous l'habit le moins con-
forme à son caractère & à son état.
Le fils se doute bien qu'une *Amourette*
a pû seule déterminer son Pere a une
pareille extravagance ; & autorisé par
cet exemple il avouë les motifs de
son déguilement, & l'objet de sa ten-
dresse. Il ajoute qu'il est d'intelligen-
ce avec Marine, & qu'elle l'a aidé à
séduire Orgon, & Dorise. Léandre
Pere qui s'apperçoit qu'on l'a joié,
dissimule avec son fils qui est son Ri-
val, & pour le mieux trahir, le flatte
qu'il lui obtiendra Dorise. Il lui ap-
prend qu'il connoît particulièrement
Orgon. Mais en même-temps il lui
ordonne de changer de parure, &
de reprendre sa forme ordinaire. » Je

» ne souffrirai point , dit-il.

Qu'à mes yeux on abuse,
De la crédulité d'un de mes bons amis.

Le fils obéit. Le Pere de son côté va quitter le plumet , & reparoît sous ses vrais habits aux yeux d'Orgon qu'il détrompe. Mais celui-ci qui le trouve aussi fou qu'un jeune homme change de résolution , lui refuse sa fille , & la réserve pour le vieux Médecin.

LE ANDRE PERE.

La qualité m'étonne.
je vous jure qu'il n'a jamais tué per-
sonne.

Le prétendu Médecin arrive , mis en jeune Cavalier. Léandre Pere triomphe. Tout semble désespéré pour le fils ; lorsqu'Orgon embarrassé de choisir entre ces deux extravagants , remet ses droits à sa fille , qui s'explique d'une manière ingénieuse.

Puisque l'on me permet de juger entre
vous ,

Un mot va déclarer quel sera mon Epoux.

Vous avez tous les deux montré peu de
sagesse,
Mais on doit quelque-fois excuser la jeu-
nesse.

Le Public a pensé comme Dorise. Il a goûté d'avantage le déguisement du jeune homme. Quoique l'Extravagance soit égale de part, & d'autre, on pardonne plus volontiers celle qui embellit la nature. On voit avec plaisir un vieillard qui a toute la fraîcheur, & toutes les graces de la jeunesse. Mais on passe difficilement une fiction qui rend la nature moins belle, & qui nous présente un jeune homme avec les rides de la vieillesse. C'est sur-tout par cette raison que le premier Acte où Léandre Pere fait le Jouvenceau, a été moins applaudi que le second Acte où le fils contrefait un vieux Médecin, qui par son Art. a scû conserver les avantages de la jeunesse. M. Bret a prêté les charmes de sa Poësie à la Médecine Universelle, qui jusqu'à présent n'avoit point encore été rendue en Vers. Outre le mérite de la nouveauté, remar-

quez que ceux de M. P. sont assez
travaillés pour paroître faciles.

Telle plante a par les Loix du sort,
Dix ans à vivre : Eh bien ! Par un chimi-
que effort ,

Je soustrais de son sein ces dix ans-là de
vie.

Le calcul est facile : A tel qui me sup-
plie ,

De lui donner dix ans , cette plante suf-
fit.

Tel en demande vingt , cette autre les four-
nit.

Cette idée est d'autant plus heureu-
se qu'elle justifie en quelque sorte la
crédulité d'Orgon , & l'extravagance
de Léandre fils. Il n'étoit pas possible
de donner à celle du Pere un pré-
texte aussi plausible. Et je suis obligé
de convenir que M. B. a réuni tout
ce qui pouvoit la rendre plus excu-
sable. Pour la préparer , Crispin valet
de

de ce Léandre , nous le représentons
comme un Vieillard coquet , qui s'aime
autant qu'un Petit-Maitre , & qui
se croit encore dangereux en amour ;
caractere très-ridicule , & par-là très-
digne d'être mis sur la Scène..

L'envie de donner quelque vrai-
semblance à ce même déguisement ,
fournit à Marine un trait qui m'a pa-
rû très-joli..

Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans
Paris ?

Nos tendres Adonis en naissant sont flé-
tris ;

La sottise , l'habit affichent la jeunesse ;

Mais tout a cela près annonce la vieil-
lesse..

Vous voyez , Monsieur , comme les
défauts produisent quelquefois des
beautés entre les mains d'un homme
d'esprit. On ne peut refuser à M. B.
l'éloge d'avoir prévu toutes les objec-
tions. Ce qui marque beaucoup de
jugement , & de goût. Si une fois
vous admettez un vieillard & un jeu-
ne homme assez extravagants pour

croire en imposer si fort sur leur âge , & un bon homme assez simple pour être la dupe d'une pareille supercherie ; en un mot , si vous passez le sujet , vous le trouverez bien exécuté , vous serez content du Dialogue , de la coupe des Scènes de l'ensemble. C'est un Tableau dont l'Ordonnance a une grande maniere , & qui se fait estimer des connoisseurs par les ombres , par la draperie ; mais dont le dessein est bizarre , & dont les figures principales sont grottesques. C'est une maison construite avec beaucoup d'art ; mais sur un terrain sablonneux.

Cependant il faut avoüer que la double extravagance a cela de commun avec la plûpart de nos Comédies , le Médecin malgré lui , les Ménechmes , & le Légataire , pour ne citer que des Chef-d'œuvres. D'après ces exemples , il paroît que les sujets peuvent manquer de vrai-semblance , pourvû qu'ils produisent des situations comiques. On sent que M. B. s'est formé par la lecture des grands maîtres , & qu'il y a puisé le goût du bon comique.

Comme Marine conduit toute l'intrigue de la double Extravagance, l'Auteur l'a dédiée à juste titre à Melle. Dangeville *que la nature & Thalie ont*, dit-il, *instruite*, & à qui cette Muse est à son tour si redevable. Ainsi M. Marmontel a consacré Denis le tyran à Melle. Clairon, & M. de Voltaire, sa Zaire, à Melle. Gauffin; hommages dignes de ces deux célèbres Actrices.

Permettez-moi encore un semblable parallèle. M. B. attribué poétiquement, c'est-à-dire, modestement, tout le succès de sa Comédie à Melle. Dangeville. Ainsi M. de Voltaire informé du reproche injuste qu'on lui faisoit d'avoir emprunté de l'Italien les plus beaux endroits de *la Mérope Française*, répondoit qu'elle n'étoit ni de lui, ni de M. de Maffei, & qu'il falloit dire, Mérope, Tragédie de Melle. Damesnil.

La double extravagance est très-propre à confirmer l'idée que l'on avoit conçue des talents de M. Bret, qui est aussi l'Auteur de l'Ecole amoureuse. Je relis actuellement cette es-

L'Ecole
Amoureuse.

M. B.

pece de pastorale , & je m'apperçois qu'elle est tirée du *pastor fido*. J'aime à voir en action le récit de Mirtil , qui est devenu Cléon sur notre Théâtre. Loin d'être un larcin , c'est une imitation louïable. M. Bret a embelli encore ce sujet , fruit d'une imagination riante ; & il a ajouté bien des choses dont le cé'ebre Guarini lui-même auroit pû se faire honneur.

Je remarque dans l'Ecole amoureuse un Vers que l'on a placé depuis , dans Aristomene , & qui déclamé avec chaleur , y a été fort applaudi.

M. Bret a mis dans sa petite Comédie , en parlant du véritable Amant.

Le cœur de son Amante est l'Univers pour lui.

Et M. Marmontel dans sa grande Tragédie.

Le cœur de mon Epoux est l'Univers pour moi.

Calendrier
des Théâ-
tres

Après vous avoir parlé dans ma dernière Lettre d'un Dictionnaire , ne trouverez-vous pas étrange que je vous parle dans celle-ci d'un Alma-

nach. Vous me direz peut-être que c'est passer d'une extrémité à l'autre. Mais ces deux sortes d'Ouvrages ne sont pas si éloignés qu'ils le paroissent. Ils doivent tous deux leur naissance à notre légèreté, qui ne pouvant rien approfondir, voudroit prendre l'écorce de toutes les sciences. La plupart de nos Almanachs ne sont-ils pas de petits Dictionnaires? Nos Dictionnaires qui sont presque tous gonflés de faits & de dates, ne peuvent-ils pas être regardés comme des recueils d'Almanachs.

Toutes ces compilations sont en général peu estimées. Mais il en est qui méritent d'être exceptées. Entre les Dictionnaires celui de Bayle, Ouvrage aussi utile à un homme qui pense, que dangereux pour un jeune homme qui veut penser.

Parmi les Almanachs, on doit distinguer le *Calendrier des Théâtres*, qui paroît pour la première fois, l'année 1751. L'Auteur connu dans la *Littérature*, par plusieurs ouvrages judicieux, a rapproché dans un très-court espace l'origine, les révolutions, les progrès, la décadence des diffé-

rents Spectacles , sans oublier même ceux de la Foire. Il fait connoître les Auteurs qui se sont signalés dans cette Carrière , & les Acteurs qui ont eû de la réputation. Il a fait entrer dans ce petit Livre plusieurs Anecdotes intéressantes, des remarques sur les Personnages & sur les Caractères , des jugemens sur les Ouvrages & sur le génie des Auteurs , & une Liste de toutes les pièces qui ont été jouées l'année 1750 , sans omettre celles qui n'ont eû qu'une représentation. Il a aussi décoré ce nouvel Almanach de Vers nouveaux , qui contiennent l'éloge des Acteurs & des Actrices. Pour vous donner une idée favorable de cette Poësie , je vous envoie quelques Vers du même Auteur , qui ne sont point dans son Almanach , & auxquels un badinage de Melle. G. ** a donné lieu.

G. ** , à qui tout rend les armes ,
 Et qui n'en a pas plus d'orgueil ,
 De ses beaux yeux quand on vante les char-
 mes ,
 Dit avoir un Dragon dans l'œil.
 C'est donc ce Dragon redoutable ,

Qui devoit époufer Pfrché.

Ah ! C'est l'amour chez elle un temps ca-
ché,

En vous toujours reconnoiffable.

Oui , Gauffin , vous avés raifon ,
Je le reconnois ce Dragon ,
Si redoutable & fi farouche ,
Vainqueur des Mortels & des Dieux ;
Il badine fur votre bouche ,
Il triomphe dans vos beaux yeux.

C'ENIE est enfin imprimée. Que
j'ai eû de plaisir à la lire. Cette pièce
a le caractère de tous les excellents
Ouvrages. Plus on la relit , plus on y
découvre de beautés.

Les succès constants qu'elle a eûs ,
& ceux qu'elle a aujourd'hui à la
reprise , font honneur au siècle ; &
prouvent qu'il n'est pas auffi dépra-
vé que bien des gens fe l'imaginent ,
& qu'il a du moins encore l'estime
& le goût de la vertu.

La lecture de Cénie peut reconci-
lier avec le Théâtre les Censeurs les
plus austeres , dont tous les préceptes
Moraux ne vaudront jamais un trait
de sentiment. Que deviennent les pro-

pos Sophistiques des prétendus esprits forts ; qui traitent de chimérique la distinction des vertus & des vices. Qu'ils lisent Cénie , & je m'en rapporte à leur cœur. Ils seront forcés de chérir les sentimens vertueux de Dorimond , de Cénie , de Dorfainville , de Clerval , d'Orphise ; & ils ne pourront s'empêcher de détester les procédés de Méricourt.

Aussi-tôt que Cénie parût , plusieurs Poètes adresserent à la Dame Auteur , les plus justes éloges , en Vers de leur façon que le Public a lus avec plaisir dans le Mercure. Mais il m'est tombé depuis entre les mains une nouvelle Epître de M. Palissot de Montenoi , qui a un talent marqué pour la Poësie. Je suis fâché qu'il ne me reste assez de place , que pour ce Fragment.

Fragment
d'une Epître
à Madame
de G.

Qu'à Fontenoi , précédé de la foudre.
Clermont triomphe à côté de son Roi ;
Que par ses mains Namur réduit en poudre :
Cède au vainqueur , se soumettre à sa Loi ;
J'avois prévu ses succès & sa gloire ,
Je reconnois les Condé ses ayeux.
Il est leur fils , l'honneur d'une victoire
N'ajoute rien à l'éclat qu'il tient d'eux ;
Mais que Clermont Protecteur de Cénie ,
Venge à la fois , & l'Ouvrage & l'Auteur ,
Ce trait suffit pour nous peindre son cœur ;
Ses sentimens , sa vertu , son génie.
Ainsi jadis le second des Césars ,
Cet Empereur sous qui Rome tranquille
Vit dans son sein le triomphe des Arts ,
Doubla sa gloire en protégeant Virgile.

On trouve Cénie , le Calendrier des Théâtres ,
&c. Chez Cailleau , rue Saint Jacques.

LETTRES

O U

REMARQUES

Sur quelques Ouvrages
Nouveaux.

Motos præstat componere fluctus Virg.

LETTRE I.

M Onfieur l'Abbé B** Auteur Les Poë-
ſies d'
Horace
traduites
en Fran-
çois. des *Beaux-Arts réduites à un même principe*, & d'un *Cours de Belles Lettres distribué par exercices* a inféré dans ce dernier ouvrage, pour eſſaier le gout du public, une traduction nouvelle de quelques Odes, & de l'Art poétique d'Horace. Elle a été aſſez bien reçue, pour que cet ingeni-eux Abbé ait crû devoir la rendre complete, & enrichir notre Littérature de toutes les *Poëſies d'Horace* qu'il a *traduites en François* à ſa maniere; de ſorte qu'une partie de cet ouvrage paroît pour la première fois,

A

& qu'une partie en est déjà à la seconde édition.

— Au reste il y a une Préface toute-neuve qui est beaucoup vantée par tous les amis de M.B.; & ses qualités de galant-homme & d'homme aimable, sans parler de celles d'homme d'esprit, lui en ont attiré un grand nombre. Ils ont tous admiré sans restriction, & apparemment entendu ce qu'il dit de la Verve Poétique. « Elle consiste » dans une certaine marche vigoureuse » qui résulte de la multitude, de la » force, de la vivacité, & de la » liaison intime des idées : Lesquel- » les enchaînées dans certains interval- » les symétriques, se poussent, s'attirent les unes les autres; à peu près comme les sons dans le chant » Musical : de manière que l'esprit » toujours agréablement occupé par » les images & l'oreille par le nombre & la mélodie se portent toujours » en avant, & jouissent sans cesse » avec une nouvelle avidité de » jouir.

Cet agréable Traducteur nous apprend qu'il a eû cependant plus de peine à traduire les Epîtres &

les Satires que les Odes. Il prétend
apprécier en même tems ces diffé-
rens genres. » Les Beautés des
» Odes , plus fortes étoient , dit-il ,
» plus aisées à manier. Celles des
» Satires & des Epîtres , plus fines ,
» plus déliées , s'évaporent dès qu'on
» les remue. »

Les amis dont je viens de vous
parler trouvent tout cela très-joli,
Ils relevent bien haut ces expres-
sions choisies , *des Beautés plus fortes
plus aisées à manier , des Beautés qui
s'évaporent dès qu'on les remue.*

Mais sans nous arrêter aux expres-
sions , vous ne ferez point de l'avis
de M. B. , & de ses partisans. Et
vous penserez plutôt avec les meil-
leurs Critiques , que la traduction
des Odes est incomparablement plus
difficile que celle des Epîtres , au
point que cette dernière paroît la
plus aisée de toutes les traductions,
& que l'Ode au contraire est de
tous les genres de poésie celui qui
paroît devoir coûter le plus à un
Traducteur. Pour prouver cette pro-
position , je me servirai précisément
de la raison que M. B. apporte pour

prouver le contraire. Le ton familier convient aux Epîtres. Les Odes exigent les tours les plus vifs, les plus frappants, c'est-à-dire les moins ordinaires. Nous sommes d'accord du principe. Mais quel est le stile le plus aisé à prendre, celui qui est le plus simple, dont on fait le plus souvent usage, ou celui qui est le plus élevé, & qui est réservé à l'Enthousiasme ?

M. B. panche pour ce dernier. Cette façon de penser qui lui est particuliere ne peut que faire honneur à la vivacité de son imagination, & à l'élévation de son génie. Les tours Lyriques lui sont naturels, & il a peine à descendre jusqu'au langage familier.

Tout le monde n'a pas les mêmes avantages. Tout le monde ne peut pas étaler l'or & la pourpre. Mais il n'est personne qui ne puisse sans ostentation aspirer à la simplicité. Elle a elle-même ses difficultés qui sont très-grandes, je l'avouë : & M. B. en est une preuve. Mais en général elle en a moins que la pompeuse sublimité. Aussi l'Épopée &

& l'Ode sont-elles regardées universellement comme les premiers genres, comme ceux dans lesquels il est plus difficile de se distinguer. Aussi cela est-il plus rare ; aussi avons-nous moins de bons Poëmes, & de belles Odes que de bonnes Epîtres. Aussi la plûpart de nos Poëtes ont-ils réüssi dans ce dernier genre , tandis que nous n'avons qu'un excellent Poëte Lyrique, & que nous osons nous glorifier depuis très-peu de temps d'avoir un Poëme Epique. M. B. dans ses Beaux-Arts, & dans son Cours de Belles-Lettres est convenu lui-même de toutes ces vérités, qu'il semble défavouer aujourd'hui.

Il pose dans sa préface de nouveaux principes de Traduction qu'il s'est faits avant de travailler à la sienne. J'avois raison de vous dire que ce n'est point une Préface ordinaire. C'est un traité de la manière dont on doit (selon M. Bateux) traduire les Poëtes.

Trois choses lui paroissent nécessaires. « La première de rendre idée » pour idée , la seconde de laisser » autant qu'il est possible les idées

à leurs places ; la troisième de
porter dans la Prose tout ce qu'el-
le peut recevoir du nombre, &
de la mélodie Poétique.

Suivons M. B. dans cette carrière qu'il vient d'ouvrir. Si nous avons eû jusqu'à présent si peu de bonnes traductions, c'étoit sans doute faute de règles. Appliquons celles de M. B. à sa traduction, & jugeons-en d'après lui-même.

I. Il faut rendre idée pour idée : M. B. ne veut point que l'on se rende propre l'Enthousiasme des Auteurs que l'on traduit. Les Traducteurs qui ont crû cela nécessaire & qui l'ont dit, lui donnent presque envie de rire. Cette expression me rappelle ces vers d'un de nos plus Beaux Esprits.

M. l'Abbé
Bernis.

On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

M. l'Abbé B. trouve que l'exactitude est préférable à la liberté, & qu'il vaut encore mieux être fidele qu'élégant, si l'on ne peut être les deux à la fois. Vous ne seriez pas encore ici de l'avis de M. B. Vous

lui répondriez que le but de tous les Ecrivains , même des Traducteurs , est d'être lus , & que pour y parvenir la grande règle est de plaire. Ne préféreroit-on pas une traduction libre qui seroit quelquefois elle-même original , qui auroit toutes les graces du stile , à celle qui seroit très-fidèle mais foiblement écrite ? toutes les deux seroient imparfaites. On liroit néanmoins celle qui seroit agréable.

Il est étonnant que M. B. combatte si fort un sentiment qui lui est favorable. Le grand mérite de sa traduction ne peut être que le stile : car il s'est permis bien des écarts. Tantôt il a donné au texte un sens qu'il n'avoit pas , tantôt il a crû devoir enchérir sur le texte , & y ajouter des idées qui n'y étoient point ; par exemple , Horace dit , Epod. 10.

Opima quòd si præda curvo litore

Porrecta Mergos iuveris ;

Libidinosus immolabitur caper ,

Et agna Tempestasibus.

M. B. traduit ainsi ;

» Si ton gras cadavre pouvoit être
 » étendu sur le fable , & devenir la
 » proie des oiseaux marins , j'immo-
 » lerois volontiers une brebis noire
 » aux tempêtes , ou un Bouc aussi
 » vilain que toi. »

Cela n'est pas exact. *Opima præda* veut dire une bonne proie, & non pas ton gras cadavre. *Aussi vilain que toi* n'est pas dans le latin. M. B. a-t-il fait ce changement, & cette addition, pour donner de l'énergie & de la grace à cette Epode ?

Voici encore une addition ; Horace a dit dans la onzième Epode

Parentibusque abominatus Annibal,

M. B. dit « l'horrible Annibal si redouté de nos peres. »

Il y a dans le latin , Annibal détesté de nos peres , & non pas l'horrible Annibal. Horace n'a point donné une pareille épithète à ce grand-homme : il n'a pas même dit qu'il fut odieux aux Romains en général, mais seulement aux anciens Romains qu'il avoit battus. Tant il étoit éloigné de

regarder Annibal comme un homme horrible.

On lit dans la 3^e. satire d'Horace,

*Culpantur frustra calami , immeritusque
laboras*

Iratis natas paries Diis atque Poëtis.

Et dans la traduction de M. B.

» J'ai beau me facher contre mes
» plumes , frapper les murs de mon
» cabinet qui n'en peut mais : il fut, je
» crois , bâti dans le temps que les
» Poëtes étoient brouillés avec les
» Dieux. »

Ces derniers mots forment un contresens. *Iratis Diis atque Poëtis* ne signifie pas dans le temps que les Poëtes étoient brouillés avec les Dieux ; cela signifie dans le temps que les Dieux & les Poëtes étoient en colere , ainsi que l'ont entendu tous les Commentateurs. Si vous prenez la peine de consulter Bond un des plus estimés , vous trouverez. *Paries edificatus Diis & Poëtis male propitiis.*

La neuvième satire roule sur un Pédant qui aborde Horace & dont il a toutes les peines du monde à se défaire,

N: vis nos , inquit , docti sumus.

M. B. traduit « vous devez me connoître , dit-il , j'ai fait des Livres ». Mais *docti sumus* n'a jamais voulu dire , *j'ai fait des Livres*. Combien de sçavans qui n'ont jamais été Auteurs ; & sur tout combien d'Auteurs , surtout à présent , qui ne sont rien moins que sçavans !

Si M. B. peut dire , *docti sumus* ; ce n'est point parce qu'il a composé sept ou huit volumes , mais parce qu'il y a répandu une érudition brillante & légère, la seule qui convienne dans un siècle aussi maniéré.

Quoique M. B. ait manqué quelquefois de justesse , & d'exactitude on le separera toujours de la foule des Traducteurs d'Horace. Il aura une place parmi ceux qui ont assez bien réussi. Il y a des personnes qui le préfèrent à M. Dacier. J'ai même trouvé un homme qui le préférerait au P. Sanadon.

La seconde règle que M. B. se propose est de suivre l'arrangement des idées tel qu'il est dans le Poète. Mais cela est impossible ; chaque langue ayant un génie qui lui est propre a aussi des tours qui lui sont propres , & exige un arrangement d'idées particulier. Plus le génie de deux langues sera opposé , plus cet arrangement sera différent. La langue latine souffre des inversions , & la langue françoise n'en souffre point. La Poésie ajoute encore à cette différence parce que le nombre & la mesure donnent lieu dans toutes les langues à bien des inversions que l'on ne passeroit point dans la prose. Comment donc un traducteur d'Horace peut-il *suivre l'arrangement des idées , tel qu'il est dans le Poète ?* Quelle règle dont les exceptions sont infinies , & l'application infiniment rare !

Dans quelques cas où M. B. auroit dû suivre l'arrangement d'Horace , je trouve qu'il ne l'a point fait : je vous ai cité l'endroit où il traduit » j'immolerois volontiers *une Brebis* » *aux tempêtes , ou un Bouc* «. La particule disjonctive demandoit que l'on

raprochât ces deux idées, une Brebis ou un Bouc, ainsi que l'a fait Horace, *Caper aut Agna*. Il falloit dire, « j'immolerois volontiers aux » tempêtes une Brebis, ou &c. » C'est assez de cet exemple Les discussions grammaticales sont trop ennuyeuses pour les multiplier.

Vous voyez, Monsieur, que M. B. n'a point observé sa seconde règle Sa troisième consiste à *user des nombres qui approchent de ceux de notre Poësie*. « Notre prose quand elle est cadencée n'est, dit-il, presque rien » autre chose qu'une suite de vers libres sans rimes. » Un homme d'esprit qui en abusoit avoit prétendu que la prose étoit souvent de la Poësie, il restoit à soutenir qu'elle doit être de la versification.

Ainsi pour exprimer que la prose de M. Bossuet de M. Fénelon est cadencée, on dira, le Versificateur Bossuet, le Versificateur Fénelon; & La Fontaine quant au nombre, & à la mesure ne sera qu'un Profateur, mais un Profateur distingué tel que M. B.

La nouvelle traduction d'Horace

est en vers à la rime près. On y trouve non seulement des vers de la plus grande liberté, qui ont *la mesure de sept, de neuf temps*. On y en trouve aussi de plus réguliers de huit, de douze sillabes; & l'on ne peut refuser cet éloge à M. B. que dans sa prose il a très-bien observé la césure des vers Alexandrins.

Souhaitez-vous un modèle de cette prose versifiée? Voici la dix-septième Ode du premier Livre.

Vous ne boirez chez moi que du vin de

Sabine

Cher Mécène, l'honneur des Chevaliers
Romains.

Et vous n'en boirez que fort peu.

C'est un vin que j'ai mis moi-même

Dans des Bouteilles Grecques;

Et que j'ai cacheté le jour

Que vous reçûtes au Théâtre

Les applaudissements dont retentit le
Fleuve.

Voulez-vous voir de petits vers,
à la rime près, comme ceux des
Epithalames d'Opéra? Vous en trouverez dans la seizième Ode.

Est-il un homme
 Quand il a bien bâ
 Qui se plaigne
 Des fatigues
 De la guerre
 Ou de la dure
 Pauvreté?

Malgré l'avantage de cette versification, M. B. ne se flatte point que l'on se fasse un plaisir de lire sa traduction, il croit même que *personne ne fera sa lecture favorite d'une traduction des Odes d'Horace quelque parfaite qu'on la suppose*. Si l'on trouve tant de plaisir à lire Horace, ce n'est donc point parce qu'il a toujours les pensées les plus convenables à son sujet & les plus beaux sentimens, parce qu'il montre partout un génie sublime & un cœur excellent: car tout cela pourroit se rendre en françois. C'est seulement parce qu'il est en latin.

La traduction de M. B. me paroît très-propre à donner une haute idée de la langue latine.

L E T T R E II.

LE *Système du Philosophe Chrétien* vient d'être réimprimé avec des additions. Le tout n'a que 52 pages ; cependant on y démontre l'existence de Dieu , la distinction du corps & de l'ame , & la réalité du moral , vérités philosophiques qui sont le fondement de toute Religion. De-là on passe aux loix de la nature , on prouve leur insuffisance & la nécessité d'une loi positive. Je transcris volontiers cette preuve que je ne pourrois rendre autrement sans qu'elle y perdît. Vous y reconnoîtrez le stile de M. de G. qui est aussi l'Auteur des Agrémens du Langage « nous sentons , » dit-il , que pour répondre à ce que » la nature même exige de nous , il » faut que nous soyons justes , vrais , » bons , fidèles à nos engagements. » Mais que ce fût à cela que se bornassent nos devoirs , les desseins de Dieu paroîtroient eux-mêmes bien bornés. Quels mérites en effet pourrions nous acquérir en acquies-

Système
du Phi-
losophe
Chrétien

„ cant à ce que notre cœur d'accord
 „ avec notre raison nous inspire. Il
 „ nous en couteroit pour nous y re-
 „ fuser. Mais puisque nous sommes
 „ destinés à mériter, il est évident
 „ qu'il faut que nous méritions le
 „ plus qu'il est possible, Dieu ne
 „ pouvant sans déroger à sa sagesse
 „ préférer le moins bon au meilleur ;
 „ il falloit donc qu'aux loix de la
 „ nature que nous suivons toujours
 „ sans peine, & souvent même avec
 „ plaisir, Dieu en ajoutât d'autres
 „ dont l'observance nous coutât des
 „ efforts & des sacrifices. „ De-là il
 „ suit que le sacrifice de notre raison
 „ étant celui qui coute le plus, est le
 „ plus méritoire ; & dès lors qu'il est
 „ nécessaire. Vous êtes trop éclairé
 „ pour ne pas prévoir toutes les autres
 „ conséquences de cette Dialectique.
 „ Mais le commerce de lettres que
 „ nous avons ensemble est borné à des
 „ remarques purement littéraires, ce
 „ qui m'empêche de continuer l'extrait
 „ de ce système, qui est lui-même un
 „ extrait des méditations les plus pro-
 „ fondes. On n'a jamais rassemblé
 „ un si grand nombre de si grandes
 „ choses

choses dans un si court espace. Tous ces objets rapprochés & présentés sous un seul point de vuë, rendent le tableau plus frappant. C'est d'ailleurs un système suivi dont toutes les propositions tiennent Géométriquement les unes aux autres, & deviennent de plus en plus solides par leur enchaînement. C'est (si je ne me trompe) un des ouvrages les plus capables de rendre Philosophes bien des Chrétiens, & de rendre Chrétiens bien des Philosophes

La Feinte supposée (a) Comédie représentée l'été dernier sur le Théâtre Italien roule sur un jeu galant qui est le tableau d'une intrigue amoureuse, & qu'autorise le lieu de la Scène, une maison de campagne. On donne à chaque Dame un Chevalier qui feint d'en être l'Amant, & qui pour la rendre sensible met tout en usage, déclarations, serments, billets-doux. La Dame après s'être deffendue suivant l'usage cede enfin, ou en fait semblant : ce sont les droits du jeu, & voici l'intrigue de la pièce. Par

La Feinte
supposée.

[a] A Paris chez Cailleau Libraire Ruë S. Jacques.

une tricherie du *Marquis* qui cherche à se débarasser d'un mariage de convenance , *Moncade* se trouve chargé de jouer l'amour auprès de la *Comtesse* , qu'il aime véritablement & dont il est aimé. Ce qui produit des deux côtés la feinte supposée. Cette idée m'a parû jolie. J'aime la situation de ces amants qui se font les protestations les plus vives , & qui ont toujours lieu de douter si elles sont sinceres. Ils ne s'étoient pas encore expliqués. Ce divertissement les met à leur aise. Ne trouvez-vous pas qu'ils ressembent assez à quelques Acteurs , & à quelques Actrices qui jouent ensemble les Rôles d'amants si naturellement? On voit tous les jours sur le Théâtre de ces feintes supposées. Mais je n'aime pas que le *Marquis* & *Moncade* tendent de concert un piège à la *Comtesse* , & cherchent à lui faire signer un Contrat supposé. Cette feinte étoit de trop , & ce dénouement ne s'accorde pas avec la probité du *Marquis* & la délicatesse de *Montval*.

L E T T R E I I I .

C E que nous avons dit de l'essai de M. Addison sur les Géorgiques vous a fait plaisir. Et nous croyons vous obliger aussi en vous envoyant aujourd'hui le Discours de M. Pope sur la Pastorale, traduit par M. Larcher à qui l'on est redevable de la première & de la seule traduction que nous ayons de l'*Electre d'Euripide*, (a) & qui sçait aussi bien l'Anglois que le Grec. Vous avez vû Virgile comme Auteur de Géorgiques, mis en parallèle avec Hesiode. Vous l'allez voir comme Auteur d'Eglogues comparé à Théocrite. Leurs défauts, & leurs avantages particuliers sont tracés en peu de mots. Mais qu'il est difficile de rendre M. Pope l'écrivain le plus précis, le plus énergique, dans la langue du monde la plus précise & la plus énergique ! La traduction de M. Larcher est très-exacte, très-pure, & elle a cet avantage qu'on la lit sans s'appercevoir que ce soit une traduction.

[] A Paris chez Cailleau Rue S. Jacques.

DISCOURS

SUR

LA POESIE PASTORALE.

*Rura mihi & rigui placeant in vallibus
amnes,*

*Flumina amem, sylvasque, inglorius ;
Virgil.*

JE ne crois point qu'il y ait de genre de Poësie sur lequel on se soit plus exercé, que sur celui qu'on appelle Pastoral ; je ne crois pas non plus qu'il y en ait où l'on ait moins réussi. Il me paroît donc nécessaire de dire quelque chose de cette sorte de Poëme ; & mon but est de renfermer en quelques pages, sans omettre les regles qui sont en ma faveur, la substance de cette multitude de Dissertations que les critiques ont faites à ce sujet. On trouvera aussi dans ce discours la maniere de concilier les endroits sur lesquels ils paroissent ne

pas s'accorder , & quelques remarques qui ont , ce me semble , échappé à leurs observations.

On pense que l'âge qui a suivi la Création , a vû naître la Poësie ; & comme la premiere occupation des hommes paroît avoir été de garder les troupeaux , il est aussi vraisemblable que la Poësie la plus ancienne est la Pastorale. Il est naturel d'imaginer que le loisir des premiers Bergers exigeant quelques amusements , aucun n'étoit plus convenable à leur vie solitaire que le Chant , & qu'ils s'en servirent d'abord pour célébrer leur bonheur. C'est ainsi que le Poëme fut inventé. Cultivé dans la suite , il devint une parfaite image de ces tems heureux , image qui en nous inspirant de l'estime pour les vertus du premier âge , peut les rendre recommandables au siècle présent : & comme de tous les emplois champêtres , celui de Bergers les laisse jouir de la vie la plus tranquille , les Poëtes les préférèrent & les introduisirent dans leurs ouvrages , auxquels on a donné par cette raison le nom de Pastorale.

Une Pastorale est une imitation de

l'action d'un Berger. La forme de cette imitation est dramatique ou narrative, ou composée de l'une & de l'autre. La Fable en doit être simple, les mœurs ni trop polies ni trop rustiques, les pensées unies : elles y sont cependant susceptibles de quelque vivacité & de quelque passion, mais tout cela très - court & très - facile. L'expression en doit être naive, & pourtant aussi pure que la langue le peut permettre ; propre sans être fleurie ; aisée & cependant pleine de vie. En un mot la fable, les mœurs, les pensées, & le stile doivent respirer la plus grande simplicité qui soit dans la nature.

Le caractère complet de ce Poëme consiste en trois choses, la simplicité, la brièveté, & la délicatesse. Les deux premières rendent une Eglogue naturelle, & la dernière la rend agréable.

La Pastorale est une image de ce qu'on appelle l'âge d'or, réflexion importante dont on peut profiter avec nous, si l'on veut copier la nature. Il suit de cette réflexion que nous ne devons point y représenter les Bergers tels que sont ceux de nos jours,

mais tels qu'on conçoit qu'ils étoient dans ces premiers tems , où l'on attachoit à ce nom une idée de distinction & où les plus grands hommes se faisoient honneur de conduire des troupeaux. Pour pousser encore plus loin cette ressemblance , la piété envers les Dieux qui se fait sentir dans tous les ouvrages de l'antiquité , doit briller dans tout le poëme. Il faudroit aussi conserver quelque goût de l'ancienne maniere d'écrire. Pour cela , les connexions doivent être un peu négligées , les narrations & les descriptions succintes , & les périodes concises. Ce n'est point assez que les sentences soient courtes ; il faut que toute l'Eglogue le soit aussi. La Poësie n'étoit pas une occupation pour les anciens Bergers , mais elle leur servoit d'amusement à leurs heures de loisir.

Mais quant au siècle présent rien n'est plus propre à rendre cette sorte d'ouvrage naturelle que d'y donner quelque connoissance de ce qui se passe dans la campagne. Cela doit paroître plutôt fait par hazard qu'à dessein ; quelquefois même il est

mieux de le laisser seulement entre-voir, de crainte qu'à force de s'étudier à devenir naturel, on ne détruise le plaisir. Car l'agrément de ce genre de Poësie, ainsi que le remarque M. de Fontenelle, ne vient pas tant de l'idée de la vie champêtre que de sa tranquillité. Il faut donc se servir de quelque illusion, pour rendre une Pastorale agréable. Et cette illusion consiste à montrer le plus beau côté de la vie des Bergers, & à cacher leurs misères. Il ne suffit point d'introduire des Bergers qui s'entretiennent; il faut encote avoir égard au sujet, & faire ensorte qu'il renferme en lui-même quelque beauté particulière, & qu'elle soit différente dans chaque Eglogue. Il est d'ailleurs nécessaire que chaque Eglogue présente à la vuë un Paysage qui doit avoir aussi sa variété.

Le moyen d'acquérir cette variété à un grand degré est de tirer souvent des comparaisons, des objets les plus agréables de la campagne; de faire des interrogations à des choses inanimées, quelques digressions, belles & courtes; quelquefois de
s'arrêter

s'arrêter un peu sur des circonstances, & de donner aux expressions ces tours élégants, qui rendent la Poësie extrêmement douce & gracieuse. Pour les nombres, quoiqu'ils ayent la Mesure héroïque, ils doivent être néanmoins les plus simples, les plus faciles & les plus coulans qu'on puisse imaginer.

Telles sont les règles sur lesquelles nous devons juger d'une Pastorale. Et comme on ne peut donner les règles d'un art que lorsqu'il a atteint le point de perfection, il est clair qu'on doit les tirer des ouvrages où cet art paroît porté au plus haut degré. Aussi est-ce d'après la pratique de Théocrite & de Virgile, les seuls Auteurs reconnus excellents en ce genre, que les critiques ont formé la théorie précédente de la Pastorale.

Théocrite l'emporte par le naturel & la simplicité. Les sujets de ses Idylles sont purement pastoraux, mais il n'est pas si exact dans ses personnages, ayant introduit des Moissonneurs, des Pêcheurs aussi bien que des Bergers. Il s'embarque ordinairement dans de trop longues descriptions :

P.

celle de la coupe dans la première Pastorale en est un exemple remarquable. Il paroît un peu défectueux dans les mœurs ; ses Bergers sont quelquefois choquans & immodestes, & peut-être trop rustiques, par exemple dans la quatrième & la cinquième Idylle. Mais c'est une assez grande gloire pour cet Auteur, que tous ceux qui l'ont suivi aient emprunté de lui ce qu'ils ont de meilleur, & que le Dialecte dont il s'est servi ait un charme secret qu'aucun n'a pu égaler.

Virgile qui copie Théocrite raffine sur son original, & dans tous les points où le jugement a le plus de part, il est de beaucoup supérieur à son maître. Quoique quelques-uns de ses sujets ne soient point Pastorals en eux-mêmes, & qu'ils n'en aient que l'apparence, ils ont une variété étonnante que le Poëte Grec n'a point connue. Il le surpasse encore en régularité & en brièveté, enfin il n'est resté au dessous de lui que dans la simplicité & dans la propriété du stile. Le premier de ces défauts étoit peut-être celui de son siècle, &

le dernier celui de sa langue.

Parmi les Modernes , ceux qui ont pris les Anciens pour modeles ont eu le plus grand succès. Les deux plus beaux génies en ce genre sont le célèbre Tasse & notre Spenser. Le Tasse dans son Aminte est autant supérieur à tous les Auteurs de Pastorales, qu'il l'est dans sa Jérusalem aux autres Poètes épiques de son pays. Mais comme l'Aminte paroît avoir été en Italie l'origine d'un nouveau genre de Poësie , sçavoir la Comédie pastorale , on ne peut guere la regarder comme une copie des Anciens. Le Calendrier de Spenser , à ce que dit Mr. Dryden , est le meilleur ouvrage en ce genre qu'aucune Nation ait produit depuis le siècle de Virgile. Cet éloge n'empêche pas qu'on ne le trouve répréhensible en quelques points. Ses Eglogues sont un peu trop longues , surtout si nous les comparons à celles des Anciens. Il est quelquefois trop allégorique , & il traite les sujets de religion en stile de Pastorale, comme l'avoit fait avant lui le Poëte de Mantoue. Il s'est servi de la mesure lyrique , ce qui est

contraire à la pratique des Anciens : Ses stances ne sont pas toujours les mêmes ; elles ne sont pas non plus toujours bien choisies. Ce dernier défaut peut en avoir produit un autre , le défaut de précision. Car le quadrain l'a quelquefois obligé d'affoiblir sa pensée , & de l'étendre en quatre vers , au lieu qu'il l'auroit rendu vive & forte en la resserrant dans les bornes de deux vers.

Dans les mœurs , les pensées & les caractères, il approche beaucoup de Théocrite , quoiqu'il lui soit certainement bien inférieur dans son dialecte , malgré les soins qu'il s'y est donnés. Le Dorique avoit du tems de Théocrite ses beautés & ses propriétés : on s'en servoit dans une partie de la Grece , & il étoit usité par les personnes de la plus grande distinction : l'ancien Anglois au contraire & les phrases champêtres de Spenser sont entièrement surannées , ou ne se trouvent plus que dans la bouche de la plus vile populace. Comme il ya une grande différence entre la simplicité & la rusticité , l'expression des pensées simples doit être naive

sans être grossière. L'addition qu'il a faite à ses Eglogues d'un Calendrier est très-belle , puisque par ce moyen , sans compter cette morale d'innocence & de simplicité qui lui est commune avec les autres Auteurs de Pastorale , il en a une qui lui est particulière. Il compare la vie humaine aux différentes saisons , & représente à la fois à ses Lecteurs sous le même point de vuë un tableau des grands & des (a) petits Mondes dans tous leurs aspects & toutes leurs vicissitudes. Cependant la division trop scrupuleuse qu'il a fait de ses pastorales en mois l'a obligé de répéter dans trois mois différents la même description en changeant seulement de termes , & lorsqu'il l'avoit épuisée , à l'omettre entièrement. De-là vient que quelques-unes de ses Eglogues , comme la sixième , la huitième, & la dixième, ne diffèrent que par le titre. La raison en est évidente , l'année n'a pas assez de variété pour fournir à chaque mois une descrip-

(a) L'Homme est appelé par bien des Auteurs Micro-Cosme, ou petit-Monde.

tion particulière, comme elle le peut à chaque saison.

A l'égard des Eglogues suivantes (a), qu'il me suffise de dire qu'elles renferment tous les sujets que les critiques de Théocrite & de Virgile conviennent être propres à la Pastorale ; qu'elles ont des descriptions aussi variées selon les différentes saisons que celles de Spenser. Pour ajouter encore à cette variété, on y a observé les différents tems de la journée, & les occupations champêtres particulières à chaque saison, & à chaque tems du jour, ainsi que les paysages & les lieux destinés à ces occupations. On n'y a point négligé les allusions aux divers âges de l'homme & aux passions qui caractérisent chaque âge.

Au reste si ces Eglogues ont quelque mérite, c'est aux Anciens que j'en suis redevable, & si j'ai eu le loisir d'étudier leurs ouvrages, je puis me flatter aussi d'avoir employé tous mes soins à les imiter

(a) Ce discours sert de Préface aux Eglogues de M. Pope.

L E T T R E X I.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, que l'on se récrie tous les jours contre les abus de l'Algebre. Qu'il s'erve, dit-on, à perfectionner la Géometrie, & les Arts qui en dépendent. Qu'il soit utile à la Musique; qu'il lui donne une énergie dont elle ne paroïssoit pas susceptible. Mais n'est-ce pas abuser du calcul que de vouloir l'appliquer à la Métaphisique & à la Morale. Ne semble-t-il pas que nous reconnoissons l'impossibilité où nous sommes de dire quelque chose de neuf sur ces matières, puisque nous nous efforçons de leur donner un air de nouveauté par la manière de les rendre. Les lettres & les signes algébriques sont pour la plupart des hommes, aussi barbares que les termes de la Philosophie Scholastique. Quand une chose peut être bien exprimée dans le langage ordinaire, & par-là mise à la portée de tout le monde, pourquoi se servir d'une langue étrangere & réservée à des

Traité
des dif-
frens
dégrés de
la Certi-
tude mo-
rale.

ſçavans ; qui ſont toujours en petit nombre ? Voilà à peu près tous les raisonnemens dont peuvent s'appuyer ceux qui prétendent que l'on abuse aujourd'hui de l'Algèbre ; & voici , je crois , ce que l'on peut leur répondre.

La langue la plus parfaite ne doit-elle pas être celle de la raison & surtout celle des sciences qui ont pour objet nos pensées & nos mœurs ? Si elle est la plus précise & la plus propre à fixer la valeur des idées & des raisonnemens , si elle est la seule qui ne souffre aucun équivoque , les avantages que l'on peut en retirer , dédomagent bien de quelques peines qu'il coûte pour l'apprendre. Tel est le caractère de l'Algèbre. Peut-on se plaindre que l'on en fasse trop souvent usage. Il met les vérités dans toute leur force , & ne laisse pas même de subterfuge aux esprits sophistiques. Il n'est rien au monde qui ne puisse être calculé , puisque tout ce qui est à quelque qualité , & par conséquent une infinité de rapports , ou de différences avec d'autres êtres. Au reste il n'est pas étonnant que bien

des personnes s'oposent aux progrès de cette science. Que deviendrait tout le clinquant de la littérature moderne, s'il passoit au creuset de l'Algèbre? Que deviendraient ces idées bizarres que l'on goûte à proportion qu'elles sont singulieres & extravagantes & qui sont étayées de quelques bons-mots au lieu de preuve? Où en seroient tant de beaux-esprits frivoles, tant de gens à sistêmes, si l'on parvenoit à calculer les différents degrés de la certitude morale, & que l'on réduisit le plus souvent tout leur sçavoir à Zéro.

C'est ce qu'a entrepris M. D. Mais il n'a employé que le calcul le plus simple; & il n'a pas cherché comme bien des Géometres, à multiplier les difficultés pour s'en faire honneur. Il s'est attaché au contraire à les applanir, & les moyens dont il s'est servi pour réussir sont la clarté, l'ordre & la simplicité. Il marque d'abord la différence qu'il y a entre l'évidence & la Certitude. On ne sçauroit distinguer deux sortes d'évidences. Mais la Certitude peut être plus ou moins grande. Il divise celle qui est Morale en

complete ou absolue, & en incomplète ou relative. Ce n'est pas ici une distinction chimérique. Une note en fait sentir l'objet & la nécessité.

La Certitude Morale complete ou absolue est celle qui oblige un homme sensé à lui donner un plein consentement sans exiger une assurance plus grande. Cette définition conviendrait également à une chose évidente. Mais si le caractère de la Certitude Morale est d'être susceptible de plus & de moins, comment peut-elle être absolue ?

Bornons-nous à l'incomplète, puisque notre but est d'être toujours intelligible. Elle dépend de la confiance que l'on a dans les personnes qui rapportent les faits. Ce sont les différents degrés de confiance qui font ceux de la crédibilité. On partage cet examen en quatre propositions ; « les » deux premières regardent ceux qui » rapportent des faits, des nouvelles, » des choses ignorées, sur quoi il » faut considérer s'ils les rapportent » ensemble, ou l'un après l'autre, » s'ils s'accordent dans leurs rap- » ports, & jusqu'à quel point ils s'y » accordent, s'ils n'ont aucun intérêt

» à séduire & à tromper. » Ces considérations sont très judicieuses. Quelle confiance pourra mériter un homme qui entreprend une histoire & qui attend une pension ?

Mais quelle est la *crédibilité d'un rapport fait par plusieurs personnes qui se succèdent les unes aux autres & qui méritent un degré inégal de confiance*, parce qu'elles ne peuvent rapporter que ce qui leur a été transmis ?

Si le rapport de la personne qui me dit avoir vû, n'a pour moi que la Certitude d'un $\frac{1}{2}$, celui d'une seconde personne qui me dira l'avoir appris de la première n'aura pour moi que la Certitude d'un $\frac{1}{6}$ d'un $\frac{1}{6}$ & ainsi de suite. La crédibilité des rapports successifs diminue donc à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. La tradition la plus ancienne est donc la moins croyable. (Il ne s'agit ici que des connoissances humaines. Les autres ont la plus grande Certitude, celle que M. D. appelle complète ou absoluë.)

Dans la seconde proposition, M. D. examine la crédibilité d'un rapport fait par plusieurs témoins con-

currents, ou qui viennent ensemble rapporter un fait ou une nouvelle. S'ils sont en grand nombre & qu'ils s'accordent dans toutes les circonstances ou du moins dans les principales & les essentielles, le nombre des degrés de Certitude Morale sera égal à celui des témoins. Mais s'ils ne s'accordent pas dans les circonstances & qu'ils se contredisent mutuellement, la Certitude relative diminuera d'un degré à chaque variété, à chaque variation, & pourra ainsi devenir égale à Zéro, au lieu que les rapports les plus unanimes ne pourront jamais atteindre à la certitude absolue. Il manquera toujours par exemple $\frac{1}{2}$ à chaque rapport. Il y aura pourtant à parier bien de millions contre l'unité, mais cela ne formera jamais une Certitude complete ou absolue. D'où il suit qu'il est impossible d'être parfaitement sûr de toutes les narrations ou récits historiques *par rapport aux connoissances humaines.*

La troisième proposition regarde le sujet, & les circonstances de la chose proposée. « Si quelques-unes sont » supprimées ou altérées, quelle foi

„ doit-on avoir dans le rapport lui-
 „ même? Nulle, si les circonstances
 „ sont altérées ou supprimées à dessein.
 „ Une très-médiocre, si elles le sont
 „ par mégarde ou par ignorance. » Un
 historien que nous appercevons avoir
 falsifié à dessein une circonstance
 est également capable d'avoir falsifié
 les autres. Quelle Certitude avons-
 nous qu'il ne l'ait point fait? disons la
 même chose de celui qui a altéré
 quelque circonstance par ignorance.
 Il a pû également altérer toutes les
 autres, „ & dès lors l'histoire entiè-
 „ re est dépourvuë de son caractère
 „ propre & essentiel, qui est la ve-
 „ rité. » Il y aura 56 à parier contre
 35, que le tout a été altéré & fal-
 sifié.

Jugeons d'après cela de tous les
 livres d'histoire. Prenons-en deux des
 plus exacts qui contiennent celle du
 même pays. Il y a toujours bien des
 circonstances sur lesquelles ils ne s'ac-
 cordent point. L'un ou l'autre histo-
 rien les a donc altérées ou falsifiées.
 Je suppose, ce qui est le plus vraisem-
 blable, que chacun d'eux ait raison
 sur telle circonstance & soit mal fon-

dé sur telle, autre. Que résulte-t-il de là ? qu'ils ne sont pas même croyables dans les circonstances où ils s'accordent , & qu'ils ont écrit un Roman , un conte de Fées plutôt qu'une histoire.

La quatrième proposition réunit les trois précédentes , les compare ensemble , & fait voir toutes leurs conséquences. Nous en avons déjà remarqué plusieurs , mais il reste encore les plus importantes que M. D. a développées en très-peu de mots. Il examine ici « la certitude d'un rapport qui se transmet d'âge en âge , soit de vive voix , soit par écrit , soit d'homme à homme , soit de société en société. » M. D. traite d'abord de la tradition qui est orale ou de vive voix , ensuite de celle qui est conservée dans les Ouvrages

1°. Si la tradition se transmet de vive voix & d'âge en âge , & que nous prenions pour chaque âge un espace de vingt années , M. D. a trouvé par le calcul qu'elle perd à chaque âge un douzième de sa certitude. Ainsi après douze âges ou 240 années , elle n'aura plus aucun degré de certitude. On lit dans l'ou-

vrage de M. D. 480 années, ce qui nous paroît être une faute d'impression d'autant plus considérable qu'elle est répétée.

2^o. Il n'est pas douteux que la tradition écrite soit à la main, soit dans les livres imprimés ne s'altère pas si aisément. A l'égard des manuscrits, les premières copies aussi manuscrites qu'on en prendra auront sans doute très-peu de fautes : mais les secondes en auront bien davantage ; & ainsi toujours de plus en plus. On fait voir qu'une tradition écrite comparée à celle qui est orale, dont on vient de parler, peut se conserver la même 100 années, & ne peut diminuer de la moitié qu'après 7 fois 100. & il faut 14 fois cent pour qu'elle se trouve n'avoir aucun degré de certitude.

3^o. La tradition conservée dans les livres imprimés est la plus certaine de toutes malgré les nouvelles fautes que les fréquentes réimpressions ajoutent aux anciennes. Car on peut y remédier en confrontant ensemble les éditions faites successivement. Mais il faut enfin que toute tradi-

tion , soit qu'elle soit orale , soit qu'elle soit écrite , perde insensiblement de la Certitude Morale incomplete qu'elle avoit dans son origine , & que cette Certitude se réduise à rien , ou presque rien. (a)

Il suit de-là que tous les faits qui se sont passés sous nos yeux deviendront équivoques par la suite des tems , & enfin seront au rang des fictions romanesques. L'immortalité à laquelle les hommes peuvent aspirer a ses limites ; & de même que la patrie d'Homere est aujourd'hui parfaitement ignorée , il sera un jour incertain s'il a fait un Poëme , & enfin dans des siècles encore plus reculés , s'il a existé. Mais dira-t-on depuis le siècle d'Auguste on ne s'aperçoit pas que ce qui regarde Homere ait perdu le moindre degré de Certitude. A cela je répons , que l'on connoissoit peut-être alors bien des particularités de la vie d'Homere qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. D'ailleurs il ne suffit pas de

(a) Il est non équivoque que nos Livres ainsi ni la tradition de notre Religion ne sont point compris dans le calcul

quelques

quelques siècles. Et si 1400 ans peuvent à peine éteindre la tradition manuscrite, on peut juger du grand nombre de siècles durant lesquels celle qui est imprimée peut subsister.

Cet ouvrage qui est très-court est aussi très-digne de son illustre Auteur. Lorsqu'il nous fait voir que tôt ou tard les faits perdent toute leur certitude, il renverse en quelques pages presque tous les in-folio.

Ce que l'on dit des faits historiques convient aussi aux expériences de la physique. Elles n'ont pour la plupart des hommes qu'une certitude morale, & dès-lors sujette à s'affoiblir insensiblement & de jour en jour. Ce sont toutes ces réflexions qui ont fait dire à Scarron.

Il n'est rien ici-bas que le tems ne dis-
soute;

Faut-il donc s'étonner qu'un méchant

Pourpoint noir

Que j'ai porté dix ans, soit percé par le
coude?

L E T T R E X I I.

Nou-
veaux Es-
sais de
Phi sique
par M. le
Rat z de
Lanthe -
née.

JE pense avec vous , Monsieur , que sans être Géomètre , il n'est pas possible de devenir un grand Phi-
sicien. Ce n'est pas assez de faire des expériences : elles ne supposent qu'un certain art , & peuvent former au plus un observateur. Mais la science consiste à en saisir exactement les rapports , & à découvrir par ce moyen les principes généraux dont elles dépendent. Ce qui ne se peut faire sans avoir l'esprit de combinaison qui n'est autre chose que l'esprit Géométrique. M. de Lanthénée convaincu de cette vérité s'est livré à l'étude des Mathématiques, avant de s'appliquer à celle de la nature. Il n'a cherché à pénétrer les ressorts du Méchanisme insensible dont elle se sert dans la plupart des Phénomènes, qu'après avoir composé des *Elemens de Géométrie* dont il a fait part au Public , il y a quelques années , & qu'il a démontrés sans le secours des *Propor- tions*.

M. de Voltaire lorsqu'il donna sa Philosophie sous le nom d'Éléments de la Philosophie de Nevvton, avoit déjà une réputation faite qui rejaillissoit sur tous ses ouvrages. Aussi ses Elements furent-ils attaqués de toutes parts. M. de Lanthenée entra dans la dispute philosophique qu'il y eut à cette occasion entre M. Banniere & M. de Voltaire & réfuta également ces deux adversaires. La Lettre qu'il adressa à M. de Voltaire, respiroit autant l'homme de Lettres que le Phisicien. Mais M. Privat de Molieres qui étoit célèbre alors, mit à cette lettre une sorte d'Apostille un peu trop vive. Il semble que ce soit le défaut ordinaire des Apostilles.

M. Banniere qui se flattoit d'avoir abattu le sistême de M. de Voltaire en avoit voulu élever un sur ses débris. Il avoit imaginé je ne sçai quelles Atmospheres qui environnoient tous les corps, mais dont il ne rendoit d'autre raison, sinon qu'elles lui étoient nécessaires pour expliquer les Phénomènes de la lumiere. M. de Lanthenée lui objecta que cette hypothese étoit vague, que d'ailleurs elle

étoit insuffisante. En effet ces Atmospheres , telles que les supposoit M. Banniere, n'étant point composées de couches dont la densité fût assez différente, ne pouvoient jamais servir à expliquer la Réfrangibilité. Elles n'étoient appuyées d'aucune Loi Mécanique ; quel usage en pouvoit-on faire pour montrer le Méchanisme de la nature ?

M. de Lanthénée qui a détruit les Atmospheres de M. Banniere vient de nous dévoiler celles qui existent réellement. Il nous fait voir de quelle maniere elles se forment autour de chaque corps. Il nous fait voir que la densité des couches qui les composent commence par diminuer en s'éloignant des corps, augmente ensuite à une certaine distance, & à une **distance plus grande finit par diminuer encore.** Enfin il nous fait voir par les yeux de l'esprit qu'il doit y avoir nécessairement autour de chaque corps *trois milieux* que nous n'apercevons pas.

Il remarque très-bien que tous les corps de même espece ayant des Atmospheres d'une égale épaisseur, les

plus petits auront des Atmospheres plus grandes relativement à leur volume. Il fait une application heureuse de ces principes. Tous ces objets forment *les nouveaux Essais de Physique* (a) dont nous n'avons encore que le premier entretien. Il roule sur des expériences curieuses qui nous font souhaiter les entretiens suivans.

Pour expliquer ces expériences ; M. de L. n'a besoin de créer aucun principe particulier , & il n'a recours qu'aux vérités reconnues pour telles dans tous les sistêmes.

1^o. Toutes les matieres ont des pores ; ils sont variés comme elles , plus ou moins grands & diversement configurés suivant les différentes sortes de matieres.

2^o. L'air est chargé d'une infinité de corpuscules aussi différens par le volume , & la configuration.

» Parce qu'ils se meuvent continuellement en tout sens , on peut en » considérer la masse totale comme » un fluide qui se soutient dans l'air , » & qui entoure tous les autres corps » sensibles. »

(a) A Paris chez Durand rue S. Jacques

Mais quelques figures qu'ayent ces corps, quels que soient leurs pores; il est clair qu'il se trouvera toujours des corpuscules analogues qui pressés par l'air environnant rencontrent moins de résistance du côté des pores remplis, comme on sçait, d'une matiere plus subtile que l'air.

De-là il suit que ces corpuscules s'introduisent dans ces pores. Dès qu'ils y sont une fois, ils se trouvent en prise à toute l'action de la matiere subtile. Etant isolés, & n'étant plus comprimés par l'air, ni soutenus par d'autres corpuscules, ils cedent à la matiere subtile qui fait par tout des efforts continuels & en tout sens.

Que le nom de *matiere subtile* n'effarouche point les Nevvtoniens dont ce siècle abonde. Ce nom est à la vérité consacré par Descartes. Mais Nevvton l'a adoptée, cette matiere subtile, sous d'autres noms. Les systèmes des Philosophes ne sont pas si opposés qu'on se le persuade communément. Otez la différence des noms; ils reviennent presque tous au même.

D'ailleurs la matiere subtile n'est

point Systématique. Son existence est démontrée par les dissolutions & les effervescences.

De ce qu'elle produit des effets si considérables, il est facile de conclure que c'est un jeu pour elle de baloter, & de rejeter ces corpuscules exposés à toute sa puissance.

Ils ne peuvent sortir que par les pores qui les ont admis ; & ils forment ainsi une Atmosphere autour de chaque corps.

Qu'une matiere soit en grand, ou en petit volume, elle a toujours les mêmes pores ; donc ils laisseront passage aux mêmes corpuscules ; donc elle aura la même Atmosphere ; donc plus un corps est petit, plus son Atmosphere est grande relativement au volume de ce corps.

Mais les couches de chaque Atmosphere sont toujours de différente densité. Leur compression augmente à mesure qu'elles s'éloignent du corps jusqu'à une certaine distance, & diminuent ensuite dans le même rapport. Tout cela est fondé sur les meilleurs principes que les bornes d'une Lettre ne me permettent point de vous re-

tracer , d'autant plus que je puis sans eux appliquer la Théorie de M. de Lanthénée à quelques expériences, ou plutôt le suivre dans l'application qu'il en fait & qui me paroît heureuse. Tous les Phisiciens sentent que ces couches plus ou moins denses feront d'un plus grand usage dans les autres entretiens , & que ces différens milieux peuvent être très-utiles à l'Optique , à la Dioptrique.

Parmi les expériences que M. L. explique dans le premier entretien, je choisis la plus générale , celle que l'on a à chaque instant sous les yeux, l'évaporation des liquides , l'exhalaison des vapeurs.

Vous verrez aussi comment ces vapeurs après s'être élevées dans l'air jusqu'à une certaine hauteur doivent enfin se résoudre en pluie. De-là elles s'évaporent encore par les mêmes principes, & toujours successivement forment tantôt des nuages, tantôt des fontaines.

Nous avons vû que les corps de même nature, les plus petits comme les plus gros, ont des Atmospheres d'une égale épaisseur.

Donc

Donc plus les vapeurs sont déliées plus elles ont d'Atmosphère relativement à leur masse. Or vous concevez qu'elles peuvent être tellement atténuées que leur volume augmenté par celui de l'Atmosphère fasse un volume total plus léger qu'un pareil volume d'air; & c'est en ce cas qu'elles s'y élèvent.

Mais comme elles ne sont pas toutes, & toujours également atténuées, que d'ailleurs les densités de l'air sont d'autant moindres qu'il est plus distant de la terre, il est évident qu'elles doivent s'élever à des hauteurs différentes. Elles s'y soutiennent jusqu'à ce qu'elles se réunissent & deviennent plus pesantes qu'un pareil volume d'air. Alors elles retombent en pluie.

D'après le Mécanisme insensible des Atmosphères que M. de L. a découvert, on explique sans peine tous ces Phénomènes, ainsi que ceux des Tuyaux Capillaires qui avoient échappé jusqu'ici aux recherches des Physiciens: mais les expériences s'ajustent si naturellement au système raisonné de M. L. qu'elles en paroissent autant de preuves. On croiroit volontier

R

qu'elles n'ont été citées que pour appuyer la Théorie, au lieu qu'en effet il n'a posé cette Théorie que pour être en état de les expliquer.

Quelque intéressant que soit ce premier Entretien nous avons tout lieu de croire que les Entretiens suivans ayant la Lumière pour objet, le feront encore davantage.

SUR le
mariage
de M.
G**.

L'Hymen vient de se reconcilier avec les Muses. Passez-moi ces expressions Poétiques en faveur de M. G**. Poète charmant, homme étonnant qui a un très-grand mérite & qui n'a point d'ennemis. Cet éloge sied bien dans la bouche d'un Critique.

Il m'est tombé entre les mains quelques Vers qu'on lui a adressés sur son mariage. On ne les destinoit pas à l'impression ; aussi y trouverez-vous quelque négligence, un hémistiche peu exact. Mais ils m'ont paru naturels & faciles. C'est tout ce que l'on peut exiger dans ces sortes de petits Ouvrages que font naître les circonstances. Le naturel & l'aisance rendent les Vers suivans dignes du sujet.

A MONSIEUR G***,

Toi qui dans tes rimes charmantes
Où brillent du plaisir les images riantes

Nous a tant de fois répété,
Que les astres de ta naissance
Furent la douce liberté

Et la paisible indépendance,
Sous le joug de l'Himen tu viens de t'af-
servir :

De tout engagement dédaignée ennemie
Ta première Philosophie
S'opposoit à ces nœuds ; tu viens de la
trahir :

Mais le Public te justifie,
L'objet auquel t'unir un choix judicieux
Dans son esprit & dans ses yeux
Nous offre ton Apologie

LETTRE XIII.

SI Mademoiselle Ninon de Lenclos
a été célèbre dans le dernier sie-
cle, elle ne l'est pas moins dans ce-
lui-ci. Elle vient d'être le sujet de
Rij

Lettres
de Ninon
de Len-
clos.

plusieurs ouvrages qui tous ont eû du succès. Le premier intitulé *Lettres de Ninon Lenclos* n'a guères d'autre mérite que ce nom. On y souffre à chaque page des cruels efforts que l'Auteur a faits pour contrefaire le stile d'une femme aimable. Tout y est prétieux , & mignard. Les graces ne s'imitent point. Elles sont un don de la nature. Tout ce que l'art peut faire, c'est de les développer , & de les faire valoir en apprenant leur usage. Qui veut apprendre à les connoître & à les distinguer de l'afféterie , n'a qu'à comparer ces Lettres postiches avec celles de Mlle. de Lenclos , qui se trouvent dans les *Œuvres de M. de S. Evremont* son ami. Qu'étoit-il besoin de supposer des Lettres quand nous en avons de véritables?

Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos.

Mais nous n'avions aucun livre dans lequel on eût rassemblé les particularités les plus intéressantes de la vie de Mlle. de Lenclos. Chacun en sçavoit une partie , & se faisoit un plaisir de la raconter. Les personnes répandues dans le grand monde, ou versées dans la Littérature étoient là-dessus les mieux instruites , parce

que Mlle. de Lenclos avoit été également recherchée des Grands & des Gens de Lettres.

Et comme elle avoit à la fois le goût des plaisirs & celui des vertus, tout le monde souhaitoit que l'on nous donnât sa vie. On vient de publier enfin des *Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos, par M. B.* (Monsieur Bret.) Il étoit juste qu'un homme de Lettres déjà connu se chargeât de peindre l'esprit, & le cœur d'une femme qui avoit servi de médiateur entre le Beau-monde & la Littérature, qui en les ralliant avoit banni de l'un l'ignorance, & de l'autre la Pédanterie, cent fois pire que l'ignorance même.

Quelques Auteurs, moins connus à la vérité, avoient eû ce sujet en vuë; & désespérant d'y réussir s'étoient contenté d'en faire considérer toutes les difficultés. Ils semblent par une nouvelle sorte de jalousie avoir voulu détourner les autres même de l'entreprise. M. L. B. dans une préface à ses *Lettres sur l'Education des Princes* fait une mauvaise application d'une maxime d'Horace, & prétend que l'historien de Mlle. de Lenclos se ren-

droit complice de ses foiblesses. Mais
 » n'omettre aucun fait de la vie d'un
 » Conquérant » répond très-bien M.
 Brêt , « ce n'est pas bruler comme lui
 » du désir de ravager la terre. »

Une Lettre anonyme inférée dans un des derniers *Mercures* a pour objet de prouver que toutes les vies de Mlle. de Lenclos , que l'on pourroit jamais faire seroient toujours de mauvais ouvrages ; & de ce qu'on n'en avoit fait aucune, on concluoit qu'il étoit impossible d'en faire de bonne : de ce que Saint-Evremont , Rouffseau &c. nous ont peint son caractère admirable & singulier c'est-à-dire le résultat de ses actions , on concluoit qu'il étoit impossible de décrire les actions qui forment ce caractère : de ce qu'elles sont très-intéressantes on concluoit qu'elles ne pouvoient former un ouvrage intéressant. Les Mémoires que nous donne M. B. sont la meilleure réponse que l'on puisse faire à cette Lettre.

Ce ne sont pas seulement des *Mémoires sur la vie de Mlle. de Lenclos*. On y trouve tous les faits qui méritent d'être lus. Ils y sont liés avec un art

infini. Ce n'est pas une simple esquisse ainsi que le titre modeste paroît l'annoncer. C'est un portrait achevé dans lequel toutes les proportions sont observées ; & qui raproche sous un seul point de vuë tous les traits de l'Héroïne. Vous la reconnoîtrez par tout, telle que Rousseau nous la peint,

- Inconstante dans ses desirs ,
 Délicate dans ses plaisirs ,
 Pour ses amis fidelle & sage ,
 Pour ses amants tendre & volage .

Vous la verrez dès sa plus tendre jeunesse ce qu'elle fut dans tout le cours de sa vie, Philosophe voluptueuse. L'amour prend en elle le ton de la raison & de la Religion. Vous verrez de grands politiques échouër auprès d'elle. Généreuse & désintéressée, elle réunissoit tous les avantages , & sçavoit les assortir : elle estimoit les gens d'esprit , elle aimoit ceux qui sçavoient être amis , & se livroit aux hommes aimables.

Mais un spectacle bien singulier ;
 c'est de voir Ninon de Lenclos en pa-

R iij

ralelle pour la probité avec un homme grave, & austère par état. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'elle y gagne.

A l'égard du stile il est varié comme les événements, simple & gracieux lorsqu'il s'agit de peindre Désyeteaux & sa Maitresse, touchant & pathétique dans l'histoire tragique de Ninon & de son fils.

J'appelle, ainsi qu'il est d'usage, cette Héroïne tantôt Ninon, & tantôt Mlle. de Lenclos. Ces deux noms expriment son caractère qui étoit un mélange de foiblesse & de solidité. On dit la voluptueuse *Ninon*; & *Mlle. de Lenclos* nous donne l'idée d'une femme raisonnable, & éclairée. Ainsi ces Mémoires joignent ce qu'il a de plus utile à ce qu'il y a de plus agréable, & à tout l'attrait des Romans, tout l'interêt de l'Histoire.

Parmi les Anecdotes de Mlle. de Lenclos j'en choisis une qui regarde Monsieur *Arouët de Voltaire*, & que vous ignorez peut-être à Berlin.

» Ce que l'on sçait de plus étonnant des dernières années de sa vie ;

» c'est la visite que lui fit le jeune
 » *Arouët* encore enfant. Mlle. de
 » Lenclos l'examina avec une atten-
 » tion singulière, & parut démêler
 » dans les réponses ingénieuses & vi-
 » ves qu'il lui fit, les talents prodigieux
 » qui devoient l'élever un jour
 » au rang d'un des premiers génies
 » de notre siècle. La passion des vers,
 » & l'amour de la gloire sembloient
 » déjà s'annoncer chez lui, & Madlle.
 » de Lenclos se fit un plaisir de les
 » fortifier par les conseils qu'elle lui
 » donna de s'y livrer; l'amitié qu'elle
 » le se sentit pour lui l'engagea même
 » me à lui léguer par son Testament
 » une somme qu'elle destinoit à lui
 » acheter des Livres. Quelle péné-
 » tration dans Mlle. de Lenclos!
 » quel heureux début pour Mon-
 » sieur de Voltaire! »

Vous ignoriez peut-être aussi que
 M. *Hughens* eut jamais fait des vers.
 Un des effets les plus merveilleux des
 charmes de Mlle. de Lenclos est
 d'avoir inspiré des vers françois à ce
 fameux Géomettre Allemand. Ils
 sentent l'Equerre & le Compas, . . .

Elle a cinq Instrumens dont je suis amoureux ;

Les deux premiers ses mains , les deux autres ses yeux ,

Pour le dernier de tous , & cinquième qui reste

Il faut être galant & leste.

M. Bret Auteur de ces Mémoires vient de nous prouver qu'il écrit aussi bien en prose qu'en vers. Dans les lettres que nous eûmes l'honneur de vous écrire il y a quelques mois , nous vous rendîmes compte d'une de ses Comédies que l'on vient de remettre au Théâtre *La Double Extravagance*. Nous remarquâmes que la Poësie en est simple , familiere , & telle qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Mais il a composé depuis un discours en vers , genre susceptible d'une Poësie plus forte , plus élevée , & si nous osons le dire ainsi , plus poëtique. M. Bret y confond cette espece d'hommes jaloux , & par conséquent bas & orgueilleux qui crient sans

cesse contre le siècle, que le goût est dépravé, que les faveurs sont jetées au hazard dans la littérature; & qui se croyant seuls dépositaires de tout le vrai mérite se persuadent qu'on devoit les combler de bienfaits, & les élever sur le *Pinacle*. Il fait voir que les récompenses n'ont jamais été distribuées en plus grand nombre, & avec plus de discernement. Ce qui lui donne occasion d'apprécier les Auteurs qui se sont acquis le plus de réputation dans ce siècle. Et l'on voit que ce sont précisément ceux qui ont été le plus récompensés. Il saisit les différents mérites & les peint avec des couleurs qui leur sont propres.

On nous a fait part de ce Discours & nous vous l'envoyons avec d'autant plus d'empressement que tout contribue à le rendre intéressant, le sujet, l'exécution.



DISCOURS

EN VERS.

*Sur les Plaintes de quelques gens de
Lettres.*

O Vous chez qui l'Envie a soufflé son
poison,
Vous dont le vain murmure offense la
raison
Osez-vous soutenir que Minerve indignée
Va nous ravir des Arts la palme dédaignée,
Qu'aujourd'hui parmi nous le Dieu même
des Vers
Ne pourroit rappeler le siecle des Col-
berts,
Et qu'Emule jadis & de Rome & d'Athènes
La France dans son sein n'offre plus de
Mécenes?
Le vrai Génie encor les fait naître avec lui.
Que Virgile paroisse il est sur d'un appuy,
Je le vois près du Trône assis avec Horace;
Tandis que *Bavius* dans une Dédicace

Mandiant un honneur qu'il n'a pas mérité
Languit sans qu'on l'arrache à son obs-
curité.

Eh quoi ! jusqu'à *Macer* (a) Auguste ira
descendre,

Et généreux sans choix on le verra répan-
dre

Des bienfaits qui reçus par de si viles mains
Du Cigne de Mantouë attirent les dédains?!

Muses, fut-il pour vous un siècle plus
utile ?

Rome qui si long-temps vous a servi d'azile
Eût-elle dans ses murs ces Portiques fa-
meux

Tels qu'on voit le Palais des Rois de nos
Ayeux

Devenu le séjour d'illustres colonies

Que Louïs avec vous y retient réunies ?

Chez ses riches Questeurs vit-on comme à
Paris

Les noms de ses Sçavans utilement inscrits ?

De l'oïseau de Nevers ingénieux Ho-
mere

(a) *Macer*. Mauvais Auteur contemporain de Vir-
gile, il vouloit continuer HOMERE.

Dis-moi quel protecteur , quelle main
salutaire

De ta Chartreuse obscure écartant les en-
nuis

Te fit marcher heureux au rang des Beaux-
Esprits ?

L'héritier de Chauvieu doit-il à sa naissance
Les regards bienfaisants du Titus de la
France ?

Et l'éclat seul d'un nom que lui donna le
fort.

L'a-t-il à la faveur élevé sans effort ?

Non , tes honneurs , ton rang sont le prix
du génie ;

Et tu les dois, Bernis, au Dieu de l'harmonie.

A-t-on vu Nivernois , Dargenson , Ri-
chelieu,

Arbitres du vrai goût, abandonner ce Dieu ?
Ses Autels par leurs mains couronnés de
guirlandes

Ne sont-ils pas toujours chargés de leurs
offrandes ?

Vous m'en êtes témoins, vous, leurs amis
heureux ,

Vous que leur seule estime appelle à côté
d'eux.

Flatté du Courtisan , récompensé du
Maître ,

Et toujours respecté lorsque tu voulus l'être,

Voltaire , ami des Grands , ami de nos
Héros ,

Où ne t'ont pas conduit tes illustres tra-
vaux ?

Si ton cœur n'a senti que l'amour de la
gloire

Parle, que faudra-t-il un jour à ta mémoire ?

Adoré du Public de qui dans ses transports

Tu reçûs des honeurs inconnus jusqu'alors,

Heureux même en payant un tribut à l'en-
vie ,

Ce tribut qu'a payé le Chantre d'Ionie ;

Compte si tu le peus tes succès , tes plaisirs

Et qu'enfin la raison y borne tes desirs.

Dirai-je, Crébillon, par quels soins Ura-
nie (a)

Ranima ta veillesse au feu de ton Génie ?

Dirai-je les bienfaits qu'elle versa sur toi ?

(a) Mad. la Marquise de * ,

Je la vois à ta gloire intéresser ton Roy :
Il parle , & de cet art dont s'honore Ma-
yence (a)

On réunit le goût & la magnificence
Pour offrir dignement à nos yeux enchantés
Ces Vers que Melpomène autrefois t'a
dictés. (b)

L'âge n'a point rendu ta marche chance-
-lante ,

Ose descendre encor sur l'Arène sanglante ,
Tu le dois ; à nos yeux fais briller ce poi-
gnard

Qui te rendit terrible & divin dans ton art.

Quelle autre gloire encore illustre ma
Patrie ! (c)

Son sein a donc porté le Dieu de la faillie !
Ici , toujours rempli du sel de Rabelais
Prodiguant sans efforts & des fleurs & des
traits :

Là , je le vois quitter la couronne tragique

(a) L'imprimerie a pris naissance dans cette Ville
suivant le sentiment de plusieurs.

(b) Il paroît une belle Edition de ses œuvres fai-
te au Louvre aux dépens du Roy.

(c) Mrs. Crébillon & Piron sont tous deux nés
dans la Capitale de la Bourgogne.

Pour

Pour redonner la vie & l'éclat au Comique.

Viens me dire, Piron, si les Arts décriés
Sans secours dans Paris languissent oubliés?
Dis-moi quel est ton fort? quoi, des Dieux
Invisibles

Y rendent de tes jours les travaux moins
Pénibles.

Vertueux bienfaiteurs si dignes d'obliger,
Ils semblent de leurs dons ne vouloir exiger
Que l'unique plaisir délicat & suprême
De dérober leurs noms au Public, à toi-même : (a)

Je te connois, déjà tes Burins immortels
Sur le Bronze ont rendu leurs bienfaits
Éternels.

Pourrois-je t'oublier, toi, chez qui la pensée
Élégante, hardie, avec force élançée,
Imite d'un éclair le feu brillant & prompt
De quels nouveaux Lauriers a-t-on chargé
Ton front ?

On dépose en tes mains le livre de l'histoire

(a) M. le Marquis de Livry paye longtems à M. Piron une pension de 800 liv. sans être connu, & cet Auteur célèbre ignore encor à qui il a obligation d'une Rente viagere de 600 liv. qu'on vient de lui constituer.

Et Louis à ton nom vient de joindre sa
gloire. (a)

Je les verrai sur vous ces regards de
Louis
Qui des talents heureux sont le plus noble
prix,
Vous qui de notre temps l'honneur & le
prodige,
D'un préjugé frivole écartant le prestige,
Egalant votre sexe aux Ecrivains fameux,
Trouvâtes l'art de peindre & de penser
comme eux :

Puisqu'il est des bienfaits accordés au Génie
Qui peut des disputes à l'Auteur de Cénie

Toi qui presque en naissant instruit dans
l'art des Vers
Passes rapidement à des succès divers,
Ami, qui jeune encor entrant dans la car-
rière
Déjà loin de tes pas as laissé la barrière,
Marmontel, de ce Roi Grand à tes sujets
Ta voix s'est consacrée à chanter les bien-
faits,

(a) M. Duclot a été nommé Historiographe du
Roy.

Poursuis-donc , & bientôt les eaux Aganip-
pides

T'offriront sur leurs bords les fruits des
Hesperides ;

Ce n'étoit point à toi de craindre un triste
oubli

Partage d'un Rimeur dans la foule avili.

Qu'ai - je dit ? Ce métal espoir d'un
Mercenaire

Des enfans des neuf sœurs seroit-il le
salaire ?

Qu'importe le Poroze à qui l'honneur suffit,
L'honneur, l'unique objet des travaux de
l'esprit.

C'est à la gloire seule à fixer leur hommage
Et l'amour des beaux arts ne veut aucun
partage ;

Si le cœur qu'il possède éprouve d'autres
feux

Cet amour se dissipe , & s'éteint devant
eux ,

Par quel égarement aux champs de The-
salie

Phebus va-t'il flétrir sa grandeur qu'il ou-
blie !

Sij

Foible & vulgaire amant, aux fers de la
Beauté

Il court offrir son cœur sous le joug en-
chanté ;

Rempli de vains désirs dont sa gloire mur-
mure ;

Il immole à *Daphné* LePinde qu'il abjure ;
La Nimphe cependant ingrate & sans pitié
Voit le Dieu des Talents près d'elle hu-
milié.

De ses refus constans il s'offense, il s'irrite,
Il fuit avec ardeur l'amanté qui l'évite ;
Il est prêt de l'atteindre, il s'élançe, &
sa main

Ne touche qu'un Laurier qui s'éleve sou-
dain.

Digne bienfait des Dieux! la fille de *Pénéé*
N'offre plus que cet arbre à son ame éton-
née :

Il reconnoit alors à quelle folle ardeur
Une aveugle foiblesse avoit livré son cœur
Et ce Laurier si cher aux filles de *Mémoire*
En le rendant à lui le rappelle à sa gloire.
Imités ce retour, vous qu'il daigne inf-
pirer,

Vous que de vains objets s'efforcent d'éga-
rer.

Mais sur tout gardez-vous de ce culte profane

Qu'usurpe l'opulence & que l'honneur condamne,

Et si quelques desirs vous portent vers Plutus

Songez qu'il fut toujours ennemi des Vertus.

Ce vil encens qui fume aux pieds de la Fortune

Est toujours allumé par une main commune.

Est-ce à vous qui devez des leçons aux mortels

D'approcher de son temple & d'orner ses Autels ?

D'un imbecille Peuple adorant les caprices

Imitant ses travers, sa bassesse, ses vices

Irez vous préférer Esclaves corrompus

Les jardins de Ninive à ceux d'Alci-

nons ? [a]

L'Olivier autrefois dans la plaine Olympique

Excita seul des Grecs la valeur héroïque;

Quelle honte pour vous si moins sages

moins grands

[a] Odissee Liv. 8^e

Au servile intérêt vous livrez vos Talents?
Ouvrez les yeux, voyez cette Rome si sage
Au poids des actions mesurer son homma-
ge ;

D'une Vertu commune un ordinaire effor
Mérite le Triomphe & la Couronne d'or,
Tandis que ce héros, plus cher à sa Patrie,
Qui d'un Concitoyen vient de sauver la vie
Des dépouilles d'un Chêne a couronné son
front, (a)

Un prix plus éclatant n'eût été qu'un af-
front

Et l'oubli du bienfait eût mieux valu peut-
être

Que le soin de payer ce qui ne sauroit l'être.

(a) La Couronne Civique.

LETTRE XIV.

IL s'est introduit dans ce siècle
un nouveau genre de Burlesque,
le Burlesque Poissard ; il consiste à
représenter au naturel les Harange-
res, les *Foris de la Halle* ; c'est-à-dire,
qu'il consiste à peindre les Mœurs de
gens qui n'en ont point.

La Pipe cassée est le Chef d'œuvre de ce genre. C'est un petit Poëme distribué en quatre chants.

Je chante sans crier bien haut,
Ni plus doucement qu'il ne faut,
La destruction de la Pipe
De l'infortuné la Tulipe.

Voilà le sujet, voici les Acteurs,

On sçait que sur le Port aux bleds
Maints forts à bras sont assemblés.

Et les Actrices,

... Leurs Femmes laborieuses
De vieux Chapeaux fières crieuses.

On peut juger des actions par les Acteurs & les Actrices.

La Pipe cassée est dans le nouveau *Burlesque* ce que le *Typhon* de *Scaron* a été dans l'*Ancien*. *Boileau* n'aimoit pas ces sortes d'ouvrages. Dans son *Art Poétique* il parle du *Burlesque* & du *Typhon* en *Critique* severe. Il eût dit les mêmes choses de la *Pipe Cassée*.

Nous qui pensons sur le *Burlesque* d'après ce grand maître, nous croyons cependant devoir séparer ici

l'ouvrage, du genre. Et ce petit Poë-
me ne nous paroît que trop bien con-
duit, que trop ingénieux, que trop
bien fait, pour le genre.

D'ailleurs l'Auteur a sçu varier son
stile. On remarque dans la Pipe Caf-
sée bien des traits qui sont simples,
naturels sans être bouffons.

Tout le Monde ne peut pas naître
 Prince, Marquis, Richard, ou Maître:
 Mais chacun vit de son métier;
 Vive celui de Maltôtier !

Romains, qu'êtes-vous devenus !
 Vous à qui les mœurs les vertus
 Servirent long-temps de parure.
 Amis de la simple Nature,
 Le Luxe idole de Paris
 Etoit l'objet de vos mépris.

Le Burlesque recommence bientôt

C'est ce qui cause que Françoise
 Pour avoir l'air d'une Bourgeoise
 Vient de se donner un Jupon
 De Satin rayé sur Coton.

 LETTRE XV.

Parallele de Catilina & de Rome sauvée.

CATILINA vient d'exciter, Monsieur, autant de troubles & de factions dans la République des Lettres, qu'il en fit naître autrefois dans la République Romaine. Deux Poètes tragiques, les plus grands, sans contredit, que nous ayons aujourd'hui, dont l'un est déjà placé par la voix publique entre Racine & Corneille, ont traité ce sujet si célèbre. M. de Crébillon nous a donné, il y a deux ans, son *Catilina* que toute l'Europe attendoit avec empressement ; & l'on vient de jouer celui de M. de Voltaire, sous le nom de *Rome sauvée*. Chacune de ces deux pièces a ses partisans, & par conséquent chacune a aussi ses critiques outrés ; car c'est le caractère de la partialité, de donner toujours dans les excès. Elles m'ont paru très-propres à être le sujet d'un parallèle intéressant. Je ne le commencerai point par des extraits détaillés. On n'en

T

doit faire , je crois , que des Ouvrages , qui ne méritent pas d'être lûs tout entiers , & qui gagnent à être abrégés. Je n'écris que pour les personnes qui ont vû Catilina & Rome sauvée. Les autres , à plus forte raison , ne liront point ce Parallele.

Bien des gens me désaprouveront sans doute , & trouveront que je dis mon sentiment avec trop de liberté. Cependant j'ai eu soin d'y joindre toujours la raison , sur laquelle je le fonde , & je suis bien éloigné de donner mon sentiment pour une décision. Mais comme on aime à prendre le ton décisif , j'avertis , à l'exemple d'un Auteur moderne , que l'on doit suppléer les *je crois* , *ce me semble* , &c. par-tout où je ne les ai point mis , parce qu'ils refroidissent le discours , & que ces sortes de discussions ne sont déjà que trop froides par elles-mêmes.

Quoique le sujet des deux Tragédies soit le même fond , il a été présenté sous deux points de vûe différens , ainsi que l'annonce la différence de Titres. Dans la Tragédie de M. de Crébillon l'intérêt principal tombe sur Catilina ; M. de Voltaire a pris

une autre route, & a cherché à intéresser pour le salut de Rome. Il reste à examiner lequel de ces deux intérêts est le plus naturel, le plus patétique, & le plus théâtral? Les malheurs d'une nation entiere sont-ils plus propres à exciter la pitié que ceux d'une seule personne? Cette question a du moins le mérite de la nouveauté, & si elle étoit approfondie, elle pourroit guider ceux qui travaillent pour le Théâtre dans le choix des sujets, & dans la maniere de les traiter. Comment, dira-t-on, pouvez-vous mettre cela en question? N'est-il pas évident, qu'un grand nombre de malheureux doivent faire plus d'impression qu'un seul? Mais il ne faut pas perdre de vûe, qu'il ne s'agit ici que des actions Théâtrales, & je trouve qu'il est plus naturel, plus patétique, & plus convenable au Théâtre de jeter l'intérêt sur un seul personnage, que sur une ville ou sur une nation entiere?

1°. Les choses que l'on met sur la Scène, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles se rencontrent plus souvent dans le cours de la vie, & que l'on

peut plus aisément en faire l'application. Or il est bien plus commun de voir un homme plongé dans d'affreux malheurs, que des révolutions d'état. Elles ne peuvent intéresser vivement, que les peuples qui sont souvent exposés à de semblables événements.

2^o. Un homme qui est malheureux tout seul nous touche beaucoup plus, que s'il l'étoit avec toute sa patrie, parce qu'il est en effet bien plus malheureux lorsqu'il l'est seul. Plus un malheur est singulier, plus il est grand; & cela est si vrai, que l'on dit tous les jours, lorsque l'on veut exprimer que l'on a eu quelque grand malheur, ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi.

3^o. Les choses vraiment Théâtrales sont celles que l'on peut mettre en action. Or les malheurs qui arrivent à un grand nombre d'hommes, ne sçauroient être représentés sur la Scène; cela me rappelle le projet extravagant de ce rimeur, qui avoit choisi pour sujet de tragédie, la Tribu de Benjamin & le massacre de 170000 hommes.

Les Auteurs plus éclairés, qui ont traité des sujets aussi généraux, ont été obligés de les particulariser en quelque sorte, & de mettre le principal intérêt sur quelques-uns de leurs personnages. C'est ainsi que dans *Vénise sauvée* l'on ne peut être ému que pour Belvidera, pour Dom Pedre, & même pour Jaffier. Ainsi Cicéron & César sont les Rôles les plus intéressans de Rome sauvée, & le Spectateur ne songe guère à la conservation de la République Romaine.

De la différence des titres & des objets, suit naturellement celle des caractères que Mrs de Crébillon & de Voltaire ont donné à leurs personnages. L'un s'est attaché sur-tout à représenter Catilina comme un génie vaste, profond, quelquefois injuste par ambition, & s'est bien gardé de lui faire commettre des forfaits énormes qui le rendissent absolument incapable d'émouvoir. Dans *Rome sauvée* au contraire, Catilina assassine son propre beau-père, qu'il accuse ensuite au Sénat. M. de Crébillon donne à Cicéron de la défiance & de la timidité. C'est un des reproches que lui

fait Catilina , & c'est aussi l'idée que nous avons de ce fameux Orateur d'après ses Ouvrages mêmes , & ce que les Historiens nous disent de son caractère. Le Cicéron de M. de Voltaire a toujours beaucoup de hardiesse & de fermeté ; il l'emporte en cela même sur Catilina , que l'on fait avoir eu toute la pétulance d'un jeune homme & d'un soldat. Il faut convenir que Cicéron n'a pas manqué de courage dans cette occasion , mais il n'est pas vraisemblable qu'il ne lui soit échappé quelques traits de cette foiblesse qui lui étoit si naturelle , & qui a été si nuisible à Milon. On me répondra , que les Catilinaires prouvent toute la véhémence de Cicéron , & qu'il étoit juste de lui conserver le ton qu'il a eu en effet. Mais n'étoit-il pas plus à propos de distinguer les lieux ? c'est seulement dans le Sénat , que l'Orateur s'est déchaîné contre l'ennemi de sa patrie ; & il est bien plus facile à un homme , qui est né sans courage , de pérorer avec force en public , que de soutenir le même ton tête à tête avec son adversaire. Enfin introduire sur la scène Cicéron qui , au milieu des

Conjurés, les traite, ainsi que leur Chef, avec le plus grand mépris, n'est-ce pas changer entièrement les caractères de Cicéron & de Catilina? Si l'on pouvoit admettre que le premier, quoique né foible, eût osé tenir de pareils propos, comment imaginer que le dernier, né violent, ait eu la patience de les entendre. Un homme à qui les crimes coutoient si peu, auroit-il hésité à punir un téméraire, qui venoit l'insulter gratuitement, & cela dans le lieu même, où Catilina fait ses complots; dans l'instant où il rassemble ses factieux. Il est vrai que Cicéron est toujours environné de Licteurs, gardes ordinaires des Consuls; mais qu'auroient pû faire trois ou quatre hommes chargés plutôt qu'armés de faisceaux, contre une troupe de Conjurés aguérés, qui ont fait depuis long-tems des préparatifs, & qui touchant au moment de la révolution, n'ont plus rien à ménager.

Ce n'est pas que le Cicéron de M. de Voltaire n'ait de grandes beautés, mais elles sont presque toujours déplacées. Les choses fortes qu'on lui fait dire, prodiguées dans les trois

T iv

premiers Actes, se trouvent épuisées au quatrième dans le seul tems où elles étoient nécessaires. Cicéron dans tout le reste de la pièce est plus grand, plus patétique, en un mot, plus Cicéron que dans le Sénat; au lieu que M. de Crébillon lui a donné à la vérité moins de traits frappants, mais les a mieux placés, & lui a réservé plus de mâle éloquence dans l'assemblée des Sénateurs; ce qui est plus conforme à la vraisemblance & à l'histoire. J'aime beaucoup la maniere dont il parle des entreprises de Catilina :

- » Qui toujours coupable & toujours impuni
- » Veut . . . ce que n'eût osé l'Univers réunir
- » Subjuguer les Romains ! &c.

Vous me saurez gré aussi de vous rapporter quelques traits du Cicéron de Rome sauvée; c'est, je vous l'ai déjà dit, un des Rôles, qui a plû davantage. On a entendu avec plaisir cette réponse de Cicéron aux reproches que Catilina lui faisoit sur sa naissance :

- » Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,
- » Faut-il des Noms à Rome ? Il lui faut des vertus.

On a volontiers passé la construction un peu forcée des vers suivans en faveur de la pensée.

» Mon nom commence en moi, de votre
honneur jaloux

» Tremblez que votre nom ne finisse dans
vous.

On a encore applaudi universellement au parti que prend Cicéron au dénouement, de confier à César le commandement des troupes qui devoient marcher contre les Conjurés, persuadé que c'étoit le seul moyen de s'assurer d'un homme tel que César. C'est ainsi que l'on traite avec les grandes
ames.

Ces traits ont fait d'autant plus d'impression, qu'ils ont été rendus avec toute l'énergie dont ils étoient susceptibles par un homme de beaucoup d'esprit, qui joint au ton le plus patétique, l'éloquence du geste, sans jamais recourir à l'affectation du déclamateur & du Pantomime; & qui possédant le genre tragique dans lequel il a travaillé lui-même avec succès, joue supérieurement dans le haut comique, & semble fait pour repré-

sentier naturellement les Rôles d'un parfait honnête homme. On pourroit dire de lui ce que Cicéron disoit de l'Acteur Roscius. *Est ne quisquam purior , humanior ?*

Nous avons une si grande idée de Cicéron , que tous les portraits que l'on nous en fait , quelques beaux , quelques ressemblants qu'ils soient , nous paroissent toujours au-dessous de l'original. Pour Caton , il a été représenté fidèlement dans les deux pièces , toujours grave , toujours austère , & par-là peu intéressant. Un homme qui n'a point de passion ne sauroit en inspirer.

Dans Rome sauvée , Catilina aime Aurelie , fille de Nonius , Républicain attaché au Consul. Le Catilina de M. de Crébillon aime Tullie , la fille du Consul-même , ce qui offre un combat de passion encore bien plus frappant. Tullie & Aurelie sont toutes deux filles de Républicain , ont également l'ame républicaine , & tachent de sauver à la fois leur amant & leur patrie ; en un mot , elles ont le même caractère. Mais celui d'Aurelie a le défaut d'une copie qui est toujours plus foible.

Comme l'amour ne peut avoir dans ce sujet que le second Rôle, & qu'il y est nécessairement subordonné à l'ambition, les deux intrigues ne fau- roient exciter une pitié fort tendre. Pour réparer autant qu'il étoit possi- ble le défaut de sujet, M. de Crébil- lon y a introduit *Fulvie*, femme vio- lente qui, confidente de Catilina & jalouse de Tullie, se déguise en es- clave, & va découvrir au Consul la Conjuraton. Ce nœud est très-natu- rel, il est aussi conforme à l'histoire. C'est un esclave qui a accusé Cati- lina & ses complices. M. de Crébil- lon a conservé l'historique, & a sçu en tirer une intrigue Théâtrale, en fai- sant paroître dans une Tragédie, une femme déguisée en homme; il a ha- zardé une chose entièrement neuve; mais c'est une de ces hardiesses heu- reuses, qui sont la marque d'un grand génie, & qui servent à étendre la car- rière des talens.

Il y a encore dans les deux Tra- gédies dont je vous entretiens une différence considérable dans les Rôles. Chacune en a un qui lui est propre, & qui a beaucoup contribué à son suc-

T vj

cès. Le Grand Prêtre Probus peut au moins balancer le César de Rome fautive, il suffiroit même d'opposer à ce dernier surnom l'Ambassadeur des Gaulois qui les peint d'une manière si belle & si flatteuse. A l'égard du stile, on reconnoît Monsieur de Crébillon & Monsieur de Voltaire. Leurs Muses ont conservé tout le feu & tout l'agrément de la jeunesse. On pourroit même reprocher à M. de Voltaire d'être quelquefois trop épique.

Ce Pilote égaré

Présente à tous les vents un flanc mal assuré.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XVI.

Réponses aux Observations, &c.

DE même que les bons Ouvrages sont toujours critiqués, les meilleures critiques sont aussi celles

qui font naître le plus de réponses. Il étoit réservé à l'Auteur de l'*Esprit des Loix quintessentié*, de se déchaîner à son aise, & de se faire un trophée du silence de M. de M. & du Public. Ce merveilleux Ecrivain, ce Critique si spirituel a raison de défier tout le monde de lui répondre ; il pouvoit faire mieux encore, & défier de le lire. On avoit déjà répondu à M. l'Abbé de la Porte dans une brochure intitulée *Apologie de l'Esprit des Loix, ou Réponses aux Observations*. On a senti que ces prétendues Réponses n'étoient point suffisantes, & l'on vient d'en hasarder de nouvelles, qui sont les mêmes au fond, qui ne contiennent rien de nouveau, & qui prouvent de plus en plus l'importance des observations. Les premières Réponses étoient plus étendues, & embrassoient un plus grand nombre d'objections ; les dernières sont superficielles. Voulez-vous sçavoir comme on y répond à ce qu'observe M. l'Abbé de la Porte, sur les raisons qui empêchent la Religion Chrétienne de faire de grands progrès à la

Chine ? *Cette considération , répond-t-on , peut avoir un certain poids ; mais celles de l'Auteur en sont-elles moins solides ?* Je vous prie , Mr , de remarquer aussi le défaut essentiel de ces Réponses. On y répond presque partout , par des morceaux de l'Esprit des Loix. Mais M. l'Abbé de la Porte a prétendu que cet Ouvrage étoit rempli de contradictions ; ainsi ce n'est pas répondre , c'est ajouter aux observations , c'est les confirmer , lorsqu'il faudroit les détruire. Vous remarquerez encore quelques termes hasardés ; & je ne crois pas que l'on puisse dire *les menues pratiques de la Religion.*

LE GOUVERNEUR, COMEDIE.

TOUS les sujets de Comédie ne sont pas épuisés. Les ridicules qui se reproduisent tous les jours sous de nouvelles formes , fournissent une ample matière aux Auteurs Dra-

matiques. A la vérité, on ne dit plus comme du tems de Moliere. *Voiturez-nous les commodités de la conversation ; apportez-moi le Conseiller des graces , &c.* Mais le nouveau jargon qui s'est introduit parmi les gens du bel air, est-il moins digne d'une correction théâtrale ? C'est pour fronder cet impertinent Neologisme, que M. le Cheval. de la Morliere a fait sa Comédie du *Gouverneur*. Il eut été à souhaiter, que l'Auteur eût pû convertir tous les Neologues ; mais sa Pièce n'est pas resté assez longtems sur le Théâtre, pour produire un si merveilleux effet. Si nous ne nous corrigeons pas de certains travers, c'est notre faute. Pourquoi ne pas assister aux leçons de ceux qui veulent nous instruire ?

Je n'entrerai point dans le détail de cette Pièce. Il me suffira de dire que les deux principaux personnages sont un Fat & une petite Maîtresse, aussi ridicules par leur langage, que méprisables par leur conduite. Le Gouverneur & son Disciple contrastent avec le Marquis de Brillanville & la Comtesse de Folincourt. On

n'est pas étonné d'entendre un Pédagogue débiter de la Morale, mais on est un peu surpris de trouver un Caton sententieux dans la personne du jeune Comte Colifan. On seroit presque tenté de regarder cet aimable Seigneur comme un être imaginaire. Cela ne fait pas l'éloge de notre nation ; mais ce qui doit nous faire plus rougir, c'est le peu de succès qu'a eu parmi nous la Comédie de M. de la M. Il est vrai qu'il n'y avoit à la première Représentation de sa Pièce, que des gens envieux & incapables de tout, qui semblables à ces vils oiseaux de la Grece, ne sont à craindre, que par leur multitude & le bruit de leurs croassemens ; tels étoient les Spectateurs de cette infortunée Comédie. M. de la M. remarque encore, qu'il se trouvoit en concurrence avec des succès aussi singuliers pour le présent, que pour l'avenir. Comme tout le monde n'entend peut-être pas de quelle concurrence on veut ici parler, il est bon d'avertir qu'il s'agit de la Tragédie de Varron, qu'on applaudissoit.

aux François , tandis qu'on siffoit
indécemment le *Gouverneur* aux Ita-
liens.

L'Auteur voyant qu'il avoit à
lutter contre des *ennemis* & des *en-
thoufiastes* , crut qu'il étoit à propos de
retirer sa Pièce du Théâtre au moins
pour le moment ; car il a deffein de
la faire reparoître dans des circon-
stances plus heureuses. „ La voilà
„ donc , dit-il , soustraite à la sotté
„ prévention de l'imbécile vulgaire ,
„ pour être soumise au jugement
„ impartial de l'homme de goût , en
„ un mot au grand jour du cabinet ,
„ qu'on ose dire qu'elle peut ne pas
„ appréhender , mais qui est l'écueil
„ fatal des succès éphémères , con-
„ tre lequel toutes les illusions théâ-
„ trales viennent se briser sans re-
„ tour. „

Cette Comédie va devenir une
Pièce de cabinet , & l'Auteur pen-
dant sa vie aura l'avantage de figu-
rer parmi les illustres morts. Cela ne
vaut-il pas mieux que de se voir ap-
plaudi par l'imbécile Vulgaire ? Si
les Auteurs étoient raisonnables , ils
préféreroient aux applaudissemens tu-

mutueux du Parterre , les éloges qui se donnent secrètement dans le Cabinet. Mais il paroît que M. le C. de la M. lui-même , seroit charmé d'entendre ce bruit flateur , dont on n'a point encore étourdi ses oreilles.

„ Peut-être goûtera-t-il cette fati-
 „ faction , lorsqu'on aura vû s'écrou-
 „ ler ces goûts passagers & inconsé-
 „ quens ; cette fureur de miseres
 „ notées , ou autres farces semblables ,
 „ que le bon goût foule aux pieds
 „ tôt ou tard. . . . Le Public , pour
 „ son propre intérêt , ne devrait
 „ point exiger d'eux (des Comédiens
 „ Italiens) de basses momeries , d'in-
 „ sipides Vaudevilles , qui déshono-
 „ rent également & le talent de ceux
 „ qui les jouent , & le goût de ceux
 „ qui s'y amusent. , ,

Des goûts s'écrouler ! Est-ce le Marquis de Brillanville qui parle de la sorte ? Non , c'est M. de la M. Comment ces traits peuvent-ils échapper à un homme , qui se donne pour un frondeur impitoyable du Neologisme ? Après tout , les Prédicateurs se livrent quelquefois aux excès qu'ils condamnent en chaire.

On peut dire la même chose des Auteurs Dramatiques. Comme M. le C. de la M. n'écrit qu'en Prose, il n'est pas surprenant, qu'il soit de mauvaise humeur contre les *Miseres notées* & contre les Vaudevilles.

Celui qui a fait un Ouvrage, doit mieux le connoître que personne : voilà pourquoi, en rendant compte de la Comédie du Gouverneur, j'ai rapporté non pas le sentiment du Public, mais celui de l'Auteur. Corneille disoit librement ce qu'il pensoit de ses productions. M. de la M. agit avec la même franchise, & il déclare dans un Avertissement de quatre pages & de quatre phrases, que sa Pièce ne méritoit pas un traitement si rigoureux. Je me donnerai bien garde de ne pas foucirre à la décision d'un homme, qui est en possession de juger en dernier ressort tous les Ouvrages Dramatiques qui paroissent depuis quelque tems.

TABLE DES MATIERES.

A vertissement .	page 3
C énie , Pièce en cinq Actes , par Madame de Grafigny ,	5
Lettres Peruviennes ,	29
Les trois Découvertes ,	31
Démonstration de l'existence de la Mé- decine universelle .	33
La découverte de l'Isle frivole , par M. Coyer ,	34
Dissertation sur les Georgiques , par M. Addison ,	36
Nouvelles Observations microscopiques .	46
Remerciement sincere à un homme cha- ritable .	56
Observations de M. l'Abbé de la Porte sur l'Esprit des Loix ,	57
Madrigal par M. de * * * ,	61
Lettre curieuses & édifiantes , vingt- septième Recueil , par le R. P. Pa- rouillet , Jésuite .	62
Palais de l'Empereur de la Chine ,	63
Le Magnifique , Comédie en II Actes , par M. Houdart de la Motte ,	66
Le Provincial à Paris , Comédie en trois Actes , par M. de Moissy ,	68

<i>Cléopâtre</i> , Tragédie, par M. Mar- montel,	73
<i>Réflexions sur la Tragédie</i> , par le même Auteur,	75
<i>Vie de Cléopâtre</i> , par le même,	83
<i>Petarade de Polichinel</i> ,	102
<i>Momus Philosophe</i> , petite Comédie, par M. de Rivery,	105
<i>Le Réveil de Thalie</i> , petite Comédie,	111
<i>Le Tribunal de l'Amour</i> , autre petite Comédie, par M. Landon,	112
<i>Compliment à Mademois. Beaumenard</i> , par M. P. de M.	114
<i>Réflexions de Mad. Comédienne Fran- çoise</i> , par M. Landon,	114
<i>Supplément du Dictionnaire de Moréry</i> , 1749. par M. Goujet,	115
<i>Dissertation sur la formation de la glace</i> , par M. de Mairan.	130
<i>La double Extravagance</i> , Comédie en trois Actes, par M. Bret,	131
<i>L'Ecole amoureuse</i> , Comédie imitée du Pastor Fido, par le même,	139
<i>Calendrier des Théâtres</i> , par M. L. D. L. P.	140
<i>Vers à Mademois. Gossin</i> , par le même,	142
<i>Épître à Mad. de Grafigny sur Cénie</i> , par M. Palissot de Montenoi,	144
<i>Les Poësies d'Horace</i> , traduites en Fran-	

çois par M. l'Abbé Batteux , Pro-	
fesseur de Mathématique ,	145
Système du Philosophe Chrétien , par M.	
l'Abbé de Gamaches , Membre de	
l'Académie des Sciences.	159
La Feinte supposée , petite Comédie ,	161
Traduction d'un Discours de M. Pope	
sur la Poësie pastorale , par M.	
l'Archer ,	163
Traité des différens degrés de la certitude	
morale , par M. Deslandes ,	175
Nouveaux Essais de Physique , par M.	
Le Ratz de Lanthenée ,	186
Vers sur le mariage de M. Gresset ,	195
Lettres de Ninon Lenclos ,	196
Mémoires sur la vie de Mademois. de	
Lenclos , par M. Bret ,	197
Discours en vers sur les plaintes de quel-	
gens de Lettres , par M. Bret ,	203
La Pipe cassée , Poëme poissard , par M.	
Vadé ,	214
Parallele de la Rome sauvée de M. de	
Voltaire , & du Catilina de M. de	
Crébillon ,	217
Réponses aux observations de M. l'Abbé	
de La Porte.	228
Le Gouverneur , Comédie.	230

Fin de la Table.

**BUILDING
USE ONLY.**

**BUILDING
USE ONLY**

905 OCT 18

BUILDING
USE ONLY.

A 415677

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06228 8272

